

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

EXTRAITS DE SOLITUDE
SUIVI DE
VERS UNE ÉCOLOGIE DE L'ÉCRIVAIN

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

KEVIN CORDEAU

NOVEMBRE 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie d'abord André Carpentier, professeur maintenant retraité du département d'études littéraires de l'UQAM, de m'avoir suivi de façon attentive et soutenue dans la rédaction de ce mémoire. Son enseignement a été fondamental.

Je remercie également celles et ceux qui gravitent, de près ou de loin, autour de *La Traversée – atelier québécois de géopoétique*. Les réflexions qui y sont engagées depuis sa fondation ont établi de façon définitive mon rapport à l'écriture. Je remercie spécialement Rachel Bouvet qui a soulevé, la première, alors que j'étais au baccalauréat, le potentiel que j'avais à poser ma candidature à la maîtrise en création.

Je remercie particulièrement mon grand ami Benoit Bordeleau, à la fois pour les réflexions sérieuses que pour les délires que nous avons partagés. Je le remercie évidemment pour sa lecture rigoureuse de chacune des « moutures » des textes qui composent ce mémoire. Mes remerciements vont aussi à Janie Lafrenière pour sa lecture fort intéressée des textes de création. Leur amitié m'est également inestimable.

Maude Fryer et Véronique Bachand doivent également être remerciées autant pour leur présence essentielle dans ma vie que pour leur lecture minutieuse et abondamment commentée de mes textes de création.

Enfin, il me faut remercier celle avec qui je partage ma vie, Marie-Josée Daviau, qui m'a soutenu sans relâche du début à la fin. Pour ses lectures, ses relectures de chacun des textes et pour sa révision linguistique sans faille.

Ce mémoire vous est toutes et tous dédié.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	i
Table des matières	ii
Résumé	iv
Extraits de solitude	1
Revenir pour mieux fuir (de nouveau).....	3
Premier entrefilet	8
La pause-café comme entretien de la fuite	9
Deuxième entrefilet	17
Le carré d'asphalte.....	18
La nuit toutes les fuites nous grisent.....	32
Troisième entrefilet.....	37
Le jardin est un refuge	38
À la dérobée	46
Quatrième entrefilet	51
En apparence tout est calme	52
Faux-fuyants	60
Cinquième entrefilet	65
L'effacement.....	66
Vers une écologie de l'écrivain	73
Introduction	
Écrire pour mieux habiter : éléments pour une écologie de l'écrivain	74
Chapitre 1	
Apprivoisement.....	77

Chapitre 2

Matière quotidienne	85
2.1 De la marche comme pratique à la réactualisation du lieu	85
2.2 La promenade comme amorce de l'écrit : Robert Walser	87
2.3 L'écrivain déambulateur comme guetteur de récits « en puissance »	88
2.4 Le paysage : stratification des pratiques d'un lieu	91
2.5 L'anecdote et l'écriture du quotidien chez Annie Ernaux	93
2.6 Du quotidien urbain	96
2.7 Matière quotidienne	101
2.8 Conscience urbaine : vers une écologie de l'écrivain	103
Bibliographie	105

RÉSUMÉ

Le mémoire de création qui suit a été composé en deux temps.

La première partie, intitulée *Extraits de solitude*, comporte quatorze textes, dont neuf nouvelles et cinq fragments, dits « entrefilets ». Concernant la forme, les nouvelles sont divisées suivant deux approches narratives : la première prend l'aspect d'une voix extérieure qui s'adresse aux personnages à la seconde personne du singulier. La seconde, quant à elle, est de l'ordre du monologue intérieur mené à la première personne. Certes, les frontières entre ces deux « regroupements » de nouvelles sont poreuses : au fil du recueil se développe une observation de plus en plus insistante de l'expérience de la solitude. Les entrefilets permettent de mettre en évidence ce paradoxe de la solitude vécue parmi la multitude qu'implique le fait d'habiter un quartier, une ville. La narration y est plus objective, c'est-à-dire observatrice, ce qui lui permet de cerner un événement isolé faisant partie du « décor » de la quotidienneté urbaine. Un peu comme le ferait, justement, un entrefilet dans un journal. Un texte plus long se trouvant au centre du recueil combine les deux modes narratifs et en confronte le point de vue possible sur le rapport du personnage à ses souvenirs.

Les différents personnages croisés au fil des textes du recueil présentent tous, à leur manière, un « défaut d'habiter », au sens où un élément particulier relevant du fait de vivre en communauté leur pose problème. Cela les conduit à craindre leur quotidien et à développer soit une obsession pour une activité en particulier (le jardinage, par exemple), soit un désir irrépressible de fuir leur propre vie. Cette question de la fuite est centrale dans chacun des textes et se décline sous plusieurs formes : le voyage, le défilement, mais, le désistement, l'isolement...

L'appareil réflexif, en seconde partie, qui s'intitule *Vers une écologie de l'écrivain*, fonde ses prémisses sur ce « défaut d'habiter » que la pratique de l'écriture peut permettre de délier. Le premier chapitre, *Apprivoisement*, interroge justement la solitude de l'écrivain qui doit chercher, par l'écriture, à créer des liens avec l'espace qu'il habite, le monde qui l'entoure. Il en ressort essentiellement qu'une posture d'écrivain s'inscrit toujours sur le seuil entre l'intériorité et l'extériorité. Le second chapitre, *Matière quotidienne*, développe les quelques éléments qui permettent de définir l'idée d'une écologie de l'écrivain, dont la pratique, liée à l'expérience spécifiquement urbaine de la marche, s'intéresse particulièrement à notre rapport sensible à l'espace vécu en commun.

N.B. Ce mémoire a été rédigé selon les règles de l'orthographe rectifiée.

MOTS-CLÉS : ANGOISSE, COMMUNAUTÉ, FUITE, MARCHE, QUOTIDIEN, SOLITUDE, VILLE

EXTRAITS DE SOLITUDE

Je suis un être périphérique. Et j'ai le sentiment que tout vient de là. Les bordures m'ont fondé. Je ne peux jamais appartenir à quoi que ce soit. Et au monde pas plus qu'à autre chose. Je suis sur la tranche. Présent, absent. À l'intérieur, à l'extérieur. Je ne peux jamais gagner le centre. J'ignore même où il se trouve et s'il existe vraiment. La périphérie m'a fondé. Mais je ne m'y sens plus chez moi. Je ne me sens aucune appartenance nulle part.

Olivier Adam, *Les lisières*, p. 338

REVENIR POUR MIEUX FUIR (DE NOUVEAU)

La métropole t'accueille mollement, toi qui viens de subir une dernière nuit de voyage sur la banquette inconfortable d'un camion remorque. C'est ainsi que tu as traversé tout le pays, étape par étape, profitant de la bonté des voyageurs et des oiseaux de nuit. Il y a longtemps que tu as en tête de revenir, mais la décision s'est prise il y a quelques jours à peine. Ton exil arrive à son terme. Les premières lueurs de l'aube pointent vaguement entre les édifices, elles sont cernées par de lourds nuages gris, presque noirs tellement ils sont chargés de pluie et de mauvais présages. D'une minute à l'autre, cela te tombera sur la tête – oui, toi seul, car sur les trottoirs, ce matin, il n'y a personne, autrement quelques silhouettes furtives qui se faufilent au pas de course, d'une intersection à l'autre, longeant les façades. Parfois quelques claquements de bottes dans l'eau accumulée çà et là, parfois quelques déchirements soudains sur la voie. Le peu de voitures qui te croisent filent à vive allure, jamais tu n'en distingues le chauffeur.

Après quelques pas menés timidement et au hasard, alors que tu attends sur la pointe d'un trottoir, trempé et exténué par le poids de ton sac de voyage, un véhicule s'arrête devant toi. C'est le frottement aigu et soutenu des freins qui t'alerte et te ramène brusquement à la réalité. La vitrine côté passager est baissée, la tête du chauffeur est penchée de manière à ce que vos regards se croisent. Tu vois bien qu'il articule quelques mots, mais avec toute cette pluie tu ne captes rien. Tu t'avances timidement, le taximan se reprend : « Besoin d'un *lift*? Vous montez? » Cet accent à la fois étranger et familier, comme il en existe tant de variantes dans cette ville où tu reviens, tu en retrouves l'existence avec grâce. Plutôt que de répondre, cela te propulse dans une réflexion en boucle : pourquoi es-tu parti? Il klaxonne, par impatience. La tête toujours ailleurs tu lui

réponds *non*, sans le regarder. Vu la moue qu'il te sert, ça doit lui paraître¹ étrange. Qui, dans un état pareil, chargé et fatigué, trempé car sans imperméable, sans parapluie, qui préfère marcher, errer dans ces rues sombres et désertées? Mais si tu prends place sur la banquette de son taxi, où lui demanderas-tu de te déposer? Rien n'est réglé dans ton esprit : pourquoi es-tu parti, oui, mais pourquoi es-tu revenu? Marchant, tu passes continuellement de l'une à l'autre de ces interrogations, sans réponse aucune. Tu es abasourdi, on dirait, tu ne te rends pas tellement compte que la décision que tu as prise de revenir, il y a quelques jours, prend pleinement effet à partir de maintenant. Il ne peut plus être question de repartir, désormais. Mieux vaut, pour le moment, te trouver un abri. Il y a tout près l'édicule d'une station de métro, tu t'y rends sans empressement.

C'est soudainement que la tempête se déclare, au-dehors, et en rafales, si bien que tu te retrouves précipité à l'intérieur de l'édicule. Tu bouscules par mégarde les quelques personnes qui sont agglutinées dans l'entrée, et qui assistent ébahis à la violence avec laquelle la pluie martèle les vitrines. L'éclairage rend blêmes tous ces visages qui te cernent. L'atmosphère est au silence et tout le monde t'observe; toi, surgissant de la tempête. Personne n'ose s'avancer vers la porte-tambour. S'arcbouter sur l'une de ses parois en vue de la faire pivoter serait vain : au-dehors, le vent souffle trop fort. Le seul mouvement perceptible, pour le moment, hormis les froncements de sourcils et les mèches de cheveux malmenées par la ventilation, c'est le roulis des escaliers mécaniques.

Cela te donne l'impression que le temps vient tout juste de s'arrêter. Comme tu ne sais trop quelle orientation doit prendre cette journée qui s'ouvre, tout se met en pause et attend de savoir ce que tu décideras. Le lieu réagit à ton hésitation et il hésite tout autant. Tu ne vois pas comment faire, il te semble bien n'avoir aucune prise sur le réel. Jamais la tempête ne cessera. Tous ces gens qui t'entourent sans trop comprendre ce qui leur arrive demeureront captifs de ton incertitude. Ils attendent ton prochain mouvement. Le monde se remettra à fonctionner lorsque tu seras prêt, lorsque tu l'auras décidé.

¹ À noter que ce mémoire respecte les règles de l'orthographe rectifiée.

Quelques notes de violoncelle surgissent de l'intérieur de la station de métro, sous la terre. C'est ce qui donne le signal : tous se remettent en marche d'un seul coup, la pluie se calme, tu crois même être brièvement aveuglé par une étroite percée de soleil disparue trop vite pour en être certain. Pourtant tu restes là, presque accroupi, à peine à un mètre des portes tournantes où passent maintenant des gens, dans les deux sens. Tu restes là à regarder ce va-et-vient étourdissant qui a pris le pas sur la tempête. Jusqu'au soir. La journée passe aussi rapidement qu'une minute. Tu sors de l'édicule et marches en longeant de près les façades vitrées de boutiques, de cafés. Tu te laisses guider par l'allure des autres marcheurs qui te précèdent sur le trottoir. Étrangement, tu ne ressens rien. Ni faim ni soif. Aucune douleur. Pas non plus l'intention de demander de l'aide à qui que ce soit.

*

À une intersection, au hasard, alors que tu patientes au feu rouge et qu'une circulation dense défile sous ton regard égaré en pensées et en songes, un homme s'arrête devant toi et t'offre une cigarette. D'une voix claire et directe, cela annoncé sans préambule. Comme si vous aviez déjà fait connaissance. Il se tient à quelques centimètres à peine de ton corps avec une étrange familiarité. Comme si vous étiez des amis de longue date. Des frères. Comme s'il t'avait accompagné durant tout le voyage qui t'avait mené loin, très loin d'ici, en des lieux que ta mémoire a fini par oublier. Il a toujours été là. Maintenant il rentre avec toi, cela va de soi.

Tu remarques surtout que les lumières du soir accentuent ses joues creuses. Tu n'as pas du tout bougé. Lui non plus. Il tient toujours la cigarette par le filtre, entre ses deux doigts, et devant tes yeux. Visiblement, il attend que tu réagisses. Il te fixe, insistant. Sans aucun contrôle, comme machinalement, tu lèves la main, l'index et le majeur légèrement écartés – répondant ainsi par l'affirmative alors que jamais de ta vie tu n'as fumé. Il place la cigarette là où elle doit se glisser pour qui veut s'en griser. Tu la montes tout aussi mécaniquement à ta bouche. Déjà, il tient un briquet dans sa main droite, devant toi, la gauche protégeant du vent la petite flamme bleue. Tout cela se

déroule étrangement en silence. L'inconnu s'allume de suite une autre cigarette alors que tu t'asphyxies de longues bouffées tirées sur la tienne, et ce, le plus naturellement du monde. Il t'observe, avec une pointe de confiance dans le regard. Tu essaies de te confirmer que tu ne le connais pas, que son visage n'est associé à aucun souvenir. Le vent souffle dorénavant par bourrasques, ça vient de tomber d'un seul coup. Parmi les passants, quelques parapluies se retournent brusquement sur eux-mêmes, vers le ciel, brisant ici et là quelques fragiles ossatures de fer. Vous vous remettez en marche, côte à côte. C'est lui qui amorce le mouvement. Toi tu le suis. Tu ne cesses de te tourmenter de questions à son égard, étrangement tu en viens à trouver sa présence agréable. Depuis les quelques minutes que dure votre rencontre, tu te sens plus calme. Tu as l'impression qu'il s'ajoute des images, des sonorités propres à cette ville, et qui te rappelle ta vie d'avant, ici. Une réalité que tu as oubliée. Que tu n'as pas remarquée ce matin, à ton arrivée. Une réalité qui revient tranquillement te faire remarquer que, cette ville et toi, vous avez une identité en commun.

Il faut dire d'ailleurs que l'inconnu te ressemble un peu, dans son allure, dans sa posture. Visiblement, il n'a pas non plus en tête de t'entraîner nulle part ni de te perdre : vous marchez lentement, nonchalamment, même, sans quitter les larges trottoirs de cette rue commerçante, peuplée de badauds dans les deux sens. Vous tournez presque en rond. S'il doit y avoir une destination, alors elle importe peu. Une chaleur vive et soudaine te ramène à l'ordre. La cigarette est devenue trop courte pour que tu puisses continuer à en profiter. Elle t'a brûlé l'intérieur de l'index. Tu la laisses tomber dans une flaque d'eau, devant toi, à l'intersection. La présence de la fumée dans ta bouche, dans tes poumons, est très persistante. Cela t'étourdit légèrement, t'assèche les gencives. La nausée te prend. Ta vision se brouille, tu préfères t'immobiliser, reprendre tes esprits. L'inconnu partirait sans dire au revoir que tu ne t'en offusquerais nullement. Mais encore, à une certaine distance, il te dévisage. Que veut-il ? Il a une proposition à te faire ? Quelque chose à te vendre, et tout le manège qui a précédé n'a servi qu'à t'amadouer ? Sans doute est-ce bien pire que ce que tu ne peux imaginer, car on n'offre pas comme ça une cigarette à un passant au hasard, simplement pour partager une minute ou deux de marche en solitaire dans la foule du soir. Tu veux en avoir le cœur net. Tu t'apprêtes à prendre la parole,

mais tout ce que tu arrives à faire, c'est ouvrir la bouche et expirer. Tu ne sais pas comment commencer. C'est alors que l'inconnu saisit ton souffle en suspension et te déballe tout ce qu'il a sur le cœur.

Cela s'apparente aux conversations auxquelles tu t'es habitué durant ton voyage. Pas vraiment des conversations au sens où on l'entend, plutôt un monologue, un long et interminable monologue. Tu n'as jamais compris pourquoi, depuis aussi longtemps que tu savais écouter, n'importe qui, tout le monde, même le premier venu, dès les premiers instants du contact, jamais tu n'as compris pourquoi on te prend ainsi pour un confident. Chaque fois, depuis que tu étais parti, du moins, tu avais fui ce genre de situation, sans trop connaître la nature de ce qui te poussait ainsi à les éviter.

Ce soir, encore une fois, tu as l'impression que tu pourrais toi-même reprendre tout ce que l'inconnu te dit. Ce sont des mots qui témoignent d'un mal qui ne t'est pas inconnu, mais que tu n'arrives pas à nommer. Tu l'écoutes, tu l'entends comme si c'était toi qui parlais, mais avec une autre voix. Qu'est-il arrivé d'ailleurs à ta voix? Tu ne te souviens pas l'avoir égarée. C'est que ça doit remonter à loin, et plus tu recules dans ta mémoire, plus c'est obscur, délié et difficile à interpréter. Il te devient même difficile d'affirmer que les souvenirs qui surgissent alors sont bien réels – ou bien s'ils t'appartiennent en propre, ou bien si tu les inventes. À bien y penser, c'est exactement ce pourquoi tu en viens toujours à t'esquiver quand ça arrive.

C'est précisément ce que tu fais ce soir : devant l'entrée d'un autre édicule de métro, alors même que ton interlocuteur se trouve coincé dans les méandres de son discours, tu fonces subitement vers les portes tournantes. Tu te mets à courir, tu respirez sauvagement. Tu enjambes d'un bond les tourniquets et te retrouves rapidement sur le quai bondé. La rame de métro fait son entrée. Tu songes, avant de t'y installer, au fait que, de toute la journée, tu n'as pas soufflé le moindre mot.

PREMIER ENTREFILET

C'est un mercredi après-midi et il doit être 13h30. La rame du métro s'est immobilisée quelques minutes à la station. Une dame est assise sur un banc du quai. À l'ouverture des portes, elle ne bouge pas, elle fixe, ses souliers, usés, posés devant elle. Elle gratte machinalement le dessous de son pied droit – le bas blanc, jauni et troué, est retroussé sur le bout de ses orteils. Son pied est couvert d'ecchymoses, les jointures sont gonflées. Une seconde à peine elle lève la tête, porte un regard absent vers l'intérieur du wagon, où les passagers silencieux, qui derrière son journal, qui les oreilles bouchées par ses écouteurs, attendent patiemment que les portes se referment.

LA PAUSE-CAFÉ COMME ENTRETIEN DE LA FUITE

Monique. Elle et moi, nous descendons en même temps et dans le même ascenseur, jusqu'au rez-de-chaussée à partir du vingt-quatrième étage où nous travaillons à l'écart de la lumière du jour pour une boîte de télémarketing. C'est le temps de la pause-café, entre nous celle de la pause *café et cigarettes*. Quand elle dit ça de sa voix creuse, j'ai de vieilles images qui me viennent du film de Jarmusch, en noir et blanc comme il se doit. La pause n'est pas simultanée pour tout le monde : les quinze minutes sont partagées par petits groupes. Mais Monique et moi, la cigarette, tout autant que le café, nous en aurions fumé, nous en aurions bu sans arrêt depuis ce matin si cela était permis. Il y a de ces règles qui vous sauvent une vie.

Si bien que nous sommes descendus. Fait un bail que nous nous éreintons à ce boulot, sans promotion ni pour Monique ni pour moi. Nous sommes des employés bien trop normaux. « Font bien la job », voilà ce que les supérieurs disent de nous, entre eux, lorsque vient le temps des évaluations, mais c'est tout. Et nous demeurons là, bêtement, entre nos cloisons d'un tissu similaire à la moquette usée par nos circonvolutions – surtout celles de nos chaises à roulettes. Mais aussi celles de nos pieds, quand un client potentiel, à l'autre bout du fil, nous projette dans l'embarras avec toutes ses questions. À force, la moquette, elle est devenue mince comme peau de chagrin. C'est elle qui porte les cicatrices que nous, nous préférons cacher.

Malgré l'habitude, quand l'ascenseur chute en quelques secondes de notre vingt-quatrième étage au rez-de-chaussée, les oreilles nous bouchent, la tête nous tourne. Suit le tournis, pendant que nous marchons côte à côte comme deux endormis jusqu'aux portes tournantes, jusqu'au trottoir où nous plissons exagérément des yeux devant tant de

lumière et de cohue. Ce matin, il a plu comme jamais. J'en ai encore les cheveux trempés. Les trottoirs n'en gardent cependant qu'un très vague souvenir. Quelques flaques subsistent dans les crevasses.

Tous les jours le même rituel, invariablement répété quatre fois par jour (pause du matin, avant et après le lunch, pause de l'après-midi). Chacun son paquet. Monique fume des légères. Je tire mon briquet de ma poche de chemise. J'allume. Me reste au fond de la gorge, malgré l'habitude, le gout âcre de l'espresso en machine que nous avons bu d'un trait avant de descendre. Chaque fois que je glisse les pièces dans la machine, chaque fois que j'en retire le petit gobelet au contenu tiède qui a la couleur d'une infusion de thé noir avortée, je me dis que je devrais plutôt aller le chercher au café du rez-de-chaussée et le prendre en remontant. Mais je préfère encore, dirait-on, avoir ce gout désagréable en bouche au moment de la première bouffée de tabac. Comme si ça me préparait au choc, comme si ça me prédisposait les bronches. Quelque chose me dit également que je risque davantage l'infarctus spontané avec une telle combinaison quotidienne. Ça pourrait me tomber dessus d'un seul coup, sans crier gare. En plein milieu d'une phrase, tiens. J'en ai d'ailleurs déjà fait le cauchemar.

Avec tout ça qui me trotte dans la tête, je ne porte pas tellement attention à ce que dit Monique. Je me rends bien compte avec le temps que tout ce que nous partageons elle et moi, dans la vie, tout ce que nous avons vraiment en commun, c'est ce vice de café-cigarettes et cette condition minable, stagnante, de petits salariés. Il y a, quoi, une bonne vingtaine d'années qui nous sépare? Et du vécu. Ça, c'est marqué partout sur son visage, sur ses bras. C'est là qu'on les voit, les traces de la fatigue. Elle a dû en vivre des déceptions, la Monique. Je ne peux que l'imaginer. Nous ne rentrons jamais bien creux dans ce que nous nous racontons. Ça sert à tuer le temps, au fond. Mais ses histoires de veuve qui joue aux cartes le weekend pour se désennuyer un peu, ça finit par avoir raison de mon degré d'attention.

Elle parle, elle parle. Elle parle. Mon regard, quand il ne porte pas ailleurs, se fixe sur ses pauvres dents jaunies, ses gencives pleines de tartre. Quand elle s'arrête tout à coup de parler, en me regardant du coin de l'œil, le plus souvent j'acquiesce et je parle brièvement d'un sujet pris au hasard, n'ayant fort probablement aucun lien logique avec ce qu'elle vient de dire. Mon réflexe veut que je résume le dernier film que je viens d'aller voir au cinéma et que j'en donne mon appréciation. Monique m'a déjà dit que j'avais des goûts un peu « pointus », et qu'à cause de cela elle dirait non si l'idée me prenait de l'inviter. Quelle chance.

Je retrouve (du regard, car je n'ai pas bougé du tout), dans son recoin, comme à son habitude, le pauvre sans-abri barbu qui demande la charité à grands traits de crayon feutre noir sur un carton détrempé qu'il tient à bout de bras quand les passants arrivent à sa hauteur. Il reste toujours silencieux. Chaque fois que je le vois, je prends ça comme un baume, je me dis que, finalement, je ne dois pas être dans la misère tant que ça. Je sais que c'est horrible à dire, mais ça fait du bien de voir qu'il y a des gens plus miséreux que soi. Je pense le dire à Monique, et je sens vibrer en moi le ton amusé que je pourrais employer. Pas de doute qu'elle resterait bête, que je me suis dit. Ça s'ébruiterait et je finirais par passer pour un beau snob. Je préfère donc me taire, comme je le fais en général quand j'ai ce genre de réflexion.

De toute façon, c'est toujours comme ça. On dirait qu'il faut jouer les hypocrites pour survivre dans ce monde poli. La politesse telle que je la connais, elle a comme symptômes des lèvres pincées, toujours prêtes à réprimer le fond d'une pensée. Elle a aussi des regards fuyants quand pointe un malaise, une désapprobation. On dirait qu'on navigue continuellement sur une mer calme et froide, traversée d'icebergs : tout ce qu'on voit des autres, c'est une infime pointe de leur être, de leurs sentiments, de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils sont vraiment. Allez imaginer tout ce qui peut se cacher en dessous. Et alors, si vous vous en approchez un peu trop, par inadvertance... Vous connaissez

l'histoire du Titanic, sans doute. Je n'ai pas aimé le film de Cameron, et ça a bien troublé Monique quand je lui ai dit ça. Mais c'est l'histoire d'amour, la tragédie, qui a tout fait, bien évidemment, pour qu'elle soit encore aussi émue par mon intransigeance de cinéphile. C'est cette prétendue politesse-là qui crée des incompréhensions, des silences en forme de trou noir. C'est elle qui nous empêche d'avoir une vraie conversation qui nous permettrait de nous connaître un peu plus, au minimum. Parce que, après tout, Monique et moi, nous nous consacrons plus d'une heure trente de notre temps, chaque jour de la semaine. J'ai beau me plaindre de tout ça, je joue le même jeu. Mais plus j'y pense, plus je me dis que c'est cet ennui-là qui nous pousse à l'addiction pour la cigarette et le café. Celui de Monique est tout simplement plus vieux, et, ainsi accroché plus profondément en elle, elle y est comme devenue aveugle. De toute façon, je vous ferais le portrait de chacun de mes collègues que nous en arriverions sensiblement aux mêmes conclusions. Il n'y a tout au plus qu'une différence de degré, de forme, mais au fond, leur malaise doit s'équivaloir.

Monique regarde sa montre. Cinq minutes, c'est-à-dire le temps d'allumer une deuxième cigarette. C'est elle qui me l'assure. Je n'y tiens pas, je lui réponds que c'est un peu serré tout en lui tendant mon briquet à nouveau. Elle tire une grande bouffée et esquisse une grimace en manière de satisfaction. Le pauvre type, avec ses rengaines et son carton, ne rencontre pas plus de succès qu'à l'habitude. Il faudrait qu'il se mette au violon, à la guitare, je ne sais pas moi, qu'il se vende un peu... Les passants font ce qu'ils ont à faire, c'est-à-dire qu'ils passent, vaguement, occupés dans leurs pensées, et ils ne le voient pas. Remarquez, je ferais pareil sans doute. Au moins, il n'a pas de chien avec lui. Ceux-là, ils devraient plutôt jouer les « stagiaires » pour chiens d'aveugles, non? La plupart du temps ils encombre les trottoirs.

Monique s'arrête de parler, elle a épuisé son répertoire du matin. Elle prend sa pose habituelle : l'avant-bras droit à la verticale, la cigarette entre les extrémités de l'index et

du majeur, le coude en appui au creux de sa main gauche, à la hauteur du ventre. À chaque bouffée de cigarette, elle ferme les yeux. Quand nous venons d'éteindre la nôtre, c'est étrange, on remarque à quel point la fumée de l'autre est désagréable. Elle me la souffle en plein visage, on dirait qu'elle fait exprès. Je détourne le regard, je cherche quelque chose, n'importe quoi, question de patienter calmement avant qu'on remonte. Fichues pauses de bureau. C'est maintenant que je le remarque : c'est toujours comme ça. Nous nous accompagnons comme deux zombies jusqu'au rez-de-chaussée, nous nous allumons nos cigarettes machinalement, sans poser de question, et face à face nous ne parlons pas, ou encore très peu, et quand c'est le cas, nous avons comme un penchant naturel pour le monologue. Nous le savons, mais nous préférons faire comme si de rien n'était. Nous continuons ce que nous faisons à l'intérieur avec nos interlocuteurs absents, à l'autre bout de la ligne de téléphone. Nous ne parvenons plus à nous arrêter, on dirait. Parler, parler dans le vide : c'est notre credo. Mais ce matin, un peu de silence, quand même, ça ne fait pas de tort, et puis il y a suffisamment de matière autour pour s'exercer un peu le regard.

Tiens, celle-là, avec son tailleur un peu trop ajusté, je la croise souvent devant l'accueil au rez-de-chaussée, à l'heure du lunch... Je me dis que nous sommes sans doute fait pour se croiser là et seulement là, je ne me fais pas d'illusions, mais c'est un jeu qui devient lassant. Je la troquerais bien contre Monique, pas de doute là-dessus. Il y a quelque chose qui cloche par contre, dans sa démarche. J'ai l'impression en la regardant aller que c'est de la frime tout ça, et à partir de là je peux m'imaginer de drôles de scénarios à son sujet, et tout spécialement à propos des cravatés qui l'escortent sans arrêt. Ils ont tous des cocardes. Nous avons tous des cocardes. Ça limite les allées et venues. Moi, par exemple. Monique, pareil. Nous avons la cocarde pour accéder aux ascenseurs, et ensuite, seulement pour accéder à nos locaux du vingt-quatrième, et pas ailleurs! Je voudrais me soulager aux toilettes de l'étage du dessous que je ne pourrais même pas. Et nous vivotons privément, même sur l'espace public au final. Mais quelle pureté de peau, ces genoux, ces mollets, qui marquent la cadence... À cette distance, je suis sans doute leurré

par un bas collant. Je ne sais trop où ils bossent, mais j'imagine très bien ce qu'ils s'en vont s'enfiler, comme lunch, vu la direction qu'ils prennent... Rien de trop beau! Il m'arrive de trainer un peu devant les terrasses plus huppées où les cadres se goinfrent. Certains paraissent parfaitement à l'aise et totalement imperméables aux tracas ordinaires du réel. D'autres, à première vue mal intégrés dans un tel cirque, donnent l'impression qu'ils vont régurgiter à tout moment. Probablement qu'on leur refile l'addition, à ceux-là! Et nous, on ne peut pas se tromper avec nous, les pauvres employés de la boîte de télémarketing du vingt-quatrième, courbaturés au-dessus de nos plateaux de foires alimentaires, dodelinant comme des pigeons au retour, le corps pesant d'avoir trop mangé, et trop rapidement. Tous les midis la même scène, tous les midis mon imagination s'emballe, et parfois j'en viens carrément à me prendre pour l'interprète amateur d'un Roméo moderne. J'ai dû participer à la mise en scène d'une version pour enfants, à la fin du primaire. Avec une présentation dans le gymnase de l'école devant les parents. Mais inutile de dire que, si c'est le cas, on a dû m'attribuer un rôle muet. C'est clair que je n'ai jamais été fait pour ça.

Elle, par contre, cette fille aux bas collants... une vocation ratée? Ça ne peut être autre chose. Son regard ne saurait mentir aussi régulièrement, et de manière aussi soutenue. Et quand un sourire lui prend aux lèvres et qu'elle discute l'air de rien avec ses collègues, il y a là tout d'un jeu, d'une mise en scène, d'un script appris par cœur. On galère tous de la même manière, au fond. On s'invente une routine, on devient le personnage d'une pâle comédie dramatique, ou pire d'un sitcom qui tourne depuis des années et qui n'est pas prêt de s'achever, tant et aussi longtemps que ses protagonistes têtus s'accrocheront. Parfois, c'est pire, comme quand je me sens coincé dans une scène du film de Jarmusch qui aurait été coupée au montage. Et on la joue, sans arrêt, comme si elle finirait par trouver sa place dans l'ensemble. Sans variante, rien. Têtu, oui, têtu comme des *taupes*.

Je l'envie peut-être, finalement, cette fille. Je connais aussi l'ennui qui me travaille depuis un bout de temps. Parfois, avant de m'endormir, je trouve des solutions pour

embellir la routine. Subitement, je me trouve génial, je suis fébrile, j'hallucine. J'imagine mille-et-un scénarios qui m'impliquent comme un héros. Ce sont mille-et-un scénarios dans lesquels je quitte enfin mon mutisme de petit salarié béat ainsi que la télé, le sofa et les soirées fondues dans le vortex du tube cathodique. Je vois alors les promotions, les grands honneurs, la confiance gagnée et la honte dissipée. Enfin vaincu l'épuisement récolté sur tant d'années d'efforts dévoués à faire tourner une roue qui piétine tout, à commencer par moi et celles et ceux qui me ressemblent. *Vous!* Ça vous concerne tous! Et je dis « vous » parce qu'il m'arrive en de telles visions de prendre des allures de leader charismatique, et je m'imagine réveiller les masses, pan! Comme par magie, une révolution est enclenchée, une paix sans précédent et sans limites gagne la ville, le pays, enfin le monde entier... Mais c'est que déjà je me suis endormi, et le rêve est grandiose, il dure jusqu'au réveil. Pourtant, tout ce que je demande, à moi, tout au moins, c'est de me réveiller un peu, d'aller cogner à d'autres portes, de tenter ma chance sous de meilleurs cieux. Car je sais que je ne saurai subir ces pauses *café et cigarettes* encore bien longtemps, encore moins avec Monique, là, plantée toujours de la même façon dans sa pose identique, l'avant-bras droit à la verticale, la cigarette entre les extrémités de l'index et du majeur, le coude en appui au creux de sa main gauche, à la hauteur du ventre.

Autour de moi, les passants s'approchent, l'air étonné; ils chuchotent entre eux. Je crois même avoir entendu une femme hurler, brièvement et sèchement, comme si elle avait vu un rat. Ça me tire de mes pensées. Le cinq minutes restant doit bien être écoulé... Je me tourne vers Monique. Je suis un peu à l'écart, plusieurs personnes se sont faufilees entre elle et moi, je ne la vois pas, peut-être est-elle déjà remontée au bureau. Elle m'a sans doute averti, mais comme j'étais distrait je n'ai pas entendu, voilà, parce que ce n'est pas dans ses habitudes. Des portes tournantes un gardien de sécurité fait irruption, c'est le nouveau, celui qui est en poste depuis moins de deux semaines. Il a l'air affolé. Il se précipite vers nous les yeux grands comme des fonds de bouteille.

Soudain, entre les jambes des badauds qui s'agglutinent de plus en plus autour de moi, je distingue un bras. Un bras plissé par l'âge, et au bout de ce bras, une main, ainsi

qu'un index et un majeur, entre lesquels une cigarette continue à bruler tranquillement. Le jeune gardien de sécurité se jette à genoux, je le perds dans la masse de gens dont le murmure devient assourdissant. « Qu'est-il arrivé? », « Qu'est-ce qu'on va faire? », « Quelqu'un a appelé une ambulance? » Autant de questions lancées en l'air qui tourbillonnent dans ma tête, et maintenant quelques paires d'yeux incrédules me regardent, comme s'ils attendaient une réponse, un mouvement, quelque chose.

Je me ressaisis et je me dirige vers les portes tournantes. Je suis sans doute déjà en retard.

DEUXIÈME ENTREFILET

À la lisière d'un terrain vague, un homme pousse un carrosse d'épicerie dont les roues couinent. Le panier est rempli à ras bord. On y distingue un tas de choses hétéroclites, probablement glanées çà et là durant la journée. Ce genre de choses que les gens jettent à la poubelle, ou sur la bordure d'un trottoir, pour le bon plaisir des ferrailleurs. Mais dans ce carrosse-là, précisément, ça date. Il garde tout. N'arrive à se débarrasser de rien. Ce carrosse, il le pousse comme s'il s'agissait d'un vaisseau. C'est le sien, il est aux commandes. À le voir scruter le moindre amas de ruines domestiques, on le dirait en quête d'un Graal moderne. Sur sa tête, un peu de travers, il porte une casquette du NYPD, bleu marine, dénichée on ne sait où. Pour les jours de désespoir. Pour les jours où il a besoin de mythes.

LE CARRÉ D'ASPHALTE

Seul, complètement seul. C'est ainsi que tu reviens dans ce quartier, celui de ton enfance, celui qui t'est toujours resté en mémoire comme le véritable lieu familial, le seul que tu n'aies jamais vraiment eu. Tu es arrivé hier, en matinée. Un petit trois et demi. Tu n'as défait aucune boîte; le frigo, le poêle, rien n'est branché. Tu as dormi sur le canapé. Plutôt tu as essayé de dormir : sans doute étais-tu trop préoccupé pour y parvenir.

À six heures trente, tu te lèves. Il n'y a pas de rideaux aux fenêtres. Dans la pièce, la lumière du jour t'aveugle. C'est la vue du ciel qui vient te chercher, pour la première fois depuis dix ans – au moins dix ans. Tu branches la bouilloire, ouvres le pot de café instantané que tu as acheté la veille pour te dépanner. Son goût est horrible, mais ça importe peu pour le moment. Tu ouvres l'étroite fenêtre à guillotine, au-dessus de l'évier de la cuisine. Même si c'est novembre et qu'il fait déjà froid à l'intérieur. Surtout sur le plancher, car, étrangement, le chauffage central du bâtiment ne fonctionne toujours pas.

Tu laisses ainsi pénétrer un peu de ville à l'intérieur de ta nouvelle demeure. Klaxons, sirènes. On s'habitue de toute façon, à la longue. Mais il y a aussi le vent qui frappe les dernières feuilles des frênes et autres endurcis du climat rigoureux. Et, surtout, la rumeur de la ville éveillée, le vrombissement du bitume. Quelque chose d'organique définit ce rapprochement soudain avec ce quartier où tu reviens tout juste. Tu voudrais dire *fusion*, tu imagines une fusion, quelque chose de constructif, très près de l'épanouissement. Tu voudrais le dire sans que cela ne paraisse trop appuyé. Seulement, le sentiment est fort ce matin, au point d'en oublier l'instantané que tu sirotes maintenant à courtes gorgées, à demi nu comme à demi éveillé, à peine tiré du lit. Il y a tout juste une dizaine de minutes que tu es debout. Déjà, tu te sens appelé par le dehors.

Ce quartier cherche à ce que tu fasses acte de présence, à ce que tu ailles à sa rencontre. Ce n'est pas que ça presse tellement. La brise de fin d'automne s'immisce par la

fenêtre de la cuisine. Tu frissonnes, tu apprécies le contact de l'air froid sur ta peau, la chair de poule qu'il provoque.

Le café fume malgré sa tiédeur.

Tu reviens dans ce quartier et on dirait que par le fait même une grande part de ce que tu as vécu ces dernières années vient de s'effondrer. C'était hors de la métropole, hors de tes références, de tes repères. Voilà que ça s'efface maintenant. Quand tu essaies de te faire une image claire et nette d'un moment qui devrait être significatif, rien ne s'affiche. Comme si ailleurs, mais pas ici, tu avais mené une existence de somnambule. Maintenant, au réveil, plus les minutes progressent, plus les souvenirs du rêve s'effritent. Le café refroidit. Ce matin, plus rien n'existe, sauf ce qui te lie au quartier de ta jeunesse. Or, même ce lien est flou. Il demande à être réactualisé. Il te faut reprendre ta vie là où tu l'as jadis laissée.

Les boîtes sont toujours enrubannées, empilées dans un coin du salon. Qu'y a-t-il à l'intérieur, hormis les ustensiles de cuisine et les casseroles, la chaîne stéréo et un minimum de vêtements classés par saison? Ni cadre ni album pour ranger quelque photographie. Aucune place laissée aux souvenirs matérialisés. Et s'il s'y trouve des objets susceptibles d'évoquer un quelconque passé rapproché, il n'y a plus de contact. Le courant ne passe plus. Tout de même, cela t'a demandé de grands efforts. Les mois se sont écoulés lentement, mais efficacement. Sans que tu ne t'en aperçoives. Petit à petit, il a bien fallu que tu lâches prise, que tu laisses partir ce qui te liait à cette vie intermédiaire menée en banlieue. *Table rase*. C'est sans doute l'expression juste. Le temps aura pour ainsi dire fait son travail, en fin de compte. Quantité de souvenirs te reviennent comme un torrent, ce matin, le regard perdu dans le bleu du ciel, au-dessus des rangées de duplex. Mais c'est un torrent que tu dois surmonter une bonne fois pour toutes.

Il le faut. Tu es là, debout, dans ce trois et demi, précisément pour cette raison.

Tu ne reconnais plus personne dans ce quartier. Il y a bien des visages qui te reviennent. Des souvenirs imprécis s'accrochent à quelques-uns d'entre eux. Des amis d'enfance, des voisins, des promeneurs de chiens, toujours fidèles à leurs parcours. Tes parents ne sont même plus ici. La maison où tu as grandi a bien changé déjà. Tu as pu le remarquer, la première fois, lorsque tu es venu visiter ton nouvel appartement. Tu l'avais alors immédiatement choisi, pour la proximité. Tu n'avais pas envie de te casser la tête pour trouver un endroit. Il te fallait y être au plus vite. C'est avec tes parents que tu as d'abord quitté les lieux. Pour son travail, ton père avait été délocalisé. Une manière de bon débarras, pour les patrons, avec lesquels il ne s'entendait plus. Chaque soir où il rentrait, le même froid était jeté à la table, le même silence était imposé tant et aussi longtemps que tu ne montais pas à ta chambre pour poursuivre tes devoirs. Jamais d'engueulades, non. Seulement, une tension que ton père ne souhaitait pas te transmettre. Oh, parfois, quelques discussions sur l'école et tout ce qui la concerne, évidemment. Mais la plupart du temps, c'était un souper en quatrième vitesse, les yeux dans l'assiette. Ce sont parmi tes derniers souvenirs d'adolescent. Ce ne sont pas ces souvenirs-là qui ont dû fuir, mais plusieurs autres y succédant. Au moins dix ans que tu n'as pas mis les pieds ici. Au torrent, à la masse de souvenirs enfouis à laquelle tu opposes tes derniers instants de lutte, s'ajoute l'étourdissement provoqué par le trou, l'immense vide que cela laisse entre ta jeunesse et maintenant. Et le flou, par le fait même : le flou de ces souvenirs-là, ceux des derniers instants de la maison, rapatriés à ta mémoire, comme s'ils dataient tout juste d'hier.

Alors que tu passes devant cette maison, un homme à peine plus âgé que toi, la trentaine jeune, râtele un lit de feuilles mortes.

Continuant ton chemin, tu te dis que tu devrais aller à sa rencontre, ne serait-ce que pour revisiter l'intérieur de cette maison d'avant-hier. Étrangement, tu accordes plus

d'importance au lieu même de ton enfance qu'à ceux qui l'ont partagé avec toi – partagé, n'est-ce pas un euphémisme ? Mais que dit-on quand nos propres parents sont devenus introuvables, qu'ils ont décidé eux aussi de refaire leur vie ailleurs en omettant de nous en fournir le détail le plus essentiel, celui du lieu où cela se déploie ? Quand tu es parti dans ta morne banlieue, que tu as acheté ta première maison, avec la seule femme que tu as eue, ils ont disparu.

La banlieue. Il y a là encore un semblant d'euphémisme : tu ne peux même pas parler de banlieue, mais de périphérie de banlieue. Un lieu à l'écart même de ce qui est déjà excentrique, le genre d'endroit où l'on perd la notion du monde, où celle de frontière est réduite au gypse fragile des murs de la maison, au bois verni des palissades qui enferment la cour arrière. Rapidement, c'est devenu pour toi le lieu par excellence où t'égarer, ou plutôt te perdre. Avant que la déroute ne soit complète, et ce, dans un ennui envahissant tel que tu ne l'avais jamais connu, tu as choisi la fuite pure et simple, au propre comme au figuré. Et que te reste-t-il en mémoire, justement, de ce brouillard passager ? Entre ce moment où tu as quitté la ville et tes parents, du même coup, et maintenant, alors que tu reviens, seul ?

Des évocations éparses, rien de plus. Même les quelques objets que tu en conserves ne parviennent pas, à leur simple vue, à rassembler ces images en un souvenir cohérent. Et de quoi parlerais-tu avec cet étranger qui vivait depuis peu dans cette maison où tu as grandi ? Il y aurait un grand blanc dans l'histoire, dans ce que tu lui raconterais comme étant ta vie, et rapidement tu lui semblerais venir tout droit de nulle part. Dans le pire des cas, cela lui donnerait l'impression que, pendant tout ce temps, tu avais été retenu dans un endroit secret de la maison, et comme un fantôme, tu lui apparaitrais soudain dans toute ton étrangeté anachronique.

Certaines choses ont changé dans le quartier. Un jeune coiffeur a remplacé le barbier où ton père allait fidèlement faire couper ses cheveux, jadis. Les deux enseignes se partagent la devanture du local, pour marquer la transition qui s'opère. Celle du barbier, bien que délavée, ne donne pas l'impression qu'on la décrochera bientôt. Elle a en quelque sorte

survécu à son propriétaire. Tu le vois encore, ton père, rentrer de chez le barbier par la ruelle, sifflant et cachant ainsi difficilement la fierté qu'il avait ressentie quelques instants auparavant lorsqu'il s'était aperçu dans le miroir, les cheveux « propres ». Toujours sa grande main posée brièvement sur ta tête quand il te croisait au retour, dans la cour arrière, alors que tu t'inventais un monde fait de sable, de *Lego* et de *Hot Wheels*. C'est à peu près tout ce que tu retiens de bien de ton père : cette main chaleureuse et sincère posée sur ta tête.

Tu sais également que chacun de votre côté, dans votre fuite commune du passé qui vous relie, vous avez essayé tant bien que mal d'oublier ce qui, plutôt, vous opposait. Jusqu'à maintenant, tu as bien su résister au reflux des souvenirs de ton adolescence introvertie, voire effacée.

*

Pourquoi reviens-tu donc maintenant ? De nouvelles douleurs à effacer, oui, tu as la nécessité de tout recommencer. Tu n'avais pas la force de le faire ailleurs et tu le vis encore une fois comme une résignation.

Sur le chemin du retour, tu retrouves un espace isolé, près de l'appartement, un grand carré d'asphalte au milieu d'un croisement de deux sens uniques. Tu ne prévoyais pas passer par ici. Ce lieu, banal en apparence, te plonge d'un seul coup dans le creux de ta mémoire d'enfant, vers ce qui, tu le sais, a causé la fissure.

Tu restes là, debout, à observer ce grand carré vide. Il s'anime soudain, et tout revient en arrière, te ramène au beau milieu d'amis perdus. Tu les entends rire, s'essouffler. Tu as dix ans.

*

Je venais de monter directement à ma chambre, au premier étage, sans qu'on me l'ait demandé. Juste avant, Papa était venu me chercher avec sa grosse voix de quand il était fâché et il l'avait faite vibrer devant tout le monde, Ouellette, Delage, Filiatrault, Lacombe, les autres aussi. Sur le coup, ça les a amusés, mais quand ils ont compris que Papa était sérieux, qu'il venait me prendre de force en interrompant la partie pour que je vienne souper tout de suite, leurs yeux se sont déplissés d'un coup et se sont arrondis comme des trente sous, immobiles. Je les voyais s'éloigner comme des points de fuite alors que Papa me tirait par le bras en direction de la maison. Si j'ai crié qu'il avait pas le droit de faire ça, quand je l'ai vu apparaître tout rouge sur le coin de la rue, j'ai pas pleuré du tout pendant qu'on rentrait à la maison. J'ai juste fini par lui demander de me lâcher le bras, je lui ai dit que j'étais assez grand pour comprendre et que j'allais le suivre jusqu'à la table de la cuisine où, de toute façon, ma mère nous attendait déjà devant nos trois assiettes de spaghetti froid.

Le problème, c'est que ça m'a fâché à mort quand je l'ai vu apparaître au coin de la rue, à côté de notre carré d'asphalte à nous, où on joue tout le temps au hockey. C'est pas un endroit où les adultes sont admis, c'est ce qu'on s'était tous dit le premier soir où on a sorti nos bâtons, nos balles, nos gants et notre but en métal fait avec de la vraie corde solide et de vrais nœuds dedans, ça, ça venait de chez Ouellette. Le maudit chanceux, lui au moins son père aussi il aimait ça le hockey. Ils l'écoutaient tout le temps ensemble les soirs où il y en avait à la télévision. Des fois, je regardais par la fenêtre de ma chambre quand les rideaux étaient fermés et qu'on m'avait obligé à monter dormir même quand il était pas encore neuf heures. Je les voyais assis dans leurs fauteuils, dans le salon, comme tout bleus à cause de la lumière de la télévision, avec un bol de *popcorn* plein sur les genoux. La mère à Ouellette avait même pas l'air d'en faire de cas qu'il soit encore debout à cette heure-là.

De toute façon, jamais un parent était venu chercher qui que ce soit sur notre carré d'asphalte, jamais de cette façon-là, en faisant le fâché et en tirant son enfant par le bras. Ils étaient libres, les autres, surtout Ouellette, ils étaient libres et c'est ce qui m'affectait le plus, surtout à cause des beaux équipements de *pro* que leurs parents leur achetaient. Ouellette avait même des gants signés par Wayne Gretzky. C'était déjà bien assez comme ça.

En rentrant à la maison, Papa m'avait lâché le bras, il m'avait demandé pourquoi j'arrivais pas même si ça faisait vingt fois qu'il m'appelait, la tête sortie par la porte d'en avant, et pourquoi c'était toujours si difficile avec moi, pourquoi il fallait toujours que je m'arrange pour que *lui* ait l'air fou devant les voisins. Il pouvait bien dire ça, moi, j'avais rien entendu pendant qu'on jouait. Bien sûr, c'était de ma faute, je pouvais pas rouspéter. J'étais juste écœuré qu'on me traite comme un enfant, alors que j'avais dix ans et que j'étais déjà bien mature.

Il fallait toujours que je me cache ou que je fasse semblant de rien pour avoir la paix avec mes parents. L'année précédente, Ouellette et les autres m'avaient même transformé en bonhomme de neige quand ma mère me cherchait partout pour que je rentre à la maison parce qu'il faisait trop froid à son gout. Elle était restée sur le balcon à m'appeler, à leur demander s'ils m'avaient vu. Elle était en robe de chambre. Ils faisaient comme si de rien n'était, mais, moi, ça commençait à me démanger en dessous du tas de neige, j'avais envie de rire, de sortir de là. Ce genre de choses-là, ça me donnait une heure de plus pour jouer. Quand elle était rentrée, voyant qu'elle n'aurait pas les informations qu'elle cherchait, on m'avait enlevé toute la neige de sur le dos et on était allé jouer sur le carré d'asphalte.

Quand j'étais rentré une heure plus tard parce qu'il commençait à faire froid pour vrai, avec la noirceur, et que j'avais aussi envie d'un chocolat chaud, ma mère m'avait reçu comme il y avait juste elle qui pouvait le faire, même quand c'était en public : elle l'avait déjà fait au centre d'achats, quand elle trouvait que ça faisait trop longtemps que je trainais dans l'allée des jouets. Elle m'avait chicané, chicané encore pendant longtemps,

j'ai eu l'impression que ça avait duré des heures, que ses yeux allaient lui sortir de la tête tellement ils étaient grands ouverts, que ses mains allaient paralyser tellement elle les crispait et les faisait aller dans tous les sens, *ostie! j'étais où, à quoi j'ai pensé en me sauvant d'elle de même et en trainant dehors tout l'après-midi au frette qui fait, pourquoi je fais exprès pour la faire paniquer à tout bout de champ, maudit garçon indigne!* Elle me disait tout ça de sa petite voix aigüe, sans interruption. Je lui avais demandé un chocolat chaud dans le creux de silence qu'elle m'avait laissé pour reprendre son souffle, je lui avais demandé ça comme si de rien n'était, au pire juste pour la calmer, mais elle m'avait dit de monter dans ma chambre en pointant la direction de l'escalier, elle m'avait dit qu'il faudrait que je réfléchisse fort avant d'en mériter un, que j'avais rien qu'à redescendre quand je pensais que je serais prêt à m'excuser pour vrai.

J'étais allé m'enfermer dans ma chambre, sans claquer la porte, je m'étais glissé sous les couvertures. J'avais pas pleuré, j'avais juste attendu, attendu jusqu'à ce qu'elle en puisse plus que je m'excuse pas pour vrai et qu'elle monte me chercher.

*

Comme chaque fois où ça arrivait, c'est elle qui est venue me chercher dans ma chambre quand il s'est mis à faire noir et qu'elle avait peur que je crève de faim. Je l'ai suivie, je suis descendu sans dire un mot. Quand je suis arrivé à la table de la cuisine, Papa était déjà enfermé dans son bureau, la porte était fermée, et mon assiette trainait sur le même napperon qu'une heure auparavant, quand il m'avait ramené à la maison en me tirant par le bras. Ma mère a pris mon assiette, elle l'a mise à réchauffer au four microondes, parce que, avec toutes mes niaiseries d'enfant égoïste, elle avait vraiment refroidi. Je l'ai avalée sans chigner, même si c'était pas bon et que j'avais pas d'appétit. J'avais la tête ailleurs, je pensais à Ouellette qui devait être rentré chez lui, aussi, écrasé dans un fauteuil du salon à manger son dessert parce que, oui, chez Ouellette, il y avait rien là, manger son dessert dans le salon. Après, il allait aller jouer au Nintendo dans sa chambre, parce que, oui, Ouellette, il avait une télévision dans sa chambre. Mais c'était pas tellement ça qui m'énervait parce que j'en avais un aussi, un Nintendo, même s'il était caché dans le coin

de la cuisine et qu'il était branché sur une télévision de daltonien. Ce qui me dérangeait le plus, c'était le règlement que Papa avait brisé le même après-midi devant tout le monde. Papa qui venait faire son sévère sous le regard amusé de mes amis à moi, et des voisins aussi, qui avaient bien remarqué que j'étais obligé de lui obéir. C'était vraiment ça qui me tombait le plus sur les nerfs, parce que Papa savait bien, avant de se pointer le nez sur notre carré d'asphalte, que ça me ferait honte en sale qu'il vienne me tirer par le bras pour me ramener à la maison comme un bébé, il savait que je ferais une crise et que ça empirerait mon sort, mais j'ai fait du mieux que j'ai pu, j'ai pas pleuré, j'ai serré les dents comme il faut et j'ai grogné par en dedans, les bras me sont devenus mous, les jambes aussi, j'aurais pu tomber en pleine face si Papa ne m'avait pas retenu par le bras.

*

J'ai eu dix ans cet été-là. Tout l'automne, chaque soir de la semaine sans exception ou presque, parfois même toute la journée quand c'était un congé pédagogique, on se retrouvait là, toute la *gang* au complet, à jouer au hockey – mais sans patins. Une chance : j'ai jamais vraiment su freiner avec des patins. Parfois, il y avait d'autres jeunes du voisinage qui nous rejoignaient sur le carré d'asphalte transformé en « patinoire » qu'on délimitait par deux buts installés aux extrémités. D'habitude, on était cinq, mais ça pouvait aussi aller jusqu'à dix quand on s'organisait un peu et qu'on faisait le tour des maisons où on savait qu'il y avait des jeunes comme nous autres. Chacun apportait son équipement, ça allait des mitaines et des bâtons en plastique aux vrais gants durs de pros autographiés « Wayne Gretzky » à Ouellette et même aux épaulettes et aux plastrons. On y mettait vraiment tout notre souffle. On prenait vraiment ça au sérieux : on faisait pas juste jouer au hockey, on se pratiquait, on rêvait tous d'être un jour dans une vraie équipe, de jouer sur une vraie glace dans un vrai aréna, plus tard même d'être dans la ligue nationale. On se disait que ça se pouvait, qu'il fallait juste commencer à s'entraîner de bonne heure si on voulait y arriver. Tout le monde rêvait à ça, donc tout le monde voulait être le capitaine de son équipe en même temps, ce qui créait tout le temps de la chicane. Tout le monde, sauf peut-être le gars qui restait au bout de la rue et dont on

oubliait toujours le nom, celui qui parlait presque jamais et qu'on surprenait souvent, tout seul dans son coin, à moitié le dos tourné au jeu, le doigt dans le nez et le bâton de hockey par terre. C'était toujours lui le dernier choisi. L'équipe qui était obligée de le choisir à la fin perdait à peu près tout le temps. Tout le monde riait de l'autre équipe quand on arrivait à la fin des choix de joueurs et qu'il restait juste lui qui était pas pris. On était pas souvent assez pour faire deux vraies équipes au complet, mais on changeait tout le temps les équipes quand même pour pas favoriser les meilleurs et faire chier les moins bons, ceux qui voulaient jouer plus tard dans une vraie équipe et ceux que non.

On avait développé un lien sacré avec les parties de hockey qu'on faisait tous les jours le plus possible. Notre carré d'asphalte, on dirait même qu'il avait été fait exprès pour ça. J'avais jamais vu ça ailleurs, ce genre de place-là, les autres non plus : deux rues qui se croisaient avec une qui finit en cul-de-sac d'un bord. Les deux rues étaient décalées, ce qui faisait de l'espace dans le milieu pour que les autos puissent nous contourner, quand il y en avait qui passaient, et souvent c'était du monde qui habitait tout près. Ça nous faisait assez d'espace pour jouer, mais on faisait toujours attention à vérifier qu'il y ait pas d'auto qui arrive. Papa aimait pas vraiment ça qu'on joue là, il trouvait que c'était pas assez sécuritaire. Parfois, je le voyais accoté sur un arbre devant la maison. Il avait pas de raison de s'en faire, à mon avis. Il y avait des *stops* de tous les côtés de toute façon, et c'était des sens uniques. C'était presque jamais arrivé qu'on soit obligés de déplacer un but pour laisser passer une auto. Il y en avait d'autres qui habitaient un peu plus loin et qui devaient jouer dans la ruelle parce qu'ils avaient pas le choix : ils pouvaient pas jouer dans la rue comme nous sans bloquer le passage.

Quand j'étais pas là à jouer avec mes amis, je le faisais derrière la maison, dans la cour, avec un tout petit but que je sortais pas de là parce que je voulais pas le montrer aux autres. Je l'avais eu en cadeau quand j'étais tout petit. Je pouvais pas non plus le trainer jusqu'au carré d'asphalte, il était bien trop petit, on pouvait pas s'en servir. Quand je

jouais tout seul, derrière la maison, je me plaçais devant le petit but avec mon bâton et je faisais toutes les positions : le capitaine, le gardien de but des deux équipes, les défenseurs. J'arrivais même parfois à imaginer l'aréna, la foule et surtout les joueurs vedettes que j'incarnais moi-même dans ma tête, un à la fois, en mimant les mouvements tout seul devant le but. Je faisais aussi le commentateur, je me disais *Quel bel arrêt!* ou *Quel beau but!* J'inventais aussi les statistiques : je les notais le plus possible dans un cahier Canada quand je rentrais à la maison.

Quand je retrouvais mes amis sur le carré d'asphalte, je redevais le joueur ordinaire qui ne faisait presque jamais de buts, parfois quelques passes, peut-être, mais pas plus.

Plus ça allait, moins on jouait, parce qu'il y en avait quelques-uns qui s'étaient inscrits dans une vraie équipe de pee-wee. Ouellette l'avait fait le premier. Moi, j'étais pas assez bon pour ça, je pensais pas qu'on m'accepterait vraiment. C'est pour ça que je voulais pratiquer autant que possible, pour suivre les autres. Quand je jouais tout seul, en arrière de la maison, Papa trouvait ça bizarre, il me disait tout le temps, dès qu'il apparaissait dehors par le cadre de la porte du balcon, que j'avais des amis imaginaires. Il avait l'air de trouver ça drôle, en même temps, mais il disait que c'était pas bon pour ma tête. Il me disait que je ferais mieux de rentrer en dedans, d'aller exercer mon piano. Oui, mes parents m'avaient inscrit à des cours de piano, au printemps. Ma mère en jouait quand elle était plus jeune. Elle avait toujours gardé son instrument dans le sous-sol. Il se trouvait encore là, alors que je le délaissais pour jouer dans la cour. Ça ne m'intéressait pas d'aller m'asseoir dans le sous-sol devant le piano et de faire semblant d'aimer ça en jouer. En plus, les chansons que le professeur de piano nous apprenait étaient assez ordinaires. C'est pas ça qui les dérangeait, ils voulaient même pas savoir si j'aimais vraiment ça. Ils préféraient que je joue au piano plutôt qu'au hockey. Papa insistait pour que je lâche ça un peu, le hockey, il disait que c'était juste un petit passe-temps, avec des amis, que ça pouvait servir à me garder en forme, à me dégourdir, mais qu'il fallait pas que j'en fasse une obsession. On jouait à ce rythme-là depuis une année, pas plus. C'est

surement pour ça qu'ils trouvaient pas ça sérieux. Ils ont toujours eu en tête de me forcer à jouer du piano dès le premier jour où ils m'avaient vu jouer au hockey dans la rue.

*

Ma mère restait assise à la table pendant que je mangeais mon spaghetti. Elle restait là devant moi, elle me regardait faire, elle disait rien. Quand j'ai eu fini, je me suis levé, je lui ai dit merci, je suis remonté à ma chambre sans rien dire d'autre. Elle répondait rien, elle bougeait même pas. Elle restait assise là à la table de la cuisine et elle continuait à fixer ma chaise comme si j'étais encore en train de manger mon spaghetti. Dans ma chambre, j'ai sorti du tiroir de sous mon lit le cartable rempli de cartes de hockey de collection que mon oncle m'avait donné l'année passée et qu'il a su que je commençais à m'intéresser à ça. Il y en avait plein dedans : je les ai toutes classées comme il fallait, par équipe et par année. Il y en avait des vraiment vieilles, d'autres plus récentes. J'en avais acheté quelques-unes en paquet de dix, au dépanneur. Je tournais les pages, je lisais les statistiques des joueurs un par un. Je pouvais faire ça plusieurs fois, dans une semaine, quand j'avais rien de mieux à faire, enfermé dans ma chambre.

Papa est entré en douce. Je ne l'ai pas entendu rentrer et déjà il était à côté de moi, il me regardait tourner les pages de mon album. J'ai fait le saut, mais j'ai essayé de faire en sorte que ça paraisse pas. Il s'est assis sur le coin de mon lit. Ça devait être maman qui lui a demandé de venir me parler, elle devait sentir que quelque chose n'allait pas à mon gout, mais comme d'habitude elle ne venait pas me le dire elle-même. C'est toujours Papa qui montait, c'est toujours Papa qui venait me parler en commençant avec *ta mère m'a dit que*. Elle devait s'imaginer que je vivais une *petite* frustration de *petit* garçon et qu'il fallait régler ça, qu'il fallait que j'arrête de faire le bébé. Ça a pris au moins deux minutes avant qu'il se mette à me parler, parce que je faisais semblant de rien en tournant les pages de mon album. Il a dit mon nom au complet, il voulait faire solennel. Il s'est mis à me dire que ce n'était pas correct d'avoir réagi comme je l'avais fait, que ça n'avait pas d'allure, que je m'arrangeais pour avoir l'air d'un sauvage, que je devais apprendre à vieillir un peu et, enfin, que le hockey commençait à prendre trop de

place, que c'était pas assez sérieux et que ça affectait pas mal mes notes à l'école, il le savait, la professeure leur avait téléphoné pour leur dire que je ne remettais pas tous mes devoirs.

Il est revenu avec sa maudite histoire de cours de piano. Il a dit que ça lui coûtait cher, que je devais les prendre au sérieux, que c'était très important pour eux et pour moi aussi. Il a dit que ça avait plus de sens que de jouer au hockey, que peut-être je m'en rendais pas compte encore, mais que plus tard je lui dirais merci d'avoir insisté. C'était devenu une obsession, mon affaire, la preuve : je jouais même tout seul derrière la maison avec des amis imaginaires, à dix ans, il fallait que je passe à autre chose. Il s'est levé, il a mis sa main sur ma tête. Il m'a dit qu'il me faisait confiance, qu'il savait que j'étais assez mature pour comprendre et qu'il serait fier de moi si je faisais ce qu'il fallait. Il est sorti de ma chambre en laissant la porte entrouverte.

Je l'ai entendu descendre l'escalier et rejoindre ma mère dans la cuisine. Je les ai ensuite entendus marmonner, mais rien n'était réglé pour moi, je me calmais pas du tout. Ce que je voulais, c'était continuer à jouer au hockey, je voulais juste faire ce que j'avais envie de faire, un point c'est tout. J'allais dire quoi à mes amis si je pouvais plus venir les rejoindre sur le carré d'asphalte? J'allais quand même pas leur dire que je préférerais m'enfermer dans mon sous-sol pour jouer du piano! Moi aussi, comme les autres, j'aurais eu envie de me retrouver dans une vraie équipe, dans une vraie ligue. Si j'avais pu, c'est sûr que j'aurais appris à mieux patiner. Pourquoi les autres parents empêchaient pas leurs enfants de faire ce qu'ils aimaient, comme ça? Pourquoi c'était correct pour Ouelette, Delage, Lacombe et Filiatrault? Eux autres, ils jouaient au hockey parce qu'ils avaient le goût de jouer au hockey. Pourquoi, eux, leurs parents les encourageaient, mais pas les miens? Pourquoi c'était pas pareil? C'était pas de ma faute si je pouvais pas jouer dans l'équipe de pee-wee, c'était encore la faute de mes parents. J'en avais assez qu'ils comprennent rien, j'en avais assez de les laisser décider ce qu'il fallait que je fasse.

Quand on était dans la maison, je les laissais faire ce qu'ils voulaient. Je disais rien quand mon père mettait sa vieille musique disco à tue-tête, les fins de semaine,

quand il pleuvait et qu'on était enfermés avec lui dans la maison. Je m'imaginai très bien prendre ses vieux vinyles, m'asseoir dessus et glisser avec dans les escaliers en tapis, jusqu'en bas pour bien les abîmer... Mais ça aurait servi à quoi? Ça aurait arrangé quoi, dans le fond? Comment j'aurais pu leur faire comprendre que je voulais rien savoir de ça, le piano?

Mais je me suis dit que c'était peine perdue. Parce que Papa avait déjà tout gâché. Si je me présentais le lendemain au carré d'asphalte, peut-être que le gars du bout de la rue avec le doigt dans le nez aurait maintenant un nom. Peut-être aussi qu'il aurait appris à tenir son bâton comme du monde, à suivre le jeu. Peut-être qu'il m'aurait déjà remplacé dans une équipe ou une autre. Peut-être même que, quand l'hiver serait arrivé enfin, ils auraient rangé leurs bottes et ils auraient mis leurs vrais patins à glace, peut-être qu'ils auraient préféré jouer sur une vraie patinoire. Le carré d'asphalte aurait été désert, il y serait juste resté des souvenirs d'enfants et le vent qui souffle dans le vide.

Je suis jamais allé les voir jouer, assis sur un banc, à suivre leurs numéros cousus en grosses lettres sur le dos de leur chandail. Je me suis convaincu du fait que j'aimais pas ça, le hockey.

LA NUIT TOUTES LES FUITES NOUS GRISENT

— *Et que te restait-il après cela ?*
— *De plus grandes fatigues encore.*
Peter Handke. *Essai sur la fatigue*

Tu n'arrives pas à dormir. Tu n'oses plus vérifier l'heure qu'il est sur le réveil, posé sur la table de chevet. C'est pour ça que tu enfiles tes chaussettes et que tu te lèves de ton lit. Tu prends bien soin de ne pas faire de bruit, tu sais que ta femme a le sommeil léger. Dans tes nuits d'insomnies – comment distinguer tes nuits? Tu ne dors jamais –, au moindre mouvement de ton corps, elle se retourne en maugréant.

Tu enfiles ton pyjama laissé en boule au pied du lit. Tu sors de la chambre, tu dois marcher sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller personne dans la maison. Les enfants ronflent, dans leur chambre, à l'autre bout du couloir de l'étage. Tu descends l'escalier en priant de la première à la dernière marche pour qu'il ne craque pas. C'est bon. Tu arrives au salon et tout est parfait jusqu'à présent, la maison est plongée dans le silence. Il ne te reste que quelques pas avant d'atteindre la porte d'entrée. Écrasée sur le tapis du salon, la chienne te suit des yeux, lentement, sans aucune plainte. Elle comprend ton manège. Autrement, elle te supplierait de l'amener avec toi à l'extérieur pour une promenade. Mais il y a un code pour cela, et comme tu ne tiens pas la laisse dans ta main gauche, le lien ne se fait pas entre ses deux grandes oreilles pendantes.

Tu ne comprends pas trop toi non plus ce qui se déroule en ce moment même, comme si tu étais somnambule. Il y a longtemps que tu penses à la nécessité de prendre des somnifères pour t'aider à t'endormir. Mais tu penses aussi à toute la série de pilules qu'il te faudrait prendre, pour le restant de ta vie, si tu commençais maintenant à prendre

ces somnifères. C'est une zone de laquelle il est difficile de revenir du moment qu'on en a traversé la clôture.

Il y a longtemps aussi que tu te projettes abondamment, à défaut d'arriver à dormir et ainsi à rêver. Tu te projettes ailleurs, et bien plus qu'en voyage à l'étranger. Tu t'imagines le père d'une autre famille, dans d'autres quartiers. Tu t'imagines une carrière complètement différente et de laquelle tu saurais tirer davantage de plaisir. Tout se passe ailleurs que dans cette maison et sans ceux qui y habitent avec toi et qui en principe forment ta famille immédiate. Tu n'as jamais réellement compris ce qui te poussait à désirer ainsi une vie complètement différente de celle que tu as en ce moment, pourtant paisible, exempte de difficultés. C'est tout de même cela qui te maintient sur la lisière entre la fatigue et le sommeil toutes les nuits. C'est également cela qui te donne du mal à sortir du lit le matin, qui t'empêche de vivre correctement le jour, au travail, avec les amis. Quelque chose ne tourne visiblement pas rond. Cette nuit, tu préfères sortir de la maison pour y réfléchir. Tu ne sais pas trop comment t'y prendre.

Marcher est déjà une façon d'apaiser ce mal qui t'afflige.

Tu te trouves maintenant à l'extérieur, sur le trottoir devant la maison. Tu hésites, tu ne sais pas quelle direction prendre. Nord? Sud? Pour aller où? Pas question de rebrousser chemin, en tout cas, même si, momentanément, tu trouves la situation absurde. Tu es pourtant un homme sérieux, à ce qu'on sache. Un homme rangé, qui ne se pose plus de questions. Non? La nuit est très fraîche, il est vrai que tu serais bien plus confortable sous les couvertures. Il ne faut pas. Tu dois partir d'ici, pour commencer. Tu verras ensuite si tu es en mesure de revenir.

Tu marches ainsi au hasard des rues, des ruelles, tournant ici à gauche, là à droite, mais ne revenant jamais sur tes pas. À l'heure qu'il est, il n'y a un chat dans la rue – ni homme

ni félin. Quelques voitures circulent, au loin, mais entre les maisons que tu longes, il n'y a que la noirceur et quelques ilots de lumières formés à fréquence régulière par les réverbères. Tu les évites, cependant, tu préfères demeurer discret. Si tu dois croiser d'autres noctambules qui sont aussi égarés que tu l'es en ce moment, tu préfères ne pas entrevoir leur visage, et eux non plus le tien. Le problème, c'est que tu es sorti trop vite. Tu n'as pas pris le temps de te vêtir plus convenablement, si bien que tu t'éloignes maintenant de ta maison avec sur le dos ton vieux pyjama délavé et fripé, et, dans les pieds, tes chaussettes à semelle de caoutchouc.

Tu perds le fil, peu à peu. Tu n'es familier qu'à ton propre quartier, dans cette ville, et encore : ça se limite plutôt aux quelques rues du voisinage. Dès que tu as affaire à l'extérieur, règle générale, tu prends la voiture. Si tu rebrousses chemin maintenant, il te sera difficile de retrouver la maison. Les repères se brouillent, tu ne sais plus trop où tu te trouves. Tu n'as d'ailleurs jamais été vraiment doué pour t'orienter. La fatigue te prend, tu sens de moins en moins la dureté du sol, sous tes pieds, le vent frais ne te pince plus la peau. Tu as de moins en moins l'impression d'avoir un quelconque contrôle sur ton propre corps. Mais ça ne t'arrête pas. Tu le suis, simplement, au beau milieu de la nuit. On dirait qu'il sait très bien où il te porte. Ton corps te devient étranger, il te traîne avec lui.

Tu ne prends plus la peine de marcher sur le trottoir ni de contourner les obstacles. D'abord, tu marches en pleine rue. Ensuite, tu traverses une cour arrière, un parc, tu passes directement au travers des buissons. Ce qu'il y a d'encore plus étrange, c'est que pour la première fois, tu as l'impression de te laisser gagner par le sommeil. Tu te sens entrer dans un rêve, alors même que tu marches.

Ta femme n'y est pour rien, tes enfants non plus. Tu sais bien qu'il ne sert à rien de les rendre responsables de ton égarement. Encore moins Lia, ton fidèle labrador roux, que tu sors quotidiennement pour une courte promenade utilitaire. Elle même que tu as laissé choir dans la pénombre du salon – tu te rends compte? Il est très rare que tu sortes sans la prendre avec toi. C'est anodin, assurément, mais c'est bien la preuve que ta vie bascule.

tranquillement, que tu t'apprêtes à quitter le chemin que jusqu'à maintenant tu as soigneusement tracé.

Plus tes pas t'éloignent de cette vie, moins tu as conscience de ce que tu es en train de faire – même en rêve, comme si chaque pas t'éloignait aussi de ton propre esprit, de ton propre corps. Si marcher t'apaise, en ce moment, c'est que le balancé de tes pieds t'engourdit, te suspend hors du temps, du lieu. Bientôt la ville s'éloigne derrière toi : ses lumières s'affaiblissent, elles ne forment plus qu'une aura, un reflet orangé et enveloppant.

Il est difficile de dire combien de temps cela durera encore. Ton allure, bien qu'elle soit lente, laisse supposer que rien ne saurait entraver ta route. Il faudra par contre à un certain moment que tu te réveilles, que tu redescendes parmi les vivants. Inévitablement, quelques besoins élémentaires se manifesteront – il te faudra manger, boire, maintenir ce corps qui tout de même demeure le tien. Tu pourrais marcher ainsi encore longtemps, traverser les jours et autant de paysages. Des saisons, des pays, des continents – si ce n'est que ces derniers sont séparés par des océans. Au fur et à mesure de ta route, tu trouverais refuge au fond de granges abandonnées, et, par temps froid, tu serais l'invité impromptu d'une petite famille vivant dans un village quelconque. Tu y ferais des rencontres formidables que tu devrais interrompre afin de reprendre ta route. On te demanderait où tu comptes aller. Ne sachant quoi répondre, tu dirais adieu en refermant la porte qu'on t'avait la veille chaleureusement ouverte.

Tu parcourrais ainsi la terre entière, le corps toujours en mouvement – il ne faudrait pas t'arrêter, car cela t'exposerait trop, risquerait de te rappeler d'où tu viens, d'où tu es parti il y a maintenant, quoi, une éternité – un souvenir étrange tiré d'une vie antérieure? Tu n'existerais que pour cela, au travers de cela : le mouvement, la sensation constamment renouvelée du monde.

On te retrouve à l'aube, recroquevillé sur le terreplein d'une impasse de banlieue. À une vingtaine de kilomètres de ton domicile. Au premier coup d'œil, on te croit mort, surtout avec le froid qu'il fait. Tu es pourtant bien vivant, mais tu dors profondément. On te monte sur une civière, on t'embarque dans une ambulance. Cela ne te réveille pas. On t'emmène à l'hôpital, sans doute fais-tu de l'hypothermie.

Tu dois y rester plusieurs jours. Ta femme, tes enfants viennent te rendre visite. Le médecin qui s'occupe de toi a du mal à leur expliquer que tout va bien, que tu t'es remis de la promenade nocturne qui leur a donné la frousse de leur vie, mais que, malgré tout, tu continues à dormir, qu'il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre que tu te réveilles.

TROISIÈME ENTREFILET

Dans un parc du centre-ville, en fin d'après-midi, alors que l'heure de pointe se met tranquillement en place en déversant son lot de passants sur les trottoirs. Une dame fait les cent pas. Elle est chargée de peluches de toutes sortes : des lions, des chiots, des chatons et des oursons, pour la plupart. Il pleut. Serrées entre des bras froids raidis par la méfiance, les peluches sont trempées. Son regard à elle fait penser à celui d'un pigeon : il est toujours en coin, paniqué et furtif. Ses lèvres s'agitent, on dirait qu'elle parle. En s'approchant, on remarque bien qu'elle marmonne quelque chose, mais trop vite et trop faiblement, si bien qu'on ne saisit pas ce qu'elle peut bien dire. Elle laisse filer de doux secrets aux oreilles de ses peluches.

LE JARDIN EST UN REFUGE

Lui, Poitras, le voisin de droite dans son vieux duplex à la façade de pierre, il vient faire pisser son chien sur mes tulipes, en avant, directement dans le carré d'arbre, je le sais, je l'ai vu faire l'autre soir. Il regarde son chien s'arrêter, c'est drôle, ça adonne direct devant chez nous, le chien s'accroupit, le Poitras siffle et regarde partout sauf dans ma direction, alors que je l'observe par la fenêtre du salon. Poitras fait semblant de rien, avec une main dans une poche, celle qui ne tient pas la laisse, l'air effronté sous son hostie de chapeau de paille italien. Je ne sors pas lui dire ma façon de penser parce que je cherche un moyen de lui remettre ça comme du monde. N'importe qui laisserait pisser son chien sur mes tulipes, au passage, comme ça, par hasard, et je sortirais l'avertir.

Mais Poitras ce n'est pas pareil. Poitras c'est tout le temps qu'il le fait, toujours à la même heure, avec la même intention malveillante derrière la tête. C'est bien la seule place où il lui reste des cheveux d'ailleurs, en arrière de la tête, pas si vieux pourtant le bonhomme, et j'avoue que ça, ça me fait plaisir. Il peut bien être au-dessus de ses affaires! Je gage qu'il est jaloux de mon jardin à l'arrière. Il doit trouver ça fatigant de me voir à quatre pattes arracher des mauvaises herbes juste à côté de chez lui. S'il s'en occupait, aussi, de sa cour arrière et de ses cochonneries de plantes envahissantes. Maudit crétin d'employé de bureau ramolli!

Allium sativum, Allium schoenoprasum, Anthriscus cerefolium, Beta vulgaris, Capsicum annuum, Cucumis sativus, Cucurbita pepo, Daucus carotta, Eruca lactuca sativa, Ocimum basilicum, Petroselinum crispum, Phaseolus vulgaris, Raphanus sativus, Solanum

lycopersicum, *Solanum lycopersicum* cerasiforme, c'est ce qui pousse et qui se mange pour le moment dans mon jardin, derrière la maison. La hauteur des palissades de bois qui entourent mon jardin est tout juste conforme aux règles. Je trouve ça un peu bas, mais comme Poitras est court sur ses jambes, c'est parfait. Il arrive juste à voir que c'est fertile à mort de mon côté de la clôture. Sa tête dépasse à peine, et ça, c'est quand il est debout sur sa terrasse, sur la pointe des pieds. Des années que je me tue à l'ouvrage pour assurer la fertilité de ce petit fragment de terre. J'ai consacré tellement d'énergie maintenant que j'en viens à me dire que c'est tout ce que j'ai, que c'est un peu comme ma planche de salut et que je me maintiens bien honnêtement au quotidien grâce à l'entretien qu'il exige.

Jardiner est un combat. Un boulot à plein temps, un corps à corps avec les aléas de la faune et de la flore urbaine. Des chats qui pissent au pied des plants et qui creusent pour faire semblant d'être propres, des écureuils qui boxent les tomates tout juste sorties des fleurs, alors qu'elles sont dures et vertes. Arracher les mauvaises herbes, transplanter les plantes qui sont allées se reproduire un peu trop loin au point d'en intimider d'autres, moins volatiles, réorienter les tiges grimpantes, arroser davantage par temps sec. Il y a quelque chose de viscéral dans l'art d'entretenir son jardin. Du moment qu'on y est engagé, il est impossible de laisser tomber, de revenir en arrière. Autrement tout meurt, de la première pousse à la dernière, ou bien tout sans aucun contrôle, et c'est ainsi la loi du plus fort qui prime – cette loi est d'autant plus probante chez les plantes. Tout l'été, c'est à un entretien quotidien qu'il faut s'adonner, et cela assure les fondements d'une routine qui s'enracine tout autant à force d'habitude. Dès le lever, ce n'est plus le café qui nous est nécessaire, primordial : c'est le sol humide, encore couvert de la rosée du matin, le contact du corps, étendu de tout son long à observer la base des tiges, c'est l'éveil des sens, l'odorat flairant tous ces parfums rassemblés, si subtils et à la fois si exaltants. Rien au monde, maintenant, ne saurait autant me mettre en marche pour la journée : c'est mon énergie première.

Et Dieu sait qu'on a besoin d'énergie quand on jardine à tous crins. C'est que je ne me contente pas simplement de jardiner pour mon propre compte et à l'abri du monde. Tant d'espaces sont laissés à l'abandon dans cette ville : il y a tellement de friches qui manquent d'amour de façon flagrante ! Moi qui suis de nature plutôt solitaire, j'ai trouvé là une façon de me mêler un peu à d'autres citoyens qui ont la même obsession que moi pour les jardins et les espaces verts : le jardinage clandestin. Remarquez : plusieurs termes existent pour désigner une seule et même pratique – les plus militants parlent de guérilla jardinière. Mais l'objectif demeure le même : prendre d'assaut les terrains vagues, ceux laissés en friche par les édiles, les espaces oubliés, honnis, laissés pour compte. Fleurs, graminées, légumes et fines herbes : les besoins varient en degrés, partant de la simple revalorisation esthétique à l'autonomie alimentaire. Nous sommes une escouade de doux guérilleros aux pouces verts, armés de serfouettes et de brise-mottes.

Je dois recevoir la bande tout à l'heure, à la maison. Chaque semaine, durant l'été, on s'organise une réunion, on détermine les prochains lieux à investir, en étalant la carte de la ville sur la table de la cuisine. Depuis peu, ma maison fait office de quartier général : c'est moi qui conserve les pousses, dans le jardin, à l'arrière, ainsi qu'au sous-sol. Comme il pleut et que c'est déjà l'après-midi, il ne me reste plus qu'à les attendre. Je révise les propositions que je m'appête à leur faire. Ça concerne en général des terrains vagues, surtout parmi ceux qui le sont depuis très longtemps. On ratisse large, on ne se limite pas qu'au quartier. Ainsi, au-delà de mon propre potager que je dois entretenir tout l'été, nous avons bon nombre de potagers qui occupent des terrains ayant été laissés pour compte par leurs propriétaires. Le plus souvent, il s'agit d'espaces qui appartiennent désormais à la municipalité, des lieux abandonnés dont elle a repris possession, mais pour lesquels rien n'est prévu. Rien, outre la déchéance ! Il faut faire quelque chose pour sauver ces espaces de leur inutilité : c'est notre mandat. Le plus souvent, nous pratiquons notre travail en fin de journée, en pleine nuit ou bien très tôt le matin. Je n'ai pour ma part jamais reçu de contravention, mais je sais très bien que c'est possible, qu'il faut faire attention et demeurer discret. Mais pourquoi laisserions-nous pourrir un site couvert de

mauvaises herbes pratiquement devenues des arbustes? La Ville ne parvient pas à rendre utile pour la communauté chaque mètre carré de son territoire : voilà ce qui motive notre métier clandestin. La preuve qu'ils se foutent bien de ces lieux qu'ils laissent à l'abandon, c'est qu'il n'y a jamais eu d'avertissement sur place. Personne n'y a jamais rien déraciné, sauf dans des cas bien isolés. Autant que possible, nous essayons de les protéger.

Une carte de la ville est étalée sur la table de la cuisine, devant moi, encombrée par des encadrés au stylo rouge et des *post-its*. Chacun décrit un projet de jardinage, certains assez simples et réalisables et d'autres qui exigent une bonne expertise ainsi qu'un effectif assez important.

En bordure de HLM alignés près d'une autoroute, faire pousser des pommes de terre. Sur le haut d'un viaduc, entre les dalles de béton et l'asphalte craqué et criblé de nids-de-poule, ériger des graminées, des tournesols. Et quantité d'autres lieux disséminés au travers d'un réseau incohérent d'espaces vacants. Tout ça, à l'heure actuelle, ça doit ressembler à une belle galette de glaise de plusieurs mètres de largeur. Ce qui me purge le plus ce sont ces bouts de terre abandonnés, quasi stériles, qui frôlent des cités bourrées de précaires. Des gens à qui des jardins communautaires seraient grandement profitables.

Évidemment, comme il n'y a ni devis ni permis, c'est difficile de prédire si chacun de nos projets fonctionnera ou pas. Ça nous importe peu de savoir que tout ça peut se faire au détriment des plans d'urbanisme qui sont en dormance sur les tablettes. Ou bien des intentions bienpensantes, mais fixées dans l'abstrait, des propriétaires terriens. Ces projets sont rarement mis de l'avant. C'est du matériel de promotion peu dispendieux et peu compromettant qui permet aux élus de tuer le temps entre les élections. J'en ai marre de la petite échelle : de la distribution d'annuelles aux résidents, des embellissements de ruelles qui servent à agrémenter les journaux locaux de jolies photos officielles. Il faut que ça essaime et qu'on change radicalement le visage de notre ville. Il faut agir maintenant!

D'ailleurs le Poitras est un de ces fonctionnaires payés pour ralentir le système, c'est bien évident. Il sert surtout à favoriser au passage une poignée de promoteurs, tous alignés sur le même modèle de développement, et qui ne tiennent jamais compte des besoins réels des citoyens auxquels ils sont supposés s'adresser. On a fréquemment eu des discussions là-dessus, et ça se terminait toujours de la même manière. Ses derniers mots étaient, invariablement, « de toute façon, tout le monde a droit à son opinion ». Après quoi il retournait à l'intérieur de sa maison avec l'air satisfait de celui qui croit avoir toujours raison. J'investissais alors mon énervement sur le vélo stationnaire que j'avais installé au sous-sol. Chaque nouvelle altercation fomentait ma colère à son égard : j'avais beau chercher un moyen de lui clouer le bec, de le faire chier une bonne fois pour toutes, je ne trouvais rien de suffisamment éclatant pour mettre quelque plan que ce soit à exécution. Tout ce que je pouvais espérer, c'était de coloniser son petit bout de terrain avec des plantes envahissantes bordant notre clôture mitoyenne, à l'arrière. De mon côté, je n'aurais qu'à contrôler les repousses. Du sien, ce serait l'anarchie végétale : incapable d'y remédier, il deviendrait fou!

Ils sont en retard. Je fais les cent pas dans la cuisine. Je leur ai pourtant signifié le fait qu'on n'avait aucune minute à perdre, aujourd'hui. J'ai ciblé quelques secteurs de frappe qui sont risqués, car ce sont des lieux considérés *privés*, où, si on se fait pincer, on risque de fortes amendes ainsi que la faillite totale de nos objectifs. J'ai ainsi décidé de pousser notre audace un peu plus loin. Mais jamais ils n'ont été en retard à ce genre de réunion; ce n'est pas la première fois que nous en tenons une non plus. Tout est prêt, il ne reste plus qu'à transmettre les directives. Dans l'attente de l'effervescence qui naîtra à l'approche de leur exécution, je ne tolère plus la quiétude qui règne dans la maison. Comme la pluie s'est arrêtée, il n'y a plus de trame de fond qui soutient mon impatience. Il en reste bien quelques lourdes gouttelettes, accrochées aux gouttières et aux feuilles des arbres, viennent éclater sur le rebord de brique des fenêtres. Ça va me faire virer fou.

Je me dirige au salon, j'allume la stéréo et j'insère un disque au hasard dans le lecteur. Quatuor à cordes, opus 127, de Beethoven, interprété par le Hagen Quartett. De quoi se détendre tout en se donnant un peu d'air. Je règle le volume bien haut, les murs en vibrent. Je surveille l'arrivée des autres par la fenêtre du salon. La rue est calme, bien trop calme pour un samedi après-midi, les voitures sont sagement stationnées, les branches feuillues des arbres sont immobiles et aucun passant ne se hasarde sur le trottoir. Même pas le gros labrador avec son Poitras qui le suit derrière, tenant la laisse molle. Tôt ou tard, il devra bien se pointer le bout du museau, celui-là. Les cordes résonnent dans les hautparleurs, c'est grisant à mort. Tellement que je n'entendrais même pas la sonnette de la porte d'en avant.

Je n'aime pas ce genre de moment : de façon générale, je les fuis. Je veux dire, me retrouver seul, ça va, mais je dois m'occuper absolument, et vaut mieux que ce soit manuel. Me retrouver ainsi hors de toute action potentielle, aux prises avec ma conscience qui se met tout bonnement à réfléchir à propos de tout et de rien, je suis incapable de soutenir cela. Psychologiquement, je veux dire. Je m'emporte rapidement, parfois je parle à voix haute alors que je suis seul dans la maison. Dans une grande maison comme celle-là, ça paraît encore pire quand ma propre voix se répercute dans toutes les pièces et qu'elle me revient en écho. Je me dis souvent que je n'aurais jamais dû reprendre la maison des parents quand ils sont partis dans leur centre de petits vieux. Il aurait fallu que je vende cette vieille maison trop grande pour moi seul, que je me prenne un appartement plus modeste... Mais je n'ai jamais osé, qu'est-ce que je ferais de mieux dans un petit logement? Quand je suis seul avec rien à faire, et surtout quand il fait gris, je deviens morose, lâche, je n'ose rien entreprendre. Les idées s'entassent dans ma tête, elles se bousculent et rapidement ça déborde, j'ai le tournis, le fil de mes pensées se perd dans un brouillard massif qui la plupart du temps en vient à se dissiper soit en m'envoyant une bonne dose de cognac, soit en plongeant les mains dans la terre du jardin. Occupation qui m'aura donc sauver bien des soucis, remerciements à ma mère pour m'en avoir enseigné les rudiments. Mais combien d'angoisses fréquentes dois-je

affronter quand viennent les temps vides? Je n'en ai parlé à personne, quand même, je sais ce qu'on me dirait, on insisterait pour que je sois médicamenté, on m'assurerait que c'est pour mon plus grand bien. Mais il y a une énergie là-dedans – j'essaie de me convaincre tout seul –, une énergie négative, c'est certain, mais que j'arrive à bien canaliser dans le jardinage. Matins, soirs et weekends, c'est là qu'on me trouve : les deux mains dans la terre. Le boulot, la semaine, c'est à temps partiel, et c'est parce qu'il le faut un minimum si on ne veut pas crever. Mais c'est un pis-aller : j'y suis bien obligé.

Je suis encore debout devant la fenêtre du salon quand le soleil perce tout à l'épaisse masse de feuillus qui couvrent la rue d'un bout à l'autre. Poitras ne s'est pas pointé, et les autres ne sont pas arrivés non plus. Je les attends depuis une heure, minimum. Je vais téléphoner à Michel, ça n'a plus de sens. Soudainement, au moment où je pose la main sur le combiné de la cuisine, j'entends un bruit sourd provenant de la rue, comme si quelque chose de massif venait de s'écraser sur le bitume. Cela résonne encore quand un second bruit identique retentit, plus près encore de la maison. Paniqué, je sors par la porte de devant pour aller voir ce qui se passe. Je vois Poitras, à côté de son carré d'arbre, planté au beau milieu d'une plaque d'asphalte, entre le trottoir et la rue. Il a un casque antibruit sur la tête, et il est aux commandes d'un marteau-piqueur qu'il s'apprête à démarrer. À cette distance, le bruit est assez infernal, je n'ose pas trop m'approcher. Qu'est-ce qu'il fout? Rapidement, je m'aperçois qu'ils sont plusieurs du voisinage, dehors, à frapper sur les carrés d'asphalte à l'aide de masses. Ils retirent les plaques, en jettent les morceaux dans un gros conteneur déposé devant chez Poitras. Je crois rêver : tout le voisinage est sorti pour démolir ces morceaux d'asphalte et de béton inutiles qui séparent le trottoir de la rue entre les carrés d'arbre. Malgré le bruit, je m'approche de Poitras.

Il se retourne, arrête momentanément son marteau-piqueur. Il dépose son casque antibruit dans son cou et me tend une main, les yeux rieurs. Je la prends, un peu sur mes gardes, et

je lui demande ce qui se passe. Il me répond que, sur son initiative, avec le voisinage, ils ont décidé de se débarrasser de tout cet asphalte, question de faire de l'espace pour des platebandes, sur la rue, et ainsi de l'embellir un brin. Je n'en reviens pas encore. Lui, à l'origine de tout ça! *Mon œil, tabarnack!*, c'est ce que je me dis spontanément. Je sens que je vais pogner les nerfs, ça monte tranquillement, ça va bientôt m'empêcher de respirer normalement.

Je demande à Poitras où je peux bien trouver une masse, j'ai envie de frapper, moi aussi. Je fais le résigné. Il se marre bien que j'aie l'air en maudit. Il me pointe un tas d'outils qui sont disposés sur son balcon. J'y monte, je trouve une petite masse. Le quatuor à cordes fait son chemin au travers des fenêtres de mon salon, on en perçoit quelques notes entre les coups de marteau-piqueur de Poitras qui vient de repartir son engin. Mes deux mains tiennent fermement le manche de la masse. Je reviens sur le trottoir, tiraillé entre mon envie de la lui balancer par la tête et celle de frapper en fou sur les dalles de béton entre les carrés d'arbre.

À LA DÉROBÉE

Tu voudrais lui dire quelque chose, quelques mots, il faudrait que tu lui parles, mais tu n'y arrives pas, dès que tu te trouves devant elle, aucune syllabe ne se forme, aucun son ne sort. Tu détournes le regard, le sang circule plus vite, et ta nuque qui se fige. Tu en as presque développé un torticolis. C'est étrange. Cela ne t'est jamais arrivé avec personne auparavant.

Voilà deux semaines qu'elle a emménagé dans le quartier. Le premier jour, tu as vu le camion de déménagement s'arrêter devant ta fenêtre. Ses meubles ont défilé un à un sur le trottoir, on les a fait gravir l'escalier jusque dans son nouvel appartement. Elle habite au-dessus du tien, et l'escalier pour s'y rendre coupe la fenêtre de ton salon en diagonale. Sans trop savoir pourquoi, tu t'es mis à noter ses allées, ses venues. Ce qu'elle porte, par beau temps, ou sous la pluie, par exemple. En deux semaines, personne n'est venu lui rendre visite, mais elle sort souvent, d'abord tôt le matin, et ensuite elle rentre tard, au début de la nuit. Elle travaille, sans doute, selon la régularité de son horaire. Il n'y a qu'à jeter un œil aux notes que tu as prises. Elle représente déjà tout le contraire de ta condition : un bête accident de travail te maintenait à la maison depuis longtemps déjà. Inapte au travail, c'est comme ça qu'on t'a étiqueté. La date exacte, tu ne l'as même pas notée sur un calendrier, nulle part. Concernant ta voisine, la notation quotidienne est plutôt devenue frénétique.

Pourquoi as-tu donc commencé à épier ta nouvelle voisine du palier du dessus? Impossible à dire. Cela se produit d'instinct, tu sens qu'il le faut, qu'autrement tu passerais à côté de quelque chose. Plus ça va, cependant, et plus ça te paraît malsain. Tu le sais bien. Mais tu fais comme si de rien n'était. Et tu continues à l'épier. Joues-tu au détective? Ou bien à l'obsédé, au dépravé, au *serial killer*? Tu en fais des cauchemars, la nuit. Maintenant que tu ne travailles plus et que tu as tout ton temps pour ne rien faire et visionner des films insipides qui tournent en boucle à la télé, ton imagination s'emballe en un rien de temps. Pour y arriver, il s'agit simplement que tu t'installas dans le fauteuil, dans la pénombre du salon, que tu en relèves le repose-pied afin de te balancer légèrement vers l'arrière.

Entre temps, tu l'as croisée une fois ou deux, en revenant du dépanneur où tu vas acheter tes cigarettes. Une autre fois, tu l'as entendu parler au téléphone, sur son balcon à l'arrière. Tu fumais, debout, juste en dessous. Elle ne parlait pas fort, murmurait presque, si bien que tu ne captais pas tout. Elle devait bien sentir que tu te trouvais tout près, que si elle ne faisait pas attention, tu entendrais tout. Le hic, c'est ça : si elle a déjà compris que tu es son voisin du dessous, alors pour le contact, c'est foutu! Voilà deux fois que tu fuis son regard, deux fois que tu parais ne pas t'en préoccuper quand tu la croises. Devant une telle réaction, peu de chances qu'elle insiste pour entreprendre une quelconque formalité.

Il y a un tu-ne-sais-quoi en elle, quelque chose que tu as remarqué au premier coup d'œil, et voilà deux semaines environ que ça t'occupe l'esprit. D'ailleurs, tu ne connais personne dans le voisinage. Même le Vietnamien du dépanneur te salue exactement comme la première fois où tu es allé y acheter un paquet de *king size* – c'est-à-dire comme un parfait inconnu. Une seule fois, tu as tenté le coup : tu lui as adressé la parole. Tu cherchais à aller un peu plus loin que ton acquiescement habituel, lorsqu'il t'a pointé, sur sa caisse enregistreuse, le prix de ce que tu achètes plusieurs fois par semaine. Il s'est

alors retourné vers la télévision noir et blanc, suspendue au-dessus du comptoir, dans un angle peu confortable pour l'écoute, même de son propre point de vue. Un *soap* américain, encore, probablement une reprise. Il faisait semblant d'écouter, la main tendue au-dessus du comptoir et des billets de loterie, paume vers le haut. Tu y as déposé la monnaie exacte, il a compté rapidement, et il a dit *thank you* avant de les déposer dans son tiroir-caisse. Tu es sorti du dépanneur, faisant résonner la clochette, et tu t'es allumé une cigarette. Cette scène-là, combien de fois l'as-tu fidèlement répétée depuis que tu vis ici, surtout depuis que tu es en arrêt de travail? Assez souvent pour que tu en viennes, ni plus ni moins, à faire partie du décor.

Peut-être que, pour une femme comme celle qui vient d'emménager au-dessus de chez toi, tu fais en effet partie du décor. Des pauvres types comme toi, combien en croise-t-elle quotidiennement, dans cette ville? Dans les transports, sur le trottoir, ou à l'attente d'un feu rouge? Impossible qu'elle vous remarque tous. À la rigueur, tu fais partie d'un lot d'individus qu'elle rassemble instinctivement en un seul, te catégorisant du même coup. Il y a, à vrai dire, très peu de nuance entre chacun d'entre vous. Ça en prend, des pauvres types, au fond. Des figurants qui font en sorte que la banalité quotidienne ne se perde pas dans les interstices.

Mais alors : elle. Voici ce qu'elle a de troublant! Impossible pour toi de l'associer à quelqu'un que tu as déjà vu. Tu ne parviens pas non plus à la catégoriser, à la fondre parmi une série d'autres femmes du même type que tu as toi-même croisées au courant de ta vie. Elle sort spontanément du lot, elle rayonne. Elle te fait du même coup prendre conscience de ton existence, du fait que tu es là, parmi d'autres, et qu'il faut peut-être qu'entre toi et le monde, pour ne pas risquer de disparaître pour de bon, tu t'assures d'entretenir un lien, coûte que coûte. Tu devrais donc lui parler, un jour ou l'autre, et le plus tôt serait le mieux. De tes deux mains, il faut saisir ton courage. Ce soir, tiens, c'est ce que tu décides. Au moment où elle reviendra chez elle, tu sortiras de ta tanière. Bien

sûr, tu te seras rasé, tu auras enfilé tes plus beaux habits. Motivé, maintenant, il ne reste plus qu'à trouver ce que tu lui diras, et comment tu le lui diras. « Bonjour madame. Je suis votre voisin. » Non. Tu évites ça, de grâce. Trop solennel, trop *hiérarchique*. « Voisin d'en dessous », ça ne marche pas. Il faut te présenter sans trop prendre de distances, mais sans chercher à être trop intime non plus. « Bonjour. Mon nom c'est Jacques. Votre voisin. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas. » Déjà mieux. Elle te remerciera par l'embrasure de la porte qu'elle refermera.

La journée passe, lentement, te faisant prisonnier de cette expectative insoutenable. Chaque minute qui s'écoule apporte avec elle une remise en question qui rebondit dans ta tête durant les minutes suivantes. Tu es prêt à faire le pas qu'il faut pour faire connaissance avec elle, mais quelque chose te retient, quelque chose que tu assimiles aisément à de la peur. Tu n'es pas dupe, tu sais précisément ce qui te tient à l'écart du monde, dans l'ombre. Et cet accident qui sert de prétexte... Longtemps tu t'es demandé si tu n'avais pas fait exprès. Le souvenir de l'évènement n'est pas clair du tout. Sur le moment même, tu n'avais pas toute ta tête, et un moment d'inattention a tout fait basculer. Le simple fait d'y penser te fait ressentir la douleur qui s'était alors déclarée.

Tout ce qui reste, en fait d'images floues, c'est le sol carrelé de l'usine, ensuite une lumière crue qui t'aveugle, des corps qui s'approchent, un affolement qui s'entend. Enfin l'ambulance, l'hôpital, le sommeil. Maintenant le chômage, la difficulté à se déplacer. L'isolement.

Voilà que ton cœur bat plus vite. Tu as l'impression que tes tempes t'enserrent la tête comme si elles étaient les deux faces opposées d'un étau. Tu vas devenir dingue si tu ne lui parles pas. Quand tu fermes les yeux tu ne voyais qu'elle, chaque passant croisant le cadre de ta fenêtre te fait sursauter, car tu l'hallucines, elle, même quand il s'agit d'un enfant, d'une personne âgée ou d'un chat errant. Tu te lèves soudainement du fauteuil, incapable d'y tenir ta vigie silencieuse plus longtemps. Tu décides de mettre de la

musique. Tu glisses un disque dans le lecteur. Il y a longtemps que tu n'as pas fait jouer de musique dans ton appartement, et conséquemment il y a longtemps que tu n'as pas ajouté de nouveaux titres à ta maigre collection. Tu piges dans des vieux trucs, au hasard. Tu tombes sur un disque de Goran Bregovic. Cela risque de te donner de l'entrain.

*

La noirceur tombe comme un rideau de scène échappé par inadvertance. Pendant un instant, tu as presque oublié ton attente. Tu as peur d'avoir raté la voisine. Tu arrêtes la musique, prêtes l'oreille à ce qui pourrait provenir de l'étage du dessus. Rien, aucun bruit. Sans réfléchir, tu sors par l'avant et tu gravis les escaliers de ta voisine jusqu'à la porte de son appartement. Il y a de la lumière, à l'intérieur. Tu cognes quatre coups. Une seconde fois, puisqu'il n'y a pas de réponse. Une troisième. Rien, et pourtant il y a de la lumière. Tu te remets à paniquer, ça t'étourdit du haut du palier. Tu redescends en tenant fermement la main courante. Devant ta porte, tu reprends ton souffle. Tu traverses ton appartement pour sortir sur le balcon arrière. Tu gravis l'escalier de secours en colimaçon. Tu cognes de nouveau à la porte, maintenant avec plus d'insistance. Tu te dis qu'elle doit absolument être déjà rentrée, vu la lumière, et que si elle ne répond pas à la porte, c'est qu'il y a sans doute quelque chose. Peut-être a-t-elle besoin d'aide. La porte n'est pas verrouillée. Tu entres dans l'appartement. Tu cries « Madame! Madame! » Sans réponse.

Tu entends du bruit provenant de la pièce adjacente à la cuisine. Tu te diriges vers la porte et tu cognes, tout en l'ouvrant. Tu fais irruption dans la chambre.

QUATRIÈME ENTREFILET

Près d'une voie ferrée qui marque nettement la frontière entre deux quartiers, un homme est adossé à un mur bétonné couvert de graffiti. Son visage est caché par le capuchon d'un imperméable fripé. Il est là, debout et à l'écart des marcheurs du soir qui transitent sous le viaduc, tout près. D'abord, il tousse, très creux, inclinant le haut de son corps par à-coups. Se redressant, il se racle la gorge, prend une grande respiration. Au loin, on entend le couinement métallique des roues d'un train roulant tranquillement sur les rails. C'est donc maintenant ou jamais : cabrant son regard vers le ciel, il se met à chanter d'une voix puissante et nette une pièce connue des *Doors*. Elle résonne jusque sous le viaduc, où les passants, quand ils n'ont pas les oreilles bouchées par des écouteurs, lèvent la tête et esquissent un sourire.

EN APPARENCE TOUT EST CALME

Je ne sais plus trop qui a eu l'idée d'organiser une petite fête pour le voisinage. Je dois avouer que j'ai perdu le fil. Sur le coup j'ai trouvé que c'était une bonne idée et je me suis porté volontaire pour les desserts. Quelqu'un a emprunté trois tables à piquenique, on les a toutes alignées dans la ruelle. Ça fait moins d'un an que j'ai emménagé dans le quartier. Je connais quelques voisins, mais seulement de vue. À force de se croiser, on en vient à se saluer, par politesse, mais on ne s'arrête jamais pour faire connaissance.

Ça m'a gêné, cette invitation. Je ne pouvais pas faire semblant et ne pas le dire, mais je m'en serais voulu d'avoir refusé. Pleurer en boule parce que je suis tout seul, caché dans l'ombre sous la fenêtre qui donne sur la ruelle à entendre les autres avoir du plaisir à gorge déployée, les entendre sanctifier le vin que l'une avait apporté, *not for me*. J'ai bousillé assez d'occasions de socialiser comme ça par le passé – on m'a toujours traité d'ermite, ça remonte à l'adolescence. Une bonne fois pour toutes, je devais me faire des amis, intégrer un cercle de voisins, c'est la meilleure façon de développer un sentiment d'appartenance à l'espace dans lequel on vit. Me disant cela, en acceptant l'invitation, je n'étais pas dupe non plus : je savais bien que ça me demanderait des efforts considérables pour arriver à faire bonne impression et à en tirer un certain plaisir, aussi.

Nous sommes le surlendemain, en ce moment même. Hier matin je vomissais ma vie à intervalle régulier, tellement que la vieille du rez-de-chaussée a tapé dans le plafond avec son manche à balai. Ça m'a fait rire, aux éclats presque, à quatre pattes devant la cuvette, les culottes baissées.

Je dois faire l'effort de récapituler afin de m'éclaircir les idées. Je n'ai jamais été bon pour raconter des trucs : j'ai toujours l'impression de sauter trop vite aux détails qui,

même s'ils font rire un brin, sont sans importance. Ce que je veux dire, c'est que, encore ce matin, ma tête est coincée dans du ciment. C'est froid, dur, que ça élance encore. Je décide malgré tout d'écrire ça pour retrouver le fil des événements. Parce que là, tout ce que j'espérais a volé en éclats. Et je n'oserai jamais sortir d'ici sans en avoir le cœur net à l'égard de ce qui s'est passé et de ce qui risque de se passer par la suite. Ceux avec qui j'étais à ce piquenique, ce sont des gens que je recroiserai tous les jours maintenant, des gens qui se souviendront de moi. Ils ne feront pas juste me saluer, maintenant, ils sauront très bien qui je suis. Oh oui, ils s'en souviendront!

C'est Carl, le grand blond qui habite en dessous, en diagonale, en fait, dans le bloc d'à côté, qui m'a abordé sur le trottoir alors que je rentrais de l'université. « Un petit piquenique de ruelle, avec les voisines et les voisins, vendredi soir, si la météo ne nous joue pas de mauvais tour. » Pourquoi pas? J'ai dit oui spontanément, je n'ai pas voulu laisser paraître la moindre trace d'hésitation. Il a dit que chacun contribuerait à sa façon au repas, et j'ai tout aussi spontanément répondu que je pourrais m'occuper du dessert. Moi qui ne connais rien du tout aux secrets de la pâtisserie...

On était mardi, ce qui veut dire que j'avais encore le temps de me débrouiller un peu. Au pis aller, j'aurais qu'à ramasser un truc à la boulangerie du coin. Carl paraissait emballé, il a déposé sa main sur mon épaule droite. « Alors à samedi! » Et il a continué son chemin, et moi le mien, en directions opposées. Je crois bien être resté cinq minutes adossé à la porte d'entrée, à l'intérieur de l'appartement, après l'avoir refermée derrière moi. Mine de rien, ça m'angoissait au plus haut point. Faire connaissance avec mes voisins! Moi qui ai toujours eu d'énormes difficultés avec les relations sociales! Peu d'amis, même si mon allure physique ne laisse paraître aucune forme de rejet que ce soit... Les gens se fient souvent aux apparences, il faut dire. À l'université, je ne suis pas du genre qui intervient souvent dans les cours. Je suis plutôt le garçon effacé, écrasé dans un coin au fond de la classe. Je n'ai pas choisi le programme dans lequel je me suis inscrit pour rien! Je savais bien qu'il consisterait en une série interminable de cours magistraux et que je pourrais passer au travers sans trop me faire remarquer. Pour preuve,

et je ne suis pas peu gêné de l'avouer, j'ai annulé un cours à la première session parce qu'il y avait un exposé oral de prévu à la fin. Vous vous rendez compte? Vous avez déjà entendu parler de quelqu'un qui a fait ça, auparavant? J'ai prétexté que la matière ne m'intéressait pas tant, au final... Pourtant, l'intitulé du cours correspondait très exactement à son descriptif. Enfin, je ne me défendrai pas outre mesure sur ce point.

Carl. Il a suffi qu'on se parle par hasard, alors qu'il fumait une cigarette sur son balcon d'en avant. C'était la première fois. Il m'a salué, je me suis arrêté. « Tu habites là, juste en haut, à côté, c'est ça? » À la suite de quoi il s'est présenté. Carl, adjoint à la production dans une maison d'édition, la trentaine jeune, le regard éclatant et la parole vive. On a discuté, quelques instants, devant chez lui. Ça a immédiatement piqué sa curiosité que je sois inscrit en littérature, et en effet la conversation a été très conviviale, comme si on se connaissait déjà. Pas le genre de trucs auquel je suis habitué. Il m'a demandé ce que je lisais. J'ai toujours eu de la difficulté à répondre à ce genre de question. Déjà, quand il faut se présenter dans les cours, au début de chaque session, et qu'il faut étaler brièvement ses intérêts, le rouge me monte aux joues en une fraction de seconde et il ne redescend que dès que j'ai terminé ma courte intervention. S'ensuit un trémolo incessant dès que je m'adresse brièvement à quelqu'un, et j'ai les jambes qui gigotent impulsivement sous la table. Ça continue comme ça jusqu'à la pause, où je file me chercher un petit café.

Quand on s'est laissé parce que le téléphone sonnait chez lui, à l'intérieur, on l'entendait par la fenêtre ouverte de sa chambre, à l'avant, il m'a dit, simplement « à bientôt! » Je suis demeuré immobile quelques secondes, dans la pénombre naissante de cette soirée d'été. L'excitation m'a ensuite fait monter mes escaliers trois par trois.

On s'est croisé régulièrement de la même manière, par la suite, puisqu'il fumait toujours assis sur la dernière marche de son balcon, à l'avant, les soirs de semaine. Il pouvait y rester une bonne quinzaine à pitonner sur son « téléphone intelligent », et je revenais

toujours du métro vers la même heure, en début de soirée. Parfois on se saluait, simplement. Ça lui faisait plaisir, en tout cas, car il relevait toujours la tête de l'aura bleutée de son cellulaire. L'air surpris de me voir, il s'avançait vers moi pour me serrer la main, me demandait quelques nouvelles. Je répondais à peu près toujours la même chose, je rentrais à l'appartement et je calais un grand verre d'eau. Même avec le temps, l'effet était toujours le même. Je n'avais pas tellement l'habitude d'intéresser les gens. Dès que je sortais d'une conversation, aussi banale qu'elle soit, ou pire, dès que je sentais qu'on me draguait, quand cela se produisait, je devenais tout à coup déshydraté et, mon cœur battant à un rythme infernal, je calais un, voire deux verres d'eau froide. Après quoi, deux bonnes minutes étaient nécessaires à ce que je reprenne mes esprits. Mais Carl ne me faisait pas d'effet particulier, je le sais bien. Simplement, il m'intimidait, et c'était déjà bien suffisant pour expliquer le phénomène.

C'est comme ça que, de fil en aiguille, j'ai été invité à ce piquenique de ruelle. Avant-hier, donc. On est vendredi soir. Je rejoins la tablée en passant par l'escalier de secours à l'arrière de l'appartement. J'entends déjà leurs voix, ils sont quelques-uns à s'être rassemblés devant la cour de Carl, juste à côté. Rien n'est installé : il y a les trois tables à déplier et à aligner, ainsi que les chaises à disposer autour. Carl me présente dès que j'arrive à quelques pas du groupe. Une femme s'approche alors à moi. Je ne comprends pas bien son prénom, car elle l'a prononcé au travers des cris de ses deux enfants, excités par l'évènement et la fin de la semaine qui commence. Ils lui tirent la robe chacun de son côté. Elle veut surtout me débarrasser de la boîte de pâtisseries que je tiens entre mes deux mains, sans bouger.

Je suis abasourdi devant autant de cohue : tout le monde arrive en même temps. Chacun est chargé de plats de plastique qui contiennent des sandwichs, des crudités et des petites bouchées. Carl sort quant à lui une caisse de carton avec une douzaine de bouteilles de vin, ce qui provoque une exclamation générale de bonheur. Un autre homme, François, je crois, qui ne s'est pas présenté du tout quand je suis arrivé, lui demande ce qui se cache précisément là-dedans. Il fait comme si je n'étais pas là, il ne

me regarde pas une seule seconde. Carl tire fièrement l'une des bouteilles de la caisse, il bombe le torse, et il aligne quelques mots, Bordeaux quelque chose. Je loupe la suite. De toute façon, je n'y connais rien. François lui fait un clin d'œil, « Parait que c'est une excellente année pour celui-là, justement! » Carl acquiesce, il a dû passer des heures à sélectionner ses bouteilles et ça lui a sûrement coûté une fortune.

On commence à installer la table, on sort la bouffe des plats de plastique. À vrai dire, je ne sais pas du tout où me mettre. On est environ une quinzaine coincé comme ça dans la ruelle, à se piler sur les pieds, les uns parlant avec les autres, moi un peu à l'écart. Il s'en faut de peu pour que je sois complètement rentré dans la haie de cèdres du voisin de l'autre côté de la ruelle tellement ils prennent tous de la place de l'espace avec leurs « Comment tu vas », leurs « Bien et toi », leurs « C'est le *fonne* de se voir, ça fait longtemps ». Ils se connaissaient visiblement tous, ce qui me met d'autant plus mal à l'aise. Finalement, qu'est-ce que je fous là-dedans, moi, le pauvre étudiant de lettres? François l'avocat, Carl le chargé de projet en communications, Marie qui vient tout juste de terminer son MBA. Cette dernière impressionne bien l'autre blonde devant elle qui, pendant toute la durée de la préparation du repas, reste suspendue à ses lèvres, bouche bée et dodelinant de la tête en signe d'approbation perpétuelle.

Vraiment, le Bordeaux est franchement bon. Je m'en lève deux verres avant même qu'on attaque les premières bouchées. Je n'y connais rien de toute façon, pourvu que ça soule, c'est ce que je me suis toujours dit. Mais je n'ai jamais goûté un tel vin.

Je me crois sain et sauf derrière mon verre, alors que je suis assis au bout de la table. C'est une bien mauvaise position pour passer inaperçu, en fait. Ma situation effacée, qui me va bien jusqu'à maintenant parce qu'elle me permet de profiter de tout sans conversation polie ni quiproquo, est subitement rectifiée. Aussi inattendu que ça puisse l'être, c'est François qui me tire de l'ombre le premier. Si c'est Carl qui, depuis son invitation, m'est apparu comme le plus sympathique des voisins, il ne s'est pas occupé de moi après m'avoir présenté au groupe à la va-vite. François profite donc d'un bref silence pour me balancer sous les projecteurs : « Dis-moi, euh... » Je prends soin de

préciser mon prénom; c'est à peu près la seule chose que j'ai dite jusqu'à présent. « Oui, c'est ça, euh... Tu fais quoi dans la vie? Tu sors d'où? » La formulation de la seconde question fait pouffer de rire les filles qui l'entourent.

Lui, je sens que ça aurait été mon pire ennemi à la petite école. Tous se retournent vers moi alors que je termine une bouchée, en silence, les yeux écarquillés. Je m'éclaircis la gorge et me lance dans une explication interminable qui ne me convainc pas moi-même. Je passe pour le pauvre type qui a galéré un brin avant de se décider à rentrer à l'université dans le seul programme où il pouvait être accepté. La question suivante ne tarde pas tellement avant de surgir. C'est la blonde, maintenant assise à la gauche de François, qui la soulève. « Et vous comptez faire quoi avec ça, après? Il y a des débouchées, là-dedans? » Je ne sais pas du tout quoi répondre. Je ne me suis jamais posé la question, et à vrai dire je m'en fiche éperdument de savoir où ça me mènera, du moins, pour le moment. Comme je parais totalement démuni, Carl prend la parole à ma place. Il dit entre autres choses que c'est possible avec un tel diplôme de devenir rédacteur, journaliste, ou bien de travailler dans le milieu de l'édition, ou encore, et surtout, d'enseigner le français au niveau collégial. Voilà qui leur parle davantage, même s'ils hochent la tête en silence, plutôt intéressés par le contenu de leur assiette que par la vie professionnelle qui m'attend. On passe donc à autre chose. Je ne pensais jamais que j'aurais ce genre de confrontation-là ailleurs que dans les soupers de famille, où personne, de toute façon, n'avait fait d'études. Pour ma famille ça a toujours été du délire inconséquent, les études universitaires qui ne destinent pas à un emploi précis.

La noirceur tombe rapidement. Carl et quelques autres vont chercher des chandelles qu'ils ont étalées çà et là entre les restes. On a vidé plusieurs bouteilles, on parle déjà de remédier à une telle pénurie avec du whisky. Tout le monde discute de tout et de rien. Plus la soirée avance, plus ça devient cacophonique. Ce n'est pas dans mon habitude du tout, mais je n'arrive plus à faire le compte des verres de vin que j'ai bus depuis mon arrivée. Ça me donne extrêmement chaud, en tout cas. Bientôt les voix s'entremêlent et

les visages se confondent à la lueur chaude des chandelles. L'oscillation de la lumière m'hypnotise tout à fait.

Je ne sais pas trop combien de fois on a répété mon nom, mais quelqu'un me frappe le bras en disant « *youhou!* », et tout le monde se met à rire en m'observant. On me demande d'aller chercher le dessert. Je me lève de ma chaise pour aller les récupérer, c'est un fichu défi. Ça doit faire au moins deux heures que je n'ai pas bougé. La ruelle se met à onduler dangereusement. Je ne me suis jamais senti comme ça, et je dois dire franchement que ça m'amusait, même si ça commençait visiblement à tomber sur les nerfs des autres convives. Pour une fois que je profite, tant pis pour eux, c'est ce que je me suis dit. J'ai balbutié quelque chose, ils m'ont tous regardé me déplacer vers la boîte de pâtisserie, laissée à l'écart, ils étaient mi-amusés mi-craintifs parce qu'ils ne savaient pas trop comment ça allait se terminer.

C'est à ce moment-là que ça se met à déraper. Sur le coup, je crois bien n'avoir été conscient de rien, mais maintenant que je l'écris ça s'éclaircit peu à peu. Quand je ramène la boîte de pâtisserie et que je me rassois à la table, un étrange sentiment a pris possession de mon esprit. Ils parlent entre eux, ils chuchotent en tenant devant eux leur coupe dont ils font tourner le contenu. Ils se parlent à voix basse avec leur air de *bobo* qui, tout à coup, ne me revient plus du tout. J'en veux tout à coup à Carl de m'avoir invité à la soirée, je ne comprends clairement pas ce que je fais là.

Au fond, je ne veux rien savoir de rencontrer le voisinage, j'aurais dû fuir, voire l'ignorer quand il m'a interpellé le premier soir, sur la rue. Je n'ai besoin de personne, je préfère bien mieux être seul. De toute façon, malgré mes efforts, ça revient toujours au même, comme ce soir, où on peut dire que je suis absent, que, demain matin, ils m'oublieront puisque je demeure muet comme je le suis depuis le début. J'en ai marre maintenant qu'ils me ridiculisent, qu'ils m'infantilisent carrément en m'ignorant comme ça avec leur snobisme forcé. Je ne sais pas si c'est seulement à cause du vin, mais c'est de la colère qui monte soudainement en moi. Comme elle commence sérieusement à me donner le vertige, il ne faut qu'un pas pour la verbaliser spontanément.

Je me rappelle avoir haussé le ton. J'ai presque crié. Ils se sont tous retournés vers moi, ahuris. *Je vous trouve ingrats*, j'ose dire ça, ouais, *tous autant que vous êtes, vous êtes rien qu'une bande de maudits snobs qui invitent un pauvre twit par défaut, parce qu'il fait pitié tout seul, hein, il n'a pas d'amis, pas de vie sociale!* J'ai aussi dit que je n'en avais rien à cirer de leur bonheur, de leurs succès, de leurs belles idées, de leurs talents culinaires et de leur maison douillette. Que leur vie, même, la sécurité, tout ça, ça me fait vomir, vraiment.

Le reste s'est réellement embrouillé. En disant tout ça, moi-même je ne comprenais pas trop pourquoi j'étais si méchant. C'est mon problème à moi si je n'arrive pas à passer par-dessus ma timidité pour aller vers les autres. C'est peut-être la jalousie, au fond, qui m'anime ainsi, combinée à l'alcool... Alors la blonde dit qu'elle ne comprend rien à ce que je raconte, elle se met à rire nerveusement. Je me souviens vaguement l'avoir traitée de poufiasse.

Ensuite je me suis écroulé sur le sol de la ruelle, vomissant mes tripes. En me relevant, c'est François que je vois en premier, et ensuite les jointures de son poing droit.

*

Maintenant je ne sais plus si je peux sortir d'ici ou non, s'ils me laisseront m'excuser ou non. Je dois d'abord parler à Carl. Avec ce piquenique, on m'a laissé une chance de me mêler à eux, de les connaître. Mais j'ai tout bousillé, encore une fois. Je pourrais prétexter qu'il s'agit d'une mauvaise passe, c'est ça. Je mettrais tout sur la faute de la dépression. Je dois tout expliquer à Carl et exagérer, s'il le faut, pour arriver à le convaincre.

FAUX-FUYANTS

*Les rues ne sont que des fleuves de feu
Où se consomment les amoureux
Mano Solo, « Rentrer au port »*

Elle vient tout juste de prendre place dans l'autocar qui la mènera à des heures d'ici, de l'autre côté de la frontière, là où elle n'aura plus ni familiarité ni attache. Elle n'ose pas dire que c'est définitif, que, si elle en revient un jour, elle serait complètement changée, que ce ne serait plus la même personne, celle que tu as connue, et qu'il vous serait du coup impossible de vous retrouver, impossible de reprendre ce que vous veniez d'abandonner là, sur le quai d'embarquement, sans dire un mot, croisant à peine vos regards embués de crainte devant l'incertain, devant l'ouverture radicale.

Le billet qu'elle tend nerveusement au chauffeur, elle se l'est procuré la semaine dernière. Déjà elle avait déterminé la date, l'heure, cela s'était décidé impulsivement, il ne fallait pas qu'elle y réfléchisse trop. Qu'elle agisse, simplement, elle qui n'avait jamais rien risqué, elle dont la vie, depuis son adolescence, n'avait été qu'une suite ininterrompue de banalités ternes : la banlieue, les balades en voiture, les stationnements des centres commerciaux. Plusieurs emplois qu'elle ne voulait même pas et qui ne faisaient qu'accentuer son malaise. Tous les deux, vous vous êtes rencontrés dans ce genre de contexte, sans trop d'espoir. Au hasard d'une soirée dans un bar du centre-ville, par le biais d'amis communs. Vous avez discuté, vous avez dansé ensemble, et tout à coup une étincelle a jailli. De la lumière, enfin, sur vos pauvres existences, c'est ce que vous vous êtes secrètement dit. Le coup de foudre s'est rapidement consumé, il s'est mué en habitude. Il n'a été qu'un épisode de bonheur parmi d'autres. C'est cela qui la torturait, *elle*, en silence. Du jour au lendemain, l'explosion : la nécessité de matérialiser le désir de la fuite.

Tu la regardes tituber avec son énorme sac à dos sur le quai, vers la soute à bagages de l'autocar. Tu remarques le sourire du chauffeur qui s'approche pour l'aider, prendre son sac, le ranger. Il ne se rend pas compte. Tu demeures stoïque, planté derrière le verre des portes coulissantes. Elle ne se retourne avant de monter dans l'autocar. Tu la vois disparaître dans la pénombre de l'habitacle. Le chauffeur baisse les volets de la soute et il monte à sa suite. L'autocar glisse tranquillement hors du stationnement de la gare. Il franchit, avec elle à son bord, le point de non-retour.

Pour autant, tu ne te sens pas coupable, tu ne cherches même pas tant à savoir ce qui la pousse ainsi à quitter tout, à commencer par toi. Vous viviez tranquillement, jamais d'histoires sérieuses, d'engueulades ou de crises, rien. Ça devient platonique l'amour, après un certain temps, non? Tout le monde le sait, tout le monde le vit. Il faut en revenir. C'est ce que tu as fait, tu t'es dit : c'est l'âge, c'est normal. Et puis tu es déjà suffisamment occupé comme ça avec les études, le boulot. Ça n'a jamais arrêté, la routine, hormis lors de quelques petites escapades que vous vous êtes payées, ça et là, mais elles n'étaient bonnes qu'à vous permettre de prendre congé de la ville le temps d'un weekend. Au retour, le dimanche, la cellule se refermait.

Tu ne la juges pas non plus. De quel droit l'aurais-tu retenue, au fond, si vraiment c'est ce qu'elle désire, aller se perdre au bout du monde, elle qui n'a jamais voyagé, aller se perdre dans un pays dont elle parle à peine la langue et ne la comprend que grâce aux dialogues simplistes des films que vous visionniez à l'occasion, les soirs de pluie. *Vas-y si t'as tant besoin d'expériences*, c'est à peu près ce que tu lui as dit, quand elle t'a annoncé sa décision. Tu l'as dit d'un seul souffle, pour laisser transparaître ton amertume le moins possible. *Ce n'est pas contre toi*, elle tenait à te l'assurer, mais elle n'en pouvait plus. Elle était certaine qu'elle t'aimait et *blablabla*, après quelques minutes déjà tu ne l'écoutais plus, tu as fini par l'interrompre et lui dire qu'il n'en tenait qu'à elle, si elle voulait partir, que tu n'avais aucun droit sur elle, et que si ça pouvait la rendre heureuse... Mais la dernière nuit où vous avez dormi ensemble, dans votre lit double qui tout à coup te paraissait vaste, trop vaste, alors qu'elle dormait en respirant très fort : tu as pleuré.

Cela t'a pris d'un coup, sans que tu t'y attendes, comme tu ne l'avais jamais ressenti avant. C'est ce qui t'a le plus troublé. Encore ce matin tu en ressens l'effet, alors qu'elle vient de partir pour de bon. Tu ne saisis pas trop comment cela est né en toi. Tu as pleuré, car tout à coup tu ne voyais plus clair, tu te remémorais ta vie, depuis l'enfance, et tu visualisais très bien tout ce que vous aviez vécu ensemble, les premières sorties, vos premières expériences sexuelles, votre premier appartement. Vous aviez partagé tout des premières choses de la vie. C'est ensemble que vous aviez mis les pieds dans l'âge adulte.

Et là, sur un coup de tête qu'elle prenait, vous posiez le vide devant vous. Terminées, les certitudes. Forcément il y aurait un manque. C'est cela qui t'a frappé, cette nuit, et qui maintenant te laisse immobile, paralysé derrière les portes coulissantes du quai d'embarquement. Il n'y a plus rien à faire, sinon quitter les lieux, retrouver votre appartement qui conserve fraîchement encore les traces de sa présence.

Tu cherches donc à repousser au plus tard possible le moment où tu rentreras à l'appartement. Tu ne sais trop quoi faire, où aller, depuis ce matin le ciel est gris et lourd, presque noir. Il pleut, c'est vraiment pour faire exprès, te dis-tu, personne ne se quitte quand il fait beau: c'est un temps d'adieux. Malgré cela, tu n'as pas l'intention d'aller te mettre à l'abri. À quoi bon.

Dans le parc tout près de la gare d'autocars, des hommes, des femmes, itinérants pour la plupart, sont assis seuls et se protègent de la pluie avec de grands sacs de plastique qu'ils ont troués pour laisser libérer les bras et la tête. Tu traverses lentement le parc en les observant comme s'il s'agissait de rescapés, comme si tout à coup tu devenais l'un des leurs. Tu ne veux pas t'arrêter par contre, de peur que des idées moroses se mettent à tourbillonner. Tout ce qu'il faut faire, c'est demeurer mobile : ne pas laisser ta peine se fixer, devenir mélancolie. Tu n'es pas prêt à cela, pas encore.

Tu ne sais simplement pas comment réagir et tu redoutes le moment où cela se présentera, subitement comme un mauvais rhume. Jamais tu n'as connu de peine d'amour : cela t'apparaissait jusqu'à présent comme un vulgaire thème de film

hollywoodien ou de bestseller mielleux. Ça ne peut pas exister, ce n'est qu'une chose abstraite. N'empêche : tu n'as rien fait pour éviter ce qui s'est produit, malgré le fait que tu l'aies toujours redouté. Depuis le début. Parce qu'il y a davantage. Tu n'as rien venu venir, en tout cas. Tu y crois à peine, tellement tout a déboulé. Il y a eu la rupture spontanée. Tu as été incapable de la colmater. Il ne te reste plus qu'à errer dans cette ville, à ne plus penser à rien. Tu dois trouver le moyen d'oublier un peu ce qui t'arrive.

Tu marches sur les trottoirs, sous la pluie. Autour de toi, tout te paraît embrouillé. Tu connais cette ville dans ses moindres plis. Mais en ce moment, tu la sens qui te devient étrangère. Tu es trempé jusqu'aux os et la fatigue t'use tranquillement les nerfs. Les passants te paraissent plus anonymes que jamais, tu les croises furtivement sans apercevoir leur visage assombri. Il n'y a que le bruit de leurs pas qui te martèlent la tête. Leur va-et-vient commence à t'étourdir.

D'ailleurs tu n'arrives pas à penser à autre chose. Errer comme ça sur le trottoir te ramène aux interminables promenades que vous faisiez, souvent la nuit, quelque peu engourdis parce que vous aviez bu toute la soirée. Tu te remémores une fois en particulier où vous aviez dormi à la belle étoile, dans un grand parc un peu à l'écart de la ville. Vos déambulations, ensemble, sont devenues plus rares, plus silencieuses. Elles ont progressivement perdu de leur magie.

Tu abouties au hasard dans une taverne un peu miteuse, à l'éclairage tamisé, sans fenêtres aucune. *Un établissement de rescapés, de naufragés*, tu te dis. Dans un coin, à l'écart, il y a quelques vidéos-poker. Sur l'un des sièges, une toute petite dame appuie machinalement et frénétiquement sur les boutons de la machine. Des cartes à jouer défilent devant ses yeux à une vitesse hallucinante. Tu frissonnes de la voir ainsi intimement liée à la machine, comme aliénée. Elle passe pour un élément du décor. À quelle heure arrive-t-elle, le matin, pour s'installer là, au vidéopoker, et combien de temps y reste-t-elle? Sa posture molle, courbée, te donne l'impression qu'elle a toujours été là, qu'elle y sera encore pour l'éternité.

Le bar est tenu par un type rond et moustachu. Il est appuyé sur ses deux coudes, derrière le comptoir. Deux hommes passablement éméchés sont assis devant lui, sur les tabourets. Il y a aussi quelques pauvres types éparpillés aux tables, chacun devant une pinte de bière à ruminer leur désillusion en silence.

Étrangement, le destin te porte maintenant vers ce genre de lieu. Jamais tu n'as mis les pieds là, par gêne, par dégoût presque, et voilà que tu y entres maintenant comme un habitué. Deux lourdauds, assis tout au fond, t'ont remarqué quand tu es rentré. Occupés à se disputer, ils se sont retournés vers toi, dubitatifs, et ils sont restés ainsi interminablement, une quinzaine de secondes peut-être, à te fixer, à questionner ta présence de leurs gros yeux inquisiteurs. C'est toi qui le premier t'es mis en mouvement, en direction du comptoir, comme si rien n'était, et ils sont retournés à leur bière et à leur querelle chicane d'alcoolique.

Tu prends place devant le moustachu. La main posée sur l'un des futs, il attendait visiblement que tu t'annonces. Tu commandes la même chose que tous les habitués. Tu bois ton verre d'un seul trait. Tu as toujours détesté la bière et maintenant voilà qu'elle se laissait boire comme une nécessité.

On a dû te trainer en te tenant par les épaules pour te sortir de là, en plein milieu de la nuit. Ce sont les deux lourdauds qui t'ont raccompagné. Ils t'ont pris en pitié, parce que toute la soirée, accoudé au comptoir, tu les as entretenus à propos de ta vie qui vient de s'éteindre subitement parce qu'elle t'a sauvagement planté là le matin même, ce sont les mots tels qu'ils sont sortis. Tu as la bouche pâteuse, la langue gonflée. Une migraine infernale. Dès la sortie de la taverne, ils disparaissent dans la noirceur d'une ruelle, et tu te retrouves seul. Tu marches difficilement. Au parc, près de la gare, tu t'écrases dans l'herbe, face première.

Quand la chaleur du soleil te réveille, le lendemain matin, tu te sens collé au sol, complètement détrempé. Tu ouvres les yeux, tu n'arrives pas à bouger. Un gros museau de chien s'approche de ton visage. Tout ce que tu vois, c'est sa langue énorme qui s'étend en plein sur tes yeux.

CINQUIÈME ENTREFILET

À la tombée de la nuit, alors que les enfants dorment à poings fermés et que les parents écoutent le journal télévisé qui leur raconte le monde extérieur, les catastrophes venues de loin. Une jeune adolescente parcourt les rues tranquilles du quartier comme un fantôme fuyant sous la lumière blafarde de la lune. Elle court, elle paraît égarée, presque à bout de souffle. Personne ne la remarque, sauf un chat tigré qu'elle effraie à son passage au travers d'une ruelle. Les phares des voitures qui l'éclairent à l'occasion, sur la grande avenue, passent leur chemin. Enfin, dans le portique d'une boutique fermée, où des mannequins au regard vide l'observent reprendre ses esprits, on se demande si elle fuit ou si elle cherche à rejoindre quelqu'un, quelque chose. Un rare passant s'arrête, lui demande si tout va bien, mais elle repart sans répondre.

L'EFFACEMENT

Ça cogne à la porte, sur le coup je suis pas certain, à demi éveillé, le corps de travers sur le matelas, mais ça cogne, je pense pas que je sois en train d'halluciner, la répétition me confirme que c'est réel, que c'est en train de se passer, ça cogne et il est à peine huit heures du matin, ça insiste, ça cogne encore, sur le palier, ça va me faire perdre patience, ça fait que je gueule, je sacre, comme pour me donner de la contenance, comme pour me réveiller, le plus possible, parce que visiblement j'aurai pas le temps de verser de l'eau bouillante sur les cristaux de mon café instantané, alors je me lève, ça sonne maintenant, ça frappe à coups de poing dans la porte, *les nerfs!* que je crie en trainant les pieds vers la porte, j'ai pas mis mes lunettes, c'est flou, je m'en sacre, je sais viser, je pourrais frapper les yeux fermés s'il le fallait, j'aurais juste besoin de déplier le bras jusqu'à ce que ça s'arrête sur du solide, maintenant j'entends mon nom, de l'autre bord de la porte, mon nom au complet, le prénom pis le nom, même pas de « monsieur Martin », il trouve même pas le moyen d'être poli, lui, aussi tôt que ça, c'est mal me connaître, parce que moi, le matin, je dors, pis y faut pas me déranger, je tourne le loquet de la porte pis j'ouvre, je m'appête à déplacer de l'air, à déverser une grosse colère sale.

*

Le proprio. Il me laisse à peine le temps de me présenter le nez dans l'embrasure. Il me reproche tout d'une traite : je suis impossible à rejoindre, coudonc est-ce que j'ai coupé mon téléphone, où est-ce que je me cache quand il passe, ça fait une vingtaine de fois

qu'il essaie, là je dépasse les bornes, je lui dois six mois de loyer, je les paie maintenant ou je *scrame*, c'est ce qu'il dit en s'enfargeant un peu dans la syllabe finale, avec les yeux exorbités et un filet de bave expulsé de la bouche. Il a l'air de parler sérieusement. Oui, je suis au courant! Mais je n'ai rien pour payer ça. Comment je peux arriver à lui faire comprendre ça, encore! J'ai déjà essayé bien des fois! Comment je peux lui dire de se calmer le *ponpon* et de prendre son mal en patience, comment je peux faire pour le confronter en lui affirmant qu'il ne peut pas te mettre à la rue, et que, s'il le fait, je vais porter plainte et je vais gagner, comment je peux faire pour me défendre, à bout de bras, avec les pauvres moyens qu'il me reste, encore! Faut que je lui montre que tu en as encore de l'énergie! Que c'est passager, tout ça! Que ça ne saurait durer, que rapidement il pourra l'avoir, tout cet argent-là que je lui dois. C'est une dette parmi d'autres, je l'ai accumulée sans trop m'en rendre compte, parce que le peu d'argent que je peux avoir, je le sais bien, je le dépense dans la bière, dans les livres usagés. Presque exclusivement dans la bière et dans les livres.

Mais non. C'est pas comme ça que j'ai réagi, malgré cette soudaine lucidité qui me fait comprendre toute la précarité de ma condition. Ça va, ça vient, ces choses-là. Tout à coup, entre deux gorgés, entre deux vers lumineux lus tout innocemment à la table de la cuisine, un bref éclair me déchire la conscience, je vois mes bras et je les trouve maigres, poilus, mais quand même lourds, et surtout inutiles, je pense à ce que je devrais faire pour me reprendre en mains. À la gorgée suivante, c'est perdu, j'y songe même plus.

D'ailleurs je ne sais plus comment j'en suis arrivé là, j'ai tout perdu de vue. Les heures coupées au boulot, la suspension, le congédiement. C'est allé vite en sale. C'est devenu une réalité abstraite, avec laquelle j'ai plus de contact. Il y a les amis aussi, ceux que j'ai pas vus depuis longtemps. Je leur en ai jamais voulu, mais je suis pas du genre à téléphoner pour prendre des nouvelles. Je fais même pas ça avec ma mère. Pourtant je le sais que je dois *toutte* à ma mère. De toute façon, je peux plus téléphoner, j'ai coupé tout ça, le mois dernier. Pas le choix.

Ça fait que je lui montre juste que j'accepte ses attaques, je lui fais comprendre sans le vouloir, parce que sans défense, qu'il a raison. Il est donc convaincu d'avoir raison d'agir ainsi sur toute la ligne. Il me laisse quelques jours pour sortir les meubles et quitter son appartement. Je referme la porte sans lui dire au revoir, j'ai même pas la force de la lui claquer au nez. Je suis sonné, je saisis pas trop ce qui s'en vient. Je saisis pas trop non plus la mollesse qui vient de me paralyser sous ses yeux. Je ne pas comprends comment j'ai pu ne pas arriver à extérioriser tout ce tremblement qui gronde à l'intérieur de mon corps. Je ne comprends pas comment, tout d'un coup, en refermant la porte, ça a pu s'atténuer, comment la pression a pu chuter d'un seul coup, et comment, subitement, un calme étrange s'est emparé de mon corps.

Je traîne les pieds vers la cuisine. Je branche la bouilloire. J'ouvre le pot de Nescafé. Deux cuillères combles, versées dans la tasse. Mon regard las se pose sur le bec de la bouilloire, j'attends que ça siffle.

*

Je ne veux pas que ça soit compliqué. Je ne vais pas demander d'aide, je ne vais pas chercher à rejoindre qui que ce soit. Seul, je décide de sortir tout ce qu'il y a dans l'appartement : la table, les deux chaises en bois, la commode. Tous les meubles, un à un. Pour les livres, les disques compacts, c'est pas compliqué : ils ont toujours été dans des boîtes de carton, dans le coin de la chambre et du salon. Le long de la bande de trottoir, entre deux carrés d'arbre, j'aligne tout ce qui m'a appartenu jusqu'à aujourd'hui. En dernier, je laisse tranquillement glisser le matelas simple dans les marches, jusqu'en bas. À mi-chemin, quand l'escalier bifurque vers le trottoir, j'arrive plus à le retenir. Il va s'écraser sec sur le ciment, au pied. Je le redresse, je le pousse en le frottant contre la peau rugueuse du trottoir, c'est pas la peine de le soulever. Je l'accote contre un arbre.

En revenant vers l'escalier, je m'arrête pour me retourner une dernière fois vers tout ce que je viens de descendre. Cela me fait un drôle d'effet de voir ainsi tout ce qui m'appartenait laissé sur le trottoir, pêle-mêle. Tout à coup, ça ne vaut plus rien et je m'en fous. Ça prend presque pas de place sur le trottoir. C'est fou comme ça fait toujours

minable, nos affaires personnelles, quand on les expose comme ça, dehors. C'est fou combien ça devient anonyme et ça perd de sa valeur. Tant mieux si ça fait plaisir aux passants qui ramassent tout et n'importe quoi pour les entasser dans leurs propres logis, pis aux ferrailleurs, aussi, qui les revendent sans se soucier de la valeur sentimentale que ces objets pouvaient bien avoir aux yeux de leurs anciens propriétaires.

C'est con, mais je pense que ça me fait vraiment beaucoup de bien, si j'exclus la poussière que ça a soulevée, dans l'appartement. Ça m'a complètement bousillé les sinus. Qu'est-ce que j'en ai à faire, au fond, c'est lourd, avoir autant de matériel dans les pattes, et il y a de quoi devenir dingue, à habiter comme ça tout le temps, entre quatre murs. J'ai besoin d'air, un point c'est tout. Je pourrais prendre le large pour n'importe où, maintenant, ça n'a aucune importance, ce matin, je n'ai plus d'attache du tout ici, dans cette ville-là.

Mais j'ai beau m'imaginer les plus beaux plans de voyage en clandestin au monde, je n'ai plus les moyens de rien. Je remonte à l'appartement, maintenant vide, je veux voir de quoi il a l'air. J'ai de la difficulté à y rentrer. Déjà, je ne me sens plus la bienvenue. Ce lieu-là ne m'appartient pas. Mais ça fait longtemps que je suis devenu étranger à tout.

Il y a quelques mois, les derniers jours réguliers dont je me souviens, la dernière fois où j'ai vu ma mère, je suis allé passer un « weekend désintox », comme elle les appelle, pas que je consomme particulièrement quelque chose. Jusqu'à il y a quelques mois, elle se souciait encore de ma santé, autant mentale que physique. Je pouvais aller me réfugier chez elle, la fin de semaine, quand j'en pouvais plus de la ville et des responsabilités que ça implique d'y être tout seul.

Je sentais bien que je ne pouvais plus continuer comme ça, que bientôt au travail on allait m'expulser, parce que j'arrivais toujours en retard et que je travaillais trop lentement. C'est précisément ça qu'on me reprochait : *un lunatique, un nonchalant*, c'est ce que j'ai entendu de la bouche du gérant qui supervise notre département, un jour, au détour d'une allée du magasin grande surface où je travaillais. Comme d'habitude je n'ai pas pris sur moi, j'ai fait mine de ne rien relever et j'ai continué à ranger des produits

homéopathiques sur une tablette. Ce travail n'était pas fait pour moi, je le répétais sans cesse à ma mère durant mes derniers séjours chez elle. Au fond, je savais bien qu'aucune occupation ne me conviendrait, d'une façon ou d'une autre.

*

Quand je suis arrivé à la ville, c'était avant tout pour aller à l'université. Je me suis bel et bien inscrit, au début, mais j'ai assisté à aucun cours. J'en ai pas eu la force, j'en avais pas vraiment envie. Ce que je préfère par-dessus tout, c'est ma première occupation, c'est lire, lire et toujours lire, juste ça. À l'appartement, je pouvais passer des journées entières à boire des litres de café et à lire, tout : Dostoïevski, Tchekov, Mallarmé, Aragon, Valéry, Kerouac, Ginsberg, Bataille, Aquin, Calvino, mais aussi Cioran, Schopenhauer, Nietzsche, et j'en oublie plusieurs. Des journées, des nuits entières à lire à m'en crever les yeux. Pas le genre de lecture qui faisait toujours plaisir à ma mère. Ni le genre de vie qu'elle espérait pour moi : elle disait que je m'éloignais du monde, de la réalité.

Avec tout le café et la bière que je consomme, j'ai perdu beaucoup de poids. Ça fait en sorte que je mange pas souvent et vraiment pas beaucoup. En plus je lis tellement que j'oublie de me préparer des repas. Pour que je pense à manger, il faut que je me lève tout à coup, entre deux chapitres, par exemple, que je me mette à halluciner et que j'aie subitement envie de vomir mes tripes, que je comprenne que c'est devenu une question de vie ou de mort. Dans un tel état, c'est aussi assez difficile de se faire à manger intelligemment. Le plus souvent c'est du pain, une pomme, du yogourt, parfois un sachet de macaroni au fromage... Je fais peur à tout le monde avec mes mauvaises habitudes. On me trouve casanier, on me dit que c'est malsain, qu'il faut que je sorte un peu. Le dernier ami que j'ai vu, dernièrement, il m'a dit que je devrais consulter, avant de passer le seuil de ma porte, une bonne fois pour toutes, car j'ai plus eu de ses nouvelles.

Il y a eu comme un relâchement. J'ai rien vu venir. La chute a pris de la vitesse quand, au travail, le gérant m'a demandé d'aller le voir à son bureau. Il a demandé à un collègue de

venir me chercher. Vu le ton qu'il a pris pour me faire le message du gérant, dans l'allée déserte où je m'égarais dans mes pensées en faisant semblant de travailler, je savais un peu à quoi m'attendre.

Au fond je m'en fous, je cherche pas à guérir de quoi que ce soit. Je m'en rends bien compte, maintenant que tout ce que j'ai pu posséder se retrouve comme un tas de déchets sur le bord du trottoir. Tant pis s'il faut que je me ramasse à la rue pour pouvoir enfin faire ce que je veux et que les autres me laissent enfin tranquille. Tant pis s'il faut que je me retrouve à errer sur les chemins, à dormir à la belle étoile. Tout le monde m'a tourné le dos, déjà.

J'ai soudainement envie de tout bruler ce qui se trouve devant moi, au pied des escaliers. Les boîtes de livres, la commode, les vêtements. J'ai envie de tout faire disparaître, comme si rien de tout ça n'avait existé. Ça ferait un maudit beau feu, en plus de se ramasser dans le journal. De toute façon, on m'oublierait encore vite fait.

*

Dans une cabine téléphonique, je téléphone à ma mère avec deux vingt-cinq cennes quêtées de peine et de misère. C'est fou comment les gens vous évitent quand vous leur demandez de l'aide, sur la rue, même en restant poli.

Elle répond, elle ne s'attendait pas à ce que je l'appelle. Mon propriétaire l'a téléphoné, il a tenté avec elle de trouver un moyen de m'aider à m'en sortir, parce qu'il paraît que c'est devenu une vraie catastrophe. « De quoi il se mêle, lui, *crisse*? » que j'ai craché dans le combiné, j'ai pas de problème, je vais m'en sortir, c'est ce que je lui dit, mais elle se met à pleurer au bout du fil, je l'entends, elle essaie de se retenir, de pleurer silencieusement.

Je lui dis d'arrêter ça, que ça me tombe sur les nerfs, je sens la colère, encore la même que ce matin, elle me monte à la tête. Les passants me dévisagent au travers de la cabine. Entre deux sanglots elle me demande où je suis, elle veut venir me chercher.

Comme je ne réponds rien, elle insiste; elle crie, presque. D'habitude, elle sait rester calme. Elle me dit qu'autrement elle va prévenir la police. Elle dit que je ne peux plus me comporter comme ça, que ça devient dangereux pour moi. Je lui réponds que non, que j'en ai rien à faire de ce qu'elle pense, que je suis capable de m'arranger tout seul.

Maintenant elle crie pour de bon. Je ne comprends plus rien de ce qu'elle me dit, elle crie et elle pleure en même temps. Je laisse tomber le téléphone, il pend par le fil au fond de la cabine. Je regarde les voitures défiler sur la rue, les passants qui marchent en petits groupes, qui jasant et qui sourient. Je cherche à me calmer. J'en ai assez. Je récupère le téléphone et je raccroche.

Je suis sorti de la cabine et je m'enfonce dans la nuit naissante, anonyme.

VERS UNE ÉCOLOGIE DE L'ÉCRIVAIN

INTRODUCTION

ÉCRIRE POUR MIEUX HABITER : ÉLÉMENTS POUR UNE ÉCOLOGIE DE L'ÉCRIVAIN

Une question fondamentale a guidé l'essai qui suit : comment l'écrivain habite-t-il? Pour nous, l'habiter concerne d'abord notre rapport à l'espace, c'est-à-dire nos manières d'y être et d'en être. C'est donc en premier lieu l'*être-là*, le « Dasein » heideggérien, qui confirme notre présence parmi le monde, mais aussi, ce qui nous intéresse davantage, l'idée que nous avons à faire avec l'espace : manière d'en être, certes, mais surtout manière de s'y comporter, d'interagir. C'est que « le rapport aux lieux n'existe donc pas en soi, de façon indépendante, mais est toujours relié à la question des pratiques² », ce qui implique essentiellement des manières de faire. Si la première conception de l'habiter sert une approche plus traditionnelle en géographie, la seconde tient compte de postulats plus contemporains, notamment le fait que « habiter » réfère davantage à la mobilité (accrue) et aux différents usages de l'espace qui n'ont plus tendance à le fixer, mais à l'inclure dans un réseau.

Comment cela peut-il s'appliquer à une réflexion devant soutenir une posture d'écrivain? Pour nous, ce dernier doit être impliqué, de près comme de loin, à l'égard des espaces (puisque'il vaut mieux le dire au pluriel) qu'il habite. *Habiter en écrivain* signifie être au monde suivant un rapport sensible aux espaces que nous fréquentons et qui nous sont quotidiens. Il y a ainsi un continuel jeu d'interférences entre le réel et l'imaginaire, de sorte que l'imaginaire, étant notre capacité à concevoir d'autres possibilités du monde, doit permettre une meilleure appropriation – lire une appropriation heureuse, efficace et partagée – de l'espace. Conséquemment : une meilleure *compréhension* du monde. En ce

² Mathis Stock, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *Espacestems.net*, [en ligne], 18 décembre 2004, <http://www.espacestems.net/document1138.html>, dernière consultation le 11 mars 2013.

sens, est-il possible d'oser l'hypothèse d'une écologie de l'écrivain ? Le terme « écologie » est formé de *éco-*, du grec *oïkos*, qui signifie « maison », et de *logie*, ou *logos*, dont nous retiendrons l'idée de « raisonnement ». Considérons « maison » comme « lieu de l'habiter ». Brièvement : l'écologie est notre capacité à raisonner notre présence à l'égard du lieu que nous habitons – et inversement. C'est pour cela que nous insistons sur l'utilisation du terme : une écologie de l'écrivain impose à la fois l'inscription du lieu que celui-ci habite dans sa pratique d'écriture ainsi qu'une réflexion approfondie sur ce qu'implique sa présence à ce lieu, en fait d'usage et de transformation.

Comment user, en effet, de toute cette « matière résiduelle » de notre frottement à la réalité du monde quotidien ? Surtout, comment espérer participer à sa transformation ? Nous ne croyons pas que l'écriture soit tant capable, à elle seule, de transformer le monde quotidien, généralement jugé ennuyeux, banal, voire, dans le pire des cas, rude et sans pitié. Seulement : elle doit parvenir à consolider notre pensée, assurer nos intuitions et, partant, se porter garante de nos actions. En d'autres termes : œuvrer dans le sens d'une meilleure appropriation du quotidien, autant que possible. Cette piste de réflexion participe, en quelque sorte, à l'esprit des premiers fragments de ce qui suit.

Cet essai se divise donc en deux chapitres : il convient de présenter leurs spécificités dès maintenant, parce qu'ils relèvent chacun d'une approche, c'est-à-dire d'une forme, bien particulière.

Le premier chapitre, *Apprivoisements*, se présente sous la forme de quelques fragments serrés issus d'un carnet tenu au fil de l'écriture de ce mémoire. Devant les quelques difficultés qui se sont présentées au cours du processus de création, la question de la légitimité de la posture de l'écrivain nous a tourmenté. Logiquement, cette question ne devrait jamais nous quitter : elle est à redéfinir chaque fois que nous écrivons. Au même moment, certaines des préoccupations qui traversent ce chapitre ont participé à la construction du second.

Ensuite, *Matière quotidienne* constitue réellement le cœur de notre essai. Sa forme s'apparente davantage à celle d'un cheminement, quelque peu fragmentaire,

encore une fois, mais où la succession des concepts resserre la réflexion de notre pensée qui chemine, d'un fragment à l'autre, pour constituer, au final, le fondement même de notre pratique d'écriture. Comme cette dernière s'appuie sur l'entretien d'un rapport de proximité avec le quotidien urbain, nous aurons à définir comment chacun des concepts évoqués nous conduit à établir la possibilité d'une « écologie de l'écrivain », qui s'intéresse précisément aux effets de ce rapport particulier à notre environnement.

Notre objectif est en somme de définir comment l'écriture de fiction permet de « mieux habiter » le monde, parce qu'elle permet d'approfondir notre rapport sensible avec le « réel contingent ».

CHAPITRE 1

APPRIVOISEMENT

Toute littérature est assaut contre la frontière.
Franz Kafka, *Journal*

Tu imagines d'abord un lieu à l'écart de tout, loin de l'empressement aveugle des jours qui se succèdent sans se distinguer les uns des autres. Un tout petit abri, que l'on ne retrouve sur aucune carte. Un endroit où règne continuellement un parfait silence – où il n'y a ni horloge ni lumière. Tu cherches à l'atteindre. Ce n'est pas un espace vide, c'est un espace vacant. Il t'attend, il doit t'accueillir. Mais pour y parvenir, tu dois tout abandonner, te dépouiller entièrement. Il n'y a pas de place en ce lieu pour autant de mémoire. Tu ne peux y apporter que le strict nécessaire.

Tu y écrirais, tu y recréerais le monde auquel, dehors, tu serais devenu imperméable. C'est de cela que tu meublerais ton refuge. Pièce par pièce, sans empressement aucun, prenant bien soin que chaque élément soit à sa place, à distance adéquate. Ce serait comme un jeu : tu le ferais sans contrainte, sans arrière-pensée – librement.

« Écrire, c'est entrer dans l'affirmation de la solitude où menace la fascination³. » L'atelier d'un écrivain est sans aucun doute le lieu où celui-ci expérimente de la manière la plus crue sa propre présence au monde, et, partant, sa vertigineuse solitude. Cette solitude, dans l'atelier, est essentielle pour écrire, car il faut de l'espace, du vide, du *vacant* – comme le blanc de cette feuille de papier. Ce vacant le plonge aussi, c'est l'inévitable contrepartie, au creux d'une profonde angoisse. Parce qu'écrire expose, bouleverse, fait sortir de soi. « Par cette déchirure je m'échappe et m'écoule : hémorragie de l'être par où je fuis et me déverse au-dehors [...]. Dans l'angoisse, l'être devient *poreux* [...] »⁴. Plutôt que de la laisser le figer, l'étrangler, l'écrivain doit la prendre de front, en canaliser l'énergie. Il ne peut pas écrire à partir d'elle, il doit le faire contre. À titre d'exemple, « peur » et « angoisse », en allemand, se dévoilent par l'entremise d'un seul mot : « angst ». Au final, peut-être que l'angoisse ne s'assimile qu'à la peur d'échouer.

³ Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p. 27.

⁴ Evelyn Grossman, *L'angoisse de penser*, Paris, éd. de Minuit, 2008, p. 10. Je souligne.

« Depuis quand écrivez-vous? – Depuis que je n'ai plus le souci d'écrire⁵. » Comme nous ne pouvons pas marcher en nous concentrant sur le balancé de nos pieds sans risquer de tomber; comme nous ne pouvons avoir une respiration normale en cherchant à la contrôler. Écrire est d'abord une gymnastique. Quand le mouvement est acquis, nous en venons à en oublier la mécanique dans l'instant présent où nous le mettons en pratique. Écrivant, si nous nous mettons en scène simultanément en train d'écrire, nous bloquons le geste, nous nous écrasons – simplement parce qu'il ne faut pas chercher la finalité de ce qu'on est *en processus même* de faire. Écrire doit s'apparenter à un cheminement, et le travail de la forme, la transformation de l'écriture en objet – le texte – ne peut être que l'horizon de ce processus. Le résultat est hors de soi, nous ne portons pas le texte « à l'intérieur ». À la rigueur, il y a des bribes, déjà, que l'écriture, tel un patient travail de fouille, peut parvenir à faire apparaître.

⁵ Christian Bobin, « L'éloignement du monde », *L'enchantement simple et autres textes*, Paris, Gallimard, 2001, p. 172.

Nous tenons le nœud du problème. La patience, la consistance – il faudrait également dire l'effort, même si ce mot paraît à première vue désagréable. Il ne s'agit pas de forcer l'écriture ni de l'infliger comme une tâche ardue, insoutenable. Si elle doit être un châtiment, aussi bien s'arrêter là avant qu'il ne soit trop tard. Mais sans trop savoir pourquoi, de prime abord, il y a une obstination. « La création est un travail lent. La plupart des jours se passent en répétition, en accumulation. Parfois, en un instant, le saut a lieu, et c'est là⁶. » Il n'est pas question d'inspiration subite; simplement, au travers de l'écriture, menée comme pur exercice de cheminement vers l'horizon du texte, s'immisce très exactement ce qui constituera par la suite les fondements de celui-ci. Nous écrivons; ensuite nous relisons et nous glanons, au passage, ce qui fait cohérence, ce qui se lie naturellement. Ça paraît bête, mais ce seul constat parvient à dédramatiser l'acte même d'écrire, à nous faire comprendre que la « nausée » ressentie au moment où nous confrontons le *vacant* énoncé plus tôt n'est autre chose qu'un seuil.

⁶ Carlos Liscano, *L'écrivain et l'autre*, Paris, Belfond, 2010, p. 67.

« Si tu ressens la douleur des seuils, c'est que tu n'es plus un touriste, et le passage peut avoir lieu⁷. » Frontières. Constamment l'impression que l'atelier d'écriture est un territoire traversé d'une multitude de frontières disputées, les unes reconnues, les autres clandestines; les unes poreuses et insaisissables, les autres fermées et impitoyables. Certaines se posent, on le sait bien, entre dedans et dehors, entre le soi et l'autre, entre corps vivant et corps écrivant. Elles nous permettent en quelque sorte de définir l'espace dans lequel nous nous inscrivons, et, partant, notre identité. Autrement dit, elles participent d'une *appropriation*. Mais elles sont imaginaires, et il m'est impossible de demeurer replié à l'intérieur, immobile et silencieux. Écrire porte forcément vers et contre celles-ci, pour nous permettre de les percer et de voir au-delà, ultimement de faire lien avec ce qu'il y a au-dehors. Le seuil devient donc le lieu de l'écriture, en ce qu'il est capable de nous ouvrir vers le dehors, vers l'autre.

Écrire la frontière, contrairement à écrire *sur* la frontière, suppose la retranscription dans le paysage d'un écart, d'une faille entre deux univers, ou, tout au moins, la vision dédoublée d'un même environnement. Cette écriture est davantage *inscription* que *description*. De fait, l'écrivain devient l'architecte d'un monde fictif au sein duquel la fêlure psychologique des personnages est le pendant métonymique d'un monde fragmenté, morcelé, divisé⁸.

⁷ Peter Handke, *Images du recommencement*, Paris, Christian Bourgois, 1987, p. 12.

⁸ Pascal Bardet, « Within and without : espaces du dedans et du dehors. La symbolique du seuil dans *The Ice Palace* de F. Scott Fitzgerald », dans Nathalie Martinière, Sophie Le Menaheze (dir.) *Écrire la frontière*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2003, p. 211.

Fêlure/Failure. Nous voulons dire la précarité de cette posture qu'adopte l'écrivain posé en équilibre sur le seuil, au centre même du *no man's land* d'une frontière que, à défaut de traverser, il longe avec une obstination à la fois aveugle et pleine d'espoir. Notre atelier, en somme, est l'équivalent d'un chemin de ronde. « Cela qui attire et repousse, qui rejette et le dedans et le dehors, qui ferme pour ouvrir en fermant, qui est natal et exilant, un et double, c'est la solitude même de l'écrivain [...] »⁹. » Nous errons, ni plus ni moins, sur le sentier fragile de notre propre ambiguïté; c'est l'incertitude même à propos de notre « projet » et de la légitimité que nous avons à nous y consacrer qui doit être le ferment de notre posture d'écrivain. Attentif, ainsi, nous devenons conscient de nos limites initiales. L'écriture est exil au sens où elle rend possible la transgression de ces limites. Et ce lieu d'exil vrai, silencieux, hors du temps autant que de l'espace, est toujours au-delà de la limite, elle-même constamment repoussée, infiniment à l'horizon.

⁹ Jacques Brault, *Chemins perdus, chemins trouvés*, Montréal, Boréal, 2012, p. 38.

L'apprivoisement opère grâce à la conscience que nous avons de notre présence au monde autant que de notre inévitable solitude, les deux pôles devant concourir à l'avènement d'une *voix* – et ultimement d'une forme. Au même moment, on a conscience qu'il est impossible de saisir à l'avance l'objet qui tracasse tant, qui empêche de se lever de ce bureau et d'aller sagement dormir. Nous continuons, cerné d'épuisement, nous cheminons, nous errons et, surtout, nous raturons – mais toutes ces ratures, n'est-ce pas elles qui resserrent le chemin, en rassurent l'orientation? « Nous ne savons pas sur quoi nous travaillons. Nous le reconnaissons, par trouées, par instants, par abandons¹⁰. » La voix tremble au cours de ce cheminement, de cette progression – vers où? Nous n'écrivons pas un texte : plutôt, il se crée à partir de ce que nous écrivons, à la fois aveugle et tout de même à demi conscient que cela se produit. À la rigueur : c'est lui qui nous écrit. Écrire ne devient qu'une série de traces; c'est la voix de la mémoire. Des images, des sensations à l'origine incertaine, oui, mais tout de même puissamment *là*, chargées, et dont notre corps vibre à chaque réminiscence. « La voix n'est pas ce qu'on entend, mais ce que [nous entendons] *chargé de ce qui se rappelle*, et détaché de ce qui fut. Pas souvenir : mémoire.¹¹ » La voix conduit, ouvre : elle crée du lien.

¹⁰ René Lapierre, *Renversements*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2011, p. 63.

¹¹ *Ibid.*, p. 65.

Écrire n'est que cela : cheminer, créer des liens. Entre les choses du monde, entre soi et autrui. Écrire ne doit pas fixer l'idée, mais seulement lui donner forme, lui assurer de la mobilité, du *jeu*, du *possible*. Sitôt écrite, l'idée élargit le spectre de notre vision de la réalité, elle est *phare*. Mais encore, il ne s'agit pas de nous soumettre à *l'idée* – peut-être n'est-ce pas le bon terme, peut-être est-ce plutôt la *parole* que nous cherchons à évoquer. Prendre la parole est en quelque sorte l'acte de se compromettre. C'est le mouvement qui permet de franchir le seuil : elle nous inscrit dans le monde. La parole est l'indice de notre existence.

Penser, parler, n'est pas émettre des idées, les enchaîner, les dérouler – mais conduire toute la parole jusqu'au seuil et jusqu'à l'envers des mots. Il y a une pensée sous la pensée qui dit toujours : *Va jusqu'où les mots rebroussent chemin*. Aller à la lisière, franchir une rive, passer d'une rive à l'autre, d'un seuil à l'autre, c'est le mouvement respiratoire profond, le pas, la marche, l'élan de notre esprit, qui est esprit de traversée¹².

¹² Valère Novarina, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 2010, p. 25.

CHAPITRE 2

MATIÈRE QUOTIDIENNE

N'accorder foi à aucune pensée qui ne
soit née en plein air et en prenant
librement du mouvement...

Friedrich Nietzsche, *Ecce homo*

2.1 De la marche comme pratique à la réactualisation du lieu

La marche : degré zéro d'une pratique d'écriture? Pour autant qu'elle soit menée de façon libre et désinvolte, je veux dire au hasard et n'importe où, le plus possible par pure volonté de transgression à l'égard d'un quotidien contraignant qui nous impose, malgré nous, le souci d'une mobilité efficace. D'une certaine façon, marcher, se promener, déambuler, flâner, – les déclinaisons sont nombreuses – doit permettre de fuir momentanément nos obligations, de nous ouvrir à de l'inattendu. Qui dit ouverture doit forcément vouloir dire disponibilité, puisqu'il faut être disposé à apprécier la lenteur qu'implique l'exercice de la marche, mais, surtout, parce qu'il s'agit de prendre la mesure de notre propre présence au monde. Nous verrons effectivement que la marche, en tant que pratique singulière, nous mobilise tout entier – c'est le cas de le dire – dans l'espace que nous traversons, voire mieux : elle impose une immédiateté, de par sa temporalité plus « lente », entre soi et l'espace, le paysage. À cet égard, David Le Breton précise que « la marche ne se joue pas seulement dans l'espace [mais que] le temps également est mobilisé. [Un temps] qui s'étire, flâne, se détache de l'horloge¹³ ». Nous y reviendrons, mais il nous est déjà possible d'affirmer que la marche comme « pratique de

¹³ David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, Coll. « Suites », 2012, p. 45.

l'espace » urbain nous place constamment en situation de coprésence avec l'autre. Rapport à autrui, donc, et surtout à une quantité d'éléments quotidiens, les uns familiers, les autres étrangers – éléments sans cesse renouvelés, mais cela sans nécessairement être l'objet d'une alternance précise, défiant parfois ainsi tout type d'organisation. Bref, suivant l'idée que la pratique de la marche (essentiellement en milieu urbain) constitue l'équivalent du degré zéro de notre pratique d'écriture, il ne saurait être question, dans les pages qui suivent, d'autre chose que de quotidienneté et, partant, d'écriture du quotidien.

*

Prenons tout de même – brièvement – le temps de préciser la question de la marche, en gardant à l'esprit son rapport à l'écriture. Pratique triviale s'il en est, la marche se passe bien de toute forme de définition. « D'abord, il y a la liberté suspensive¹⁴ », c'est-à-dire la possibilité de nous détacher momentanément des contraintes de temps, mais aussi de laisser en suspens nos tracasseries intérieures, et qui plus est notre savoir, qui trop souvent fait écran. Marcher devient donc une mise en mouvement¹⁵ à la fois du corps et de la pensée. Menée en solitaire, elle rend propice une introspection « active », une réflexion sur soi et sur les événements de sa propre vie; réflexion qui chemine, comme influencée par le mouvement régulier du corps. Le Breton parle d'un « cheminement dans un temps intérieur, [...] d'une suspension heureuse du temps, d'une disponibilité à se livrer à des improvisations selon les événements du parcours¹⁶ ». Autrement dit, marcher nous offre un temps de méditation qui demeure lié à l'espace parcouru, et qui, c'est ce qui nous intéresse davantage, se constitue grâce à ce rapport actif avec le paysage et ce qui l'habite. Entendons à cet égard le paysage comme étant « lié à un point de vue, [inscrit dans un espace], essentiellement subjectif, [et servant en ce sens] de miroir à l'affectivité

¹⁴ Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs essais », 2011, p. 11.

¹⁵ *Ibid.*, p. 279.

¹⁶ David Le Breton, *op. cit.*, p. 45.

[:] le paysage n'est pas seulement vu, il est [habité], vécu¹⁷ ». Marcher devient donc une possibilité de réactualisation du paysage gardé en mémoire – ainsi devenu double : à la fois perçu et imaginé. Cela, dans la mesure où il s'agit d'un lieu déjà fréquenté : il doit y avoir répétition dans l'acte de « réception » du paysage. Cette idée de fréquentation renouvelée d'un même lieu, voire d'un même réseau de lieux, demeure centrale dans notre approche.

2.2 La promenade comme amorce de l'écrit : Robert Walser

Nous pouvons d'emblée imaginer qu'une telle posture d'écrivain se doit d'être remplie d'humilité et, surtout, d'empathie. Qu'il soit en mesure d'aller à la rencontre du divers davantage qu'en simple spectateur, qu'il ait la spontanéité d'établir un contact sensible avec les gens, avec les choses. C'est même pour lui un besoin; c'est d'une certaine façon le « préalable » nécessaire à son écriture. Il laisse son savoir « à l'atelier » et se dépouille autant que possible de ses aprioris. Ce qu'il recherche, en suivant une telle démarche, c'est la rencontre, voire la découverte. Il se doit d'être pleinement disponible et être, en ce sens, réceptif à toute forme d'émerveillement – pas pour lui, la suspicion, si le propre de l'écrivain déambulateur est avant tout d'être à l'aise, pour ne pas dire libre, dans l'espace qu'il pratique. Les petits riens de la vie quotidienne l'enchantent, pour ainsi dire : là où tous voient une forme d'aliénation, il détecte plutôt un indice indéniable de la « mécanique quotidienne ». C'est à la découverte de celle-ci qu'il exerce ses sens.

Il y a un peu de tout cela dans la prose amusée de l'écrivain suisse Robert Walser (1878-1956). Il y a également chez lui un intérêt marqué pour la promenade au long cours et, plus particulièrement, une attention accordée aux petites choses, aux événements de tous les jours, en apparence banals, mais qui constituent néanmoins la trame de fond du quotidien¹⁸ auquel se frotte le marcheur. Combien de rencontres ponctuent une œuvre comme *Le Promeneur*, qui, liées les unes aux autres, fondent le

¹⁷ Michel Collot, *L'horizon fabuleux*, Paris, José Corti, 1988, p. 13.

¹⁸ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2010, p. 40-41.

cheminement du narrateur! Par la voix de ce dernier, Walser décrit, alors qu'il tente de défendre son emploi du temps face à un banquier, en quoi cette pratique régulière de la promenade nourrit sa pratique d'écriture :

La promenade m'est indispensable pour me donner de la vivacité et maintenir mes liens avec le monde [...]. Sans promenade [...], je serais incapable d'écrire. [...] En me promenant longuement, il me vient mille idées utilisables, tandis qu'enfermé chez moi, je me gâterais et me dessécherais lamentablement¹⁹.

Le narrateur cherche ainsi à dissiper l'ambiguïté qui persiste à l'égard de la « figure » qu'il incarne aux yeux des autres passants : le banquier, en effet, venait de lui répliquer, alors que le narrateur cherchait un moyen de faire diminuer ses impôts : « Mais on vous voit toujours vous promener! » Soit il s'adonne à ces promenades en errant, parce qu'il n'a ni occupation ni moyens, soit c'est sa condition sociale qui lui permet de flâner ainsi, le nez en l'air, loin de tous soucis. Walser accorde plutôt un « crédit professionnel » à la promenade, étape majeure, s'il en est, car il n'aurait autrement aucun sujet sur lequel écrire.

2.3 L'écrivain déambulateur comme guetteur de récits « en puissance »

Progressons : pour l'écrivain, la marche apparaît comme étant le moyen tout indiqué de la « récolte » d'éléments divers (sensations, scènes brèves, bribes de conversation, altercations, etc.) qui lui serviront potentiellement de matériau d'écriture, une fois rentré à l'atelier. C'est là, globalement, la posture de « l'écrivain déambulateur », ou celle du « flâneur », à propos duquel Walter Benjamin donne une éclairante définition : « le flâneur est un daguerréotype mobile et passionné qui garde les moindres traces, et en qui se reproduisent, avec leurs reflets changeants, la marche des choses, le mouvement de la cité, la physionomie multiple de l'esprit public [...] »²⁰. Malgré son apparente distraction,

¹⁹ Robert Walser, *La promenade*, Paris, Gallimard, Coll. « L'imaginaire », 2010, p. 75.

²⁰ cité par Thierry Paquot, *Des corps urbains. Sensibilité entre béton et bitume*, Paris, Autrement, Coll. « Le corps plus que jamais », 2006, p. 86.

lui (le flâneur) qui aime à se laisser porter au hasard des rues, des ambiances de la ville – en ce sens, nous pouvons également dire qu’il dérive²¹ –, il se trouve être en complète disponibilité à l’égard du lieu qu’il investit de tous ses sens. Comme « le corps de l’écrivain déambulateur est ce qui est mu dans l’espace et qui traverse le lieu, qui assure sa présence au monde²² », il lui importe autant de considérer ce qui se déroule autour de lui, ce qu’il perçoit, que le fait qu’il est lui même partie prenante de cet espace. En d’autres termes, il doit avoir autant conscience du fait qu’il voit que du fait qu’il est vu. Nous pouvons solliciter à cet égard Merleau-Ponty, alors qu’il parle du travail du peintre et de son rapport au réel, à la perception, lorsqu’il affirme que « Qualité, lumière, couleur, profondeur, qui sont là-bas devant nous, n’y sont que parce qu’elles éveillent un écho dans notre corps, parce qu’il leur fait accueil²³ ». C’est également le propre de l’écrivain que d’accueillir la variété de sensations à laquelle il est quotidiennement exposé. D’une certaine manière, il devient le prisme au travers duquel les choses du monde se reflètent sur son passage – prisme et non pas miroir, car sa pratique de l’écriture ne peut pas bêtement s’en tenir à renvoyer une image identique du réel auquel il prend part, n’en déplaie à un certain Stendhal. Il n’y a pas de travail mimétique, malgré l’attachement, le souci d’appropriation du monde quotidien : il y a plutôt un travail de composition, fondé sur la confrontation, ou la combinaison, si nous préférons, des éléments issus du réel quotidien et l’imaginaire même de l’écrivain, qui se joue, le plus possible, des limites imposées par ce réel quotidien. À la lumière de ces considérations, nous pourrions arrêter notre conception de la figure de l’écrivain déambulateur en ces termes :

Le marcheur écrivain dérive, se laisse attirer par les lieux connus et inconnus, se révèle autant flâneur qu’explorateur, guidé par son instinct,

²¹ Considérant que la dérive « compte comme élément central la subjectivité [et que sa mise en œuvre] permet de découvrir une dimension métaphorique des espaces étudiés, [elle] invite à approcher les objets géographiques dans leur pluridimensionalité ». Dans Yves Bonnard et Vincent Capt, « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes? », *Articulo – Journal of Urban Research*, Special issue 2 | 2009, [En ligne], 24 octobre 2009, consulté le 21 juin 2011, URL : <http://articulo.revues.org/1111>

²² André Carpentier, « Huit remarques sur l’écrivain en déambulateur urbain », dans A. L’Allier, A. Carpentier (dir.), *Les écrivains déambulateurs*, Montréal, Figura, 2004, p. 47.

²³ Maurice Merleau-Ponty, *L’œil et l’esprit*, Paris, Folio, Coll. « essais », 2010 (1985), p. 22.

son esprit d'ouverture au monde. En marchant, il élabore une histoire des lieux, des passants, en guettant les anecdotes, les scénarios et les instants de vie, pour, plus tard, en faire une autre histoire²⁴.

C'est dire que, pour l'écrivain, marche et écriture sont deux modes d'appropriation du monde quotidien qu'il lui faut sans cesse renouveler, et ce, en alternance. Nous pouvons aisément apparenter la pratique de la marche à une forme de lecture, le texte se transmuant en espace, et le marcheur, en lecteur qui chemine au travers des signes qui constituent l'espace, le lieu. Cette pratique double lui permet de donner de l'amplitude à sa perception du monde tout autant qu'à sa compréhension. Il ne s'agit donc pas d'écrire le réel, mais d'en user comme matériau : de toute façon, il nous semble impossible, voire frauduleux, de mettre de l'avant une écriture du réel, qui se voudrait implicitement vraie, au plus près du réel quotidien tel qu'il se déroule dans le présent. C'est que, par l'écriture, il y a toujours un point de vue, un cadre, et conséquemment une posture. Il y a toujours en ce sens détournement; prise en charge par l'imaginaire, pour le dire rapidement. C'est précisément là que se joue l'appropriation.

Il s'agit cependant, parlant d'appropriation, d'apprendre à mieux habiter l'espace qui nous est quotidien. Nous devons conséquemment orienter notre réflexion vers ces notions d'urbanité et de quotidienneté, intimement liées, selon nous. Ne serait-ce que parce que, d'une part : l'urbanité renvoie à nos manières de nous comporter en communauté; d'autre part : la quotidienneté relève justement de l'espace que nous partageons avec une communauté, ni plus ni moins, jour après jour – ce qui implique une certaine forme de répétition.

²⁴ Alexis L'Allier, « La déambulation, entre nature et culture », dans A. L'Allier, A. Carpentier (dir.), op. cit., p. 34.

2.4 Le paysage : stratification des pratiques d'un lieu

Nous savons déjà qu'un paysage se construit, et qu'il ne saurait, en ce sens, correspondre absolument à l'aspect « naturel » du monde. Il est d'abord « fabriqué », ce paysage, correspondant dans sa dimension urbaine à ce qui relève de l'architecture, de l'urbanisme... Mais surtout, il se construit par le point de vue, créé dès lors qu'il y a une position déterminée dans un espace, une orientation. Ainsi, le paysage rassemble les éléments qui le composent aléatoirement²⁵ et leur impose une unité visuelle simplement due à leur coprésence. Il « [organise] des objets dans un espace qui les relie²⁶ », et en produit à partir de là une image cohérente, autrement dit une interprétation. Il fixe, ni plus ni moins, l'espace dont il se fait la trace momentanée. Cela renvoie, au final, à ce à quoi Michel Collot fait référence en considérant le paysage comme *espace vu*. En ce qui nous concerne, nous l'avons dit, c'est l'espace vécu qui nous interpelle : cela implique forcément un renversement de perspective, et le paysage devient donc vivant, changeant. Nous intéressant à l'espace en tant qu'il est vécu, nous quittons l'approche objective, pour ne pas dire « observatrice », de l'espace, où « n'être que ce point voyant [est] la fiction du savoir²⁷ ». C'est plutôt la pluralité qui nous intéresse, les différentes strates qui construisent le paysage et qui en sont autant de pratiques, c'est-à-dire de manières d'y être, en quelque sorte. Marcher expose directement cette pluralité, cette stratification du paysage, à notre regard, nous permettant par le fait même une meilleure saisie de ce qui le constitue, le fait exister comme tel. D'ailleurs, selon les mots de Michel de Certeau, « les lieux sont des histoires fragmentaires et repliées, des passés volés à la lisibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier, mais qui sont là plutôt comme des

²⁵ Comprendons-nous bien : nous parlons ici du paysage comme réactualisation du lieu, ce qui implique une pratique du paysage « réelle », si l'on peut dire. Aléatoire, en ce sens, est le rassemblement des éléments qui le composent. Ce qui ne saurait être le cas d'un paysage pictural, où leur rassemblement est plutôt arbitraire.

²⁶ Anne Cauquelin, *L'invention du paysage*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige – Essais », 2007 [2000], p. 6.

²⁷ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien – I. Arts de faire*, Paris, Folio, Coll. « Essais », 2008 [1990], p. 140.

récits en attente et restent à l'état de rébus [...]»²⁸. Les lieux se constituent donc par l'accumulation des pratiques qui s'y sont déroulées. Il n'est pas anodin non plus que nous ne ressentions pas le même poids dans un paysage trop récent encore pour avoir accumulé une mémoire. Il y a même certains lieux qui, dirait-on, sont construits de manière à ne rien projeter, comme amnésiques... Traverser des lieux chargés de récits potentiels, c'est-à-dire « enrichis » d'une pratique plurielle et inscrits dans le quotidien risque de donner sens à une écriture qui leur soit liée. Au final, nous chercherons à distinguer d'abord le paysage vu comme étant le lieu en tant que tel. Le paysage vécu correspond donc à de l'espace, c'est-à-dire comme « spatialisation » du lieu au sein duquel s'inscrivent des pratiques qui font éclater le lieu hors de son cadre de représentation. Intégrant des pratiques hétérogènes, liées autant à la mobilité de ses « pratiquants » qu'à des conventions d'usage, le lieu devient autre, il devient pluriel²⁹. D'une part, donc, représentation totalisante du lieu, d'autre part fragmentation – le lieu « habité », « par rapport aux représentations, [...] reste quotidiennement, indéfiniment, autre³⁰ ». C'est donc forcément vers les pratiques, qui spatialisent, du fait qu'elles rendent les lieux habités, que l'écrivain déambulateur oriente son attention. Évidemment, tout cela qui se trame au travers de la ville organisée est lié au paysage comme tel, qui en vient à agir comme un système de points de repère dans le récit rhizomatique, infini, de la ville. Ne serait-ce que les monuments, tel parc, telle intersection, tel lieu public... Ils rythment la déambulation, ils organisent la « lecture des lieux », c'est-à-dire notre propre manière d'interpréter l'espace auquel nous prenons part également. Ce dernier point est en effet essentiel : pour parler des pratiques d'un espace donné, il faut nous-même en être, de cet espace, et surtout y développer des repères qui nous permettent de nous familiariser. Cela renvoie à la notion de coprésence, à laquelle nous reviendrons.

²⁸ *Ibid.*, p. 163.

²⁹ Cette réflexion s'accorde à celle de Michel de Certeau in « Marches dans la ville », *L'invention du quotidien*, *op. cit.*, p. 139-164.

³⁰ *Ibid.*, p. 142.

2.5 L'anecdote et l'écriture du quotidien chez Annie Ernaux

La marche nous permet d'être en contact avec une quotidienneté à laquelle, inévitablement, nous prenons également part. Dans la perspective d'une pratique d'écriture qui s'élabore de cette matière quotidienne à laquelle nous nous confrontons, la question de l'anecdote nous paraît essentielle. Nous avons dit plus tôt que l'écrivain déambulateur espère repérer, au travers des microévénements entrevus qui ponctuent son parcours, des récits « en puissance ». Or, avant même d'imaginer le récit, la fiction à venir, il lui faut noter, transcrire ce qui a attiré son attention, interpellé ses sens. Ces notes sont inévitablement fragiles parce que souvent incomplètes, ouvertes. L'écrivain déambulateur qui a en perspective de fabriquer ses récits suivant ce rapport soutenu aux microévénements qui surviennent au gré de ses promenades procède forcément par accumulation. Ces notes constituent, au fond, des anecdotes, parce qu'elles ont un caractère quotidien, mais également insignifiant³¹, à première vue, parce qu'absorbées dans la multitude des pratiques tout aussi quotidiennes. S'il lui importe de les relever, c'est que, « confondues dans les routines du quotidien, elles passent inaperçues et paraissent banales ou anodines³² ».

Nous souhaitons à cet égard dire quelques mots concernant deux textes d'Annie Ernaux, dont le fond s'apparente à notre approche, suivant cependant une modalité de parcours bien différente. Plutôt que la marche, ce qui induit, dans *La vie extérieure* et *Journal du dehors*, le lien de proximité quotidienne avec l'autre, c'est d'abord le trajet qu'effectue constamment la narratrice entre Paris et la ville nouvelle de banlieue qu'elle habite. Notons, sans trop nous y attarder, que sont essentiellement associés à cette proximité, dans les transports, des faits plutôt anodins, des anecdotes, voire des microévénements sans lien apparent avec la réalité du monde qui existe au-delà même de l'espace, et également de la temporalité, dans lesquels ils ont lieu. La « réalité du

³¹ Pour approfondir la question, nous référons à Marie-Pascale Huglo, « Anecdote et récit : configuration narrative de l'événement », *Métamorphose de l'insignifiant*, Montréal, Balzac-Le Griot, 1997, p. 187-210.

³² Theo Fort-Jacques, « Habiter, c'est mettre l'espace en commun », dans Thierry Paquot (dir.), *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La découverte, Coll. « Armillaire », 2007, p. 253.

monde », si nous pouvons la nommer ainsi par économie de vocabulaire, s'invite dans le quotidien par l'entremise de la télévision, se transformant derechef en spectacle. Or ce n'est pas à cette réalité médiatisée qu'Ernaux s'intéresse : c'est plutôt à celle qui, au quotidien, se trame aveuglément, sans mise en scène. Cette réalité-là, elle est inscrite dans nos moindres faits et gestes, tous plus anodins les uns que les autres. Fatalement, c'est elle qui avant toute chose détermine notre condition. Elle est d'ailleurs présente partout, en tout temps, mais déliée, fragmentée, sans cohérence particulière. L'écriture d'Annie Ernaux en est une du quotidien, selon sa plus radicale expression. Elle s'élabore « au travers d'une collection d'instantanés de la vie quotidienne collective³³ ». Ces manières d'être et de faire, qui constituent en propre cette vie quotidienne collective, ce sont les lieux ordinaires qui en témoignent le mieux, des lieux souvent « sans valeur » : « la sensation et la réflexion que suscitent les lieux ou les objets sont indépendantes de leur valeur culturelle, et l'hypermarché offre autant de sens et de vérité humaine que la salle de concert³⁴ » – nous serions portés à dire que l'hypermarché en porte davantage. Ce qu'elle « examine », dans ces deux recueils, par le biais d'une narration représentant « la figure anonyme de celui qui traverse la place publique », c'est « la *pluralité des solitudes*³⁵ ». Se succèdent ainsi, dans les deux recueils, quantité de fragments qui s'étendent sur près de quinze ans, où sont relevés, comme des notes prises en vue d'une étude sociologique : des publicités, des graffitis, des bouts de conversation, des gestes, et autant de solitudes, de frustrations, de joies passagères... Et la narratrice, malgré son désir de s'effacer complètement derrière son « écriture photographique du réel³⁶ », s'y investit « émotivement », ne serait-ce que parce qu'une telle écriture est soutenue par « l'intérêt, la colère ou la honte [suscitée par les gens, les choses que nous croisons] [qui] réveillent notre mémoire et nous révèlent à nous-mêmes³⁷ ». L'intention est moins de rendre

³³ Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Paris, Folio, 1995 [1993], p. 8.

³⁴ *Ibid.*, p. 9.

³⁵ Tu Hanh Nguyen, « Annie Ernaux : l'appropriation des lieux communs », dans Sandrina Joseph, *Révéler l'habituel : la banalité dans le récit littéraire contemporain*, Montréal, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, Paragraphe n°28, 2009, p. 50. L'auteur souligne un concept emprunté à Jean-Paul Sartre.

³⁶ Annie Ernaux, *Journal du dehors*, *op. cit.*, p. 9.

³⁷ *Ibid.*, p. 10.

compte du réel tel qu'il s'affiche que de relever les faits et gestes singuliers de gens anonymes momentanément « isolés » de leur appartenance à la foule de la ville. Ces gestes banalisés du fait de leur répétition sont devenus conséquemment « invisibles », partie liante de l'opacité du quotidien. Peut-être est-ce pour cela que, du moment qu'un l'un d'eux « ressort du lot », s'affiche subitement à notre regard par son caractère inusité, le désir d'en témoigner par l'écrit s'impose.

*

La question de l'anecdote nous est apparue centrale dans l'écriture fragmentaire d'Annie Ernaux, et elle mérite qu'on s'y attarde avant d'aller plus loin. Fondamentalement, l'anecdote est un genre littéraire en soi, de forme brève, qui se réfère à un fait, un événement réel³⁸. Elle devient souvent un élément secondaire au récit, lui octroyant autant que possible un « effet de réel »³⁹, et soutenant, pour ainsi dire, le principe de véracité de l'action. Dans son article, Barthes parle des « détails inutiles » que tout récit (occidental) possède, et de la « notation insignifiante⁴⁰ » qui forme toute description – ce à quoi réfère, en analyse structurale, le terme de catalyse. À propos de cette « insignifiante » de l'anecdote, Huglo note qu'elle « résulte de la dévalorisation progressive de l'anecdote comme *mode de savoir représentatif*, mais [qu'elle] renvoie à l'anecdote comme *unité événementielle sans portée générale*⁴¹ ». En ce qui nous concerne, comme l'anecdote demeure attachée à l'événement réel noté d'abord comme tel en vue de servir comme matériau d'écriture, elle agit, ni plus ni moins, comme une interface, voire comme un « espace intermédiaire », entre un événement du réel quotidien auquel nous faisons référence et le texte (le récit) qui en découle. Dans notre pratique, elle n'est donc pas tout à fait autonome : elle se situe dans l'entredeux de la notation et du texte en train de se faire. Elle permet, en ce sens, d'établir des liens, de soutenir le travail

³⁸ Marie-Pascale Huglo, *Métamorphoses de l'insignifiant*, op. cit., p. 80.

³⁹ Roland Barthes, « L'effet de réel », dans *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, Coll. « Points – Essais », 1993 (1984), p. 179-187.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 180.

⁴¹ Marie-Pascale Huglo, *Métamorphoses de l'insignifiant*, op. cit., p. 187.

d'écriture, dans la mesure où « elle nous permet de glisser d'une idée à une autre »; elle est « dynamique⁴² ».

2.6 Du quotidien urbain

Partant de tout ce que nous avons établi jusqu'à maintenant dans ce chapitre, nous pouvons à présent nous intéresser un peu plus en profondeur à la question du « quotidien urbain ». Il s'agira de déterminer en quoi il se présente comme une interface entre la pratique de la marche et celle de l'écriture.

La pratique de la marche, dans sa dimension urbaine, en ce qui nous concerne, a la capacité de nous amener à la rencontre du divers, du déjà donné dans le monde – une série de possibilités, de rencontres, les premières étant indépendantes, fondamentalement, de notre propre présence. La marche ouvre donc au divers qui constitue le propre du quotidien urbain. Ce divers s'applique d'abord au paysage, changeant parfois radicalement au fur et à mesure de nos pas et suivant le passage d'un quartier à l'autre, par exemple. Il s'applique également à la foule à laquelle nous nous mêlons quotidiennement, elle-même composée d'individus aux origines et aux trajectoires toutes différentes les unes des autres, complémentaires, de prime abord, mais parfois contradictoires – voire en confrontation. C'est la nature urbaine de ce divers qui nous intéresse plus particulièrement, étant possible d'entendre « l'urbain » selon « deux sens différents : celui de la matérialité de la ville, dans sa fonctionnalité ou dans son aspect physique, et celui de l'urbanité des pratiques, dans les rites de sociabilité et les règles de convenance qui lui sont attachées⁴³ ». Ce sont à ces « rites de sociabilité » que s'intéresse l'écrivain, en ce qu'ils témoignent quotidiennement de nos manières d'habiter la ville,

⁴² Marie-Pascale Huglo, note faisant suite au compte-rendu de Jean-François Chassay, « Marie-Pascale Huglo : métamorphose de l'insignifiant » dans *Études littéraires*, vol. 30, n°2, 1998, p. 145.

⁴³ Pascal Amphoux, « Marcher en ville », dans *Les Annales de la recherche urbaine*, Paris, Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA), déc. 2004, n°97, p. 138.

autrement dit de « mettre [cet espace qu'est la ville] en commun⁴⁴ ». Il interroge, en ce sens, « les pratiques habitantes de l'espace public⁴⁵ », il cherche à établir, par le biais de l'écriture, ce qui les relie, ce qui fait en sorte qu'elles spatialisent, au sens où elles donnent au lieu sa dimension « habitable ». Conséquemment, il faut entendre le mot ville « comme expérience vécue et non comme structure planifiée, [comme] ville pratiquée plus que [comme] ville qui affiche un site et propose une situation⁴⁶ ». Nous l'avons vu, la ville en tant que site existe par l'acte de paysage, acte purement esthétique, au fond, qui cadre, qui fixe une image de la ville qui correspond à un état donné, précis – à un point de vue.

*

Évoquer la ville nous impose presque d'avoir une vision d'ensemble, de choisir comme mode narratif celui de la description, de nous attarder à l'intégration des passants, des personnages, dans le paysage urbain qui est le leur. L'intérêt réside en tout cas à considérer leur présence dans cet espace, à « comment » ils s'y intègrent intimement, et quelles difficultés en découlent – ou ce qui, intérieurement, est à l'origine de leur malaise en tant qu'habitant de la ville. Ce n'est pas tant la ville en elle-même qui leur fait défaut, mais bien ce phénomène de coprésence qu'elle suppose. À cet égard, « Isaac Joseph, sociologue, constatait que la rupture avec le village est à l'origine d'une perte et d'une fragmentation : perte de la familiarité du monde et fragmentation de l'espace et du temps vécu⁴⁷ ». Celui, celle, qui habite la ville n'a plus ce rapport familier au lieu qu'il, qu'elle habite : le sentiment de communauté, sensé assurer la permanence des liens qui se nouent entre les habitants, n'est plus du tout le même. Historiquement, la ville a été conçue pour protéger les citoyens des dangers extérieurs et de l'obscurité sévissant au-delà de ses palissades. Du moment qu'on était à l'intérieur, on en faisait invariablement partie – tant

⁴⁴ Théo Fort-Jacques, « Habiter, c'est mettre l'espace en commun », op. cit., p. 251-266.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 253

⁴⁶ Robert Ferras, *Ville : paraître, être à part*, Paris, Reclus, Coll. « Géographiques », 1990, p. 17.

⁴⁷ Thierry Paquot, *L'urbanisme c'est notre affaire!* Paris, L'atalante, Coll. « comme un accordéon », 2010, p. 35.

et aussi longtemps qu'on en respectait les lois... mais ce ne sera pas notre propos⁴⁸. Dorénavant, les frontières de la ville se brouillent dans des « espaces » que l'on nomme banlieue, que l'on dit périurbains... La centralité qui en principe la caractérise se délite. L'urbain se généralise, il trace ses voies au travers des campagnes. La ville est devenue cosmopolite, elle accueille des communautés de toutes origines, des individualités aux intérêts et aux perspectives variées. A-t-elle pour autant perdu sa capacité à « rassembler » celles et ceux qui cherchent à y trouver leur place, pour le meilleur et pour le pire? Nous croyons que la ville a permis, de tout temps, la mise en commun de perspectives variées, parfois même contradictoires : ce n'est pas anodin que les mouvements sociaux, les manifestations populaires, trouvent comme lieu de prédilection la ville, la métropole, pour renforcer les liens qui unissent celles et ceux qui se réunissent pour une cause commune. La ville demeure l'exemple par excellence de notre façon de mettre l'espace en commun, d'habiter. Elle est en quelque sorte le « texte » que nous écrivons quotidiennement, auquel nous risquons de devenir insensibles par trop d'habitude. C'est également à cause de la « densité » de ce qui s'y trame qu'elle devient surprésente, et par le fait même, paradoxalement, opaque.

Il n'en demeure pas moins que « la ville est l'exemple même de connaissance par familiarité⁴⁹ », qu'il faut s'y frotter, y tracer des parcours qui nous permettent d'en connaître autant que possible les plis et les replis. Il faut créer, en quelque sorte, sa propre carte « mentale », ou, mieux, constituer sa propre psychogéographie : c'est en interrogeant d'abord notre manière d'y être, auprès des êtres et des choses, qu'on y développe un rapport familier et qu'elle en vient à faire sens. « Dès lors, ce qui compte, dans l'espace humain et social qu'est la ville, c'est le trajet. Le trajet est un cheminement humain, un espace de rencontres et de progression.⁵⁰ » À cet égard, les espaces publics de

⁴⁸ À ce sujet, l'historien américain Lewis Mumford nous a fourni une colossale histoire de la ville, ouvrage qui est demeuré tout de même près de notre atelier : Lewis Mumford, *La cité à travers l'histoire*, Marseille, Agone, Coll. « Mémoires sociales », 2011, 926 p.

⁴⁹ Jean-Louis Vieillard-Baron, « Henri Bergson, l'espace urbain et l'espace naturel », dans Thierry Paquot (dir.), *Le territoire des philosophes*, 2009, p. 82.

⁵⁰ *Ibid.*

la ville tendent de plus en plus à devenir des « lieux-mouvements⁵¹ », pour reprendre l'expression de Fort-Jacques, c'est-à-dire des lieux par lesquels on transite, sur lesquels on s'arrête à peine, ce sont des lieux de passage. En ce sens, le contact avec autrui est le plus souvent précaire. L'autre que l'on y croise demeure anonyme : il se confond à la masse. Il ne s'agit de presque rien pour qu'un événement « hors du commun » – que ce soit un geste ou même une parole – pour que l'autre se singularise et qu'on le remarque parmi la foule. Le lien, aussi précaire puisse-t-il être, se tisse tranquillement, et un contact renouvelé accentue le sentiment de familiarité.

*

C'est à cela que se rapporte d'abord la spécificité de notre quotidien urbain : notre lien précaire de familiarité avec autrui. C'est pour nous le « visible » de la ville, ce qui est offert en premier lieu à notre regard. On peut alors « considérer les rencontres [qu'elle nous propose] comme des précipitations vers l'inconnu [...]»⁵², et, partant, qu'il faut demeurer l'esprit ouvert à ces rencontres probables avec l'autre pour qu'elles participent de notre relation à l'espace urbain, cela en amenuisant le sentiment d'étrangeté à l'égard de qui ne nous est pas familier, pour ainsi dire « hors quotidien ». Il faut également tenir compte du fait que « si rien ne se fixe, c'est qu'il y a du jeu. C'est qu'il passe de l'air entre les êtres, comme de l'incertitude se glisse entre les nécessités⁵³ ». C'est d'ailleurs ce *jeu*, aussi bien dire cet indéterminé qu'il y a entre les êtres et les choses dans l'espace urbain qui nous permet de nous y inscrire, de le traverser. En ce sens la marche, dans un même mouvement, ouvre et permet de créer du lien entre les éléments qui composent l'espace.

Suivant l'idée de l'inquiétude comme dynamique primordiale d'ouverture au monde, on peut dire [...] que le quotidien représente l'aire familière où

⁵¹ Théo Fort-Jacques, « Habiter, c'est mettre l'espace en commun », *op. cit.*, p. 252.

⁵² Alain Médam, *Labyrinthes des rencontres*, Montréal, Fides, Coll. « Métissages », 2002, p. 61.

⁵³ *Ibid.*, p. 63.

chaque individu s'ouvre à l'extériorité et échange avec tout ce qui l'entoure ou dont il a besoin pour continuer d'entretenir cette relation.⁵⁴

Cette inquiétude liée à l'inconnu est en quelque sorte le moteur d'une appropriation du quotidien – elle en est l'horizon. C'est vers elle qu'on chemine afin non pas d'agrandir « l'aire familière », mais de lui donner de la mobilité, de la renouveler; c'est une certaine forme de survie, car autrement, il n'y a que repli sur soi-même, c'est-à-dire sur le plus intimement familial. Pour ainsi dire, il n'y aurait pas autre chose qu'un enfermement.

*

Les « romans » qui composent le recueil *Fragments de la vie des gens*⁵⁵, de Régis Jauffret, nous paraissent aller dans le sens, justement, de cette aliénation due à un brouillage complet des rapports qu'entretiennent les personnages avec leur quotidien. Chacun des fragments (57, exactement) plonge dans le quotidien de personnages sans singularité aucune – nous parvenons même à les confondre tellement ils partagent des craintes similaires, ainsi qu'une pulsion de mort toujours oppressante. Ainsi, leurs faits et gestes quotidiens ne sont pas considérés dans leur capacité à témoigner d'une manière d'être au monde qui soit particulière : les choses du monde quotidien n'ont plus aucune « aura »⁵⁶. Du fait de leur répétition monotone, ils deviennent des irritants, et l'espace privé de la maison, où les personnages ressentent de la manière la plus aigüe leur solitude, leur malaise d'être. Suivant la lecture de Huglo, l'aliénation des personnages de Jauffret relève essentiellement d'une « absence d'évènements »⁵⁷ : ce défaut s'explique à la fois par la précarité de leurs rapports avec le monde extérieur que par leur manque de « prise » sur le quotidien – la première étant la conséquence du second. C'est en quelque

⁵⁴ Alain Médam, *Labyrinthe des rencontres*, op. cit., p. 103.

⁵⁵ Régis Jauffret, *Fragments de la vie des gens*, Paris, Éditions Verticales, 2000, 331 p.

⁵⁶ Marie-Pascale Huglo, « Banalités en série : Régis Jauffret », dans Sandrina Joseph, *Révéler l'habituel : la banalité dans le récit littéraire contemporain*, Montréal, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, Paragraphe n°28, 2009, p. 149.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 145 : « La fatalité de l'enfermement [...] dans le quotidien apparaît dans l'accumulation de séquences similaires, de gestes et de fantasmes comparables qui, à force, rendent presque palpable, voire insupportable, la monotonie de ces vies d'avance sans événement. » C'est l'auteur qui souligne.

sorte l'envers de ce que nous tentons de mettre de l'avant depuis le début : plutôt qu'ouverture au monde extérieur, les personnages de Jauffret agissent en état de fermeture et sont paradoxalement conscients de ce défaut. Ils ne voient en ce sens aucune issue, puisque ce quotidien qui les étouffe est tout ce qu'ils ont :

[...] je suis enfermé dans ma vie comme dans une coque blindée et [...] je n'en sortirai que mort. Je ne peux mener que cette existence-là, aucun écart, aucune échappée n'est possible. Il en est de même pour n'importe qui [...], ils vivent tous claquemurés comme moi dans des existences rigides [...]. Je devrais me contenter du bonheur d'ouvrir ma fenêtre le matin, de rester quelques secondes à respirer l'air frais au soleil.⁵⁸

C'est sans doute là le point de départ d'une appropriation du quotidien que d'apprendre à apprécier le simple fait d'être présent au monde et de chercher à profiter pleinement de chaque moment, de chaque rencontre. Il nous faut affronter les limites de notre quotidien, parce que dès qu'il se fixe, il nous enferme dans l'habitude et en vient à brouiller la lisibilité du réel.

2.7 Matière quotidienne

Au final, nous pouvons définir le quotidien comme étant « ce qui se vit dans la quotidiennisation elle-même, à savoir, dans le quotidien en train de se faire, de se défaire et de se refaire tous les jours dans la multitude éclatée des gestes ordinaires qui tentent d'appriivoiser le réel contingent⁵⁹ ». Chaque geste, au fond, apparaît comme une manière singulière de nous approprier le quotidien et les « codes » qui en déterminent le déroulement. Ces derniers sont de nature triviale, mais également culturelle, propres à une communauté et dans un contexte donné. Ils réfèrent à notre manière de vivre ensemble. Or, c'est « une matière familière » qui se dérobe, et que l'écrivain s'inscrivant

⁵⁸ Régis Jauffret, *Fragments de la vie des gens*, op. cit., p. 205.

⁵⁹ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, op. cit., p. 94.

dans une posture de flâneur cherche « à capter et à interpréter⁶⁰ », à en saisir le sens. Si l'écrivain « marche, c'est pour entailler l'opacité du monde⁶¹ » quotidien. Il y « glane⁶² » en quelque sorte son inspiration, c'est grâce à ce contact avec les êtres et les choses qui l'environnent qu'il parvient à élaborer son travail. D'ailleurs, il n'inscrit pas forcément ce dernier dans le régime de la description : la matière tirée du réel lui permet d'imaginer un récit, de « transfigurer le banal⁶³ » quotidien en y ajoutant du sien – ce que cela évoque à sa mémoire. Investi dans une telle posture, l'écrivain a un parti pris : rien ne peut partir exclusivement de soi, dans l'écriture, tout est affaire de relation avec le dehors, ou, mieux, avec l'autre. Les lieux qu'ils traversent, finalement, permettent le contact avec cet « autre » avec lequel il faut dès lors composer. Pour l'écrivain, cela devient une figure qu'il doit manipuler pour en faire un texte. La notion de *figure* à cet égard, mérite d'être explicitée :

[...] une figure, pour se déployer, requiert non seulement d'être aperçue ou imaginée, mais encore d'être manipulée. Imaginer une figure, c'est *manipuler une forme*. Qu'est-ce que manipuler une forme? [...] [C]'est la désigner, en développer l'image, chercher à comprendre son origine, la mettre en scène dans des situations variées, se perdre dans sa contemplation, s'y projeter tout entier, puis se ressaisir et, ultimement, la représenter. La figure est un signe dynamique [...]. [E]n tant que signe, elle sert d'interface et de relais [...]⁶⁴.

Cette figure, se déployant par le biais de l'écriture, instaure le lien, la relation entre soi et l'autre : elle en est l'interface. C'est en ce sens que l'écriture nous permet de tirer du quotidien, du « réel contingent », des objets qui affectent nos sens, cela dans un rapport de coprésence, et de chercher à leur donner un sens, ou mieux à en figurer le sens. L'écriture de fiction nous permet de manipuler cet « objet » extirpé du réel, de le développer en rapport avec notre expérience sensible du monde – de projeter cette dernière au-delà même de son propre horizon. L'écriture de fiction est une projection,

⁶⁰ André Carpentier, « Être auprès des choses. L'écrivain tel qu'engagé dans la quotidienneté », dans Sandrina Joseph, *Révéler l'habituel : la banalité dans le récit littéraire contemporain*, op. cit., p. 22.

⁶¹ Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie*, op. cit., p. 152.

⁶² *Ibid.*, p. 241.

⁶³ André Carpentier, « Être auprès des choses. L'écrivain tel qu'engagé dans la quotidienneté », op. cit., p. 22.

⁶⁴ Bertrand Gervais, *Logiques de l'imaginaire I. Figures, lectures*, Montréal, Le Quartanier, Coll. « Erres essais », 2007, p. 19-20.

elle maintient la tension entre ce qui nous est familier et ce qui est « hors quotidien », elle joue à la fois sur la distance et la proximité que nous entretenons avec le réel contingent. C'est le propre de l'écrivain que d'être en équilibre sur le seuil, entre intériorité et extériorité.

L'écrivain est voué, je dirais par tempérament, à essayer de tout comprendre, même ce qui lui est étranger. À se mettre, comme on dit, dans la peau de... À franchir les limites du familier et du connu. C'est à cette condition qu'il parvient à rendre lisible la réalité d'un monde embrouillé.⁶⁵

Encore davantage : l'écriture de fiction permet d'ouvrir le champ des possibles – ce qui de toute façon est l'objectif de toute création : « cette ouverture du champ des possibles, cette libération (*aspiratio*) qui libère des possibilités de vie et rend du même coup la vie possible [...], cette « possibilisation » du réel [...] repose sur le fait que la vie puise son souffle à l'intérieur de soi (*inspiratio*)⁶⁶ ». C'est en ce sens que l'écriture participe à une meilleure appropriation du quotidien, à une manière de mieux habiter le monde.

2.8 Conscience urbaine : vers une écologie de l'écrivain

L'écologie, à proprement parler, concerne la relation d'un être vivant – un individu – avec son environnement. Par extension, l'écologie, parce que c'est une « science », s'intéresse à l'impact, aux effets et aux traces que la présence de l'individu provoque dans son environnement, et vice-versa – c'est-à-dire l'effet que provoque l'état de l'environnement sur le comportement de l'individu. En ce qui nous concerne spécifiquement ici, c'est à l'écologie urbaine qu'il nous faut surtout faire référence, car celle-ci fonctionne surtout à petite échelle : pensons à des projets de verdissement de ruelles, de carrés d'arbres, de revalorisation de terrains vagues, etc. Le terme d'écologie urbaine est souvent associé à une certaine forme de militantisme dont le principe est,

⁶⁵ André Major, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman – carnets 1975-1992*, Montréal, Boréal, Coll. « Compact », 2012, p. 85.

⁶⁶ Paul Audi, *Créer. Introduction à l'esth/éthique*, Lagrasse, éditions Verdier, Coll. « Poche », 2010, p. 124.

essentiellement, d'œuvrer à rendre les espaces urbains plus humains – ce qui ne peut laisser l'écrivain indifférent, car, pour lui, le matériau de son écriture est justement le quotidien urbain.

Ainsi, une écologie d'écrivain nous oblige à considérer ce dernier comme un actant de la vie sociale, et dont la pratique est absolument ancrée dans son environnement « naturel » – disons plutôt « quotidien ». En d'autres termes, s'il doit être question d'engagement, il faut imaginer l'écrivain, dans sa posture d'écrivain déambulateur, comme œuvrant, dans son écriture et dans sa pratique même de « flâneur », à donner sens à des espaces où ont lieu les manifestations les plus représentatives de la vie en société. « L'enrichissement des écrivains, c'est qu'ils nous montrent des villes habitées; ils en perçoivent l'âme et nous la font respirer [...]. Les villes qu'ils décrivent sont humaines (joies, souffrances, quotidien, etc.) [...] »⁶⁷. » Autant le rapport sensible au monde urbain, à ses moments de grâce comme à ses difficultés, ses rudesses, enrichit le travail de l'écrivain, autant, en retour, il doit être en mesure d'enrichir le quotidien, de participer à son amélioration, en partageant cette « ville habitée » qu'il recrée en l'écrivant.

⁶⁷ Denis Caniaux, *Villes de papier*, Bordeaux, éditions Confluences, 2004, p. 26.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Olivier. 2012. *Les lisières*. Paris : éditions Flammarion, 464 p.
- Amphoux, Pascal. 2004. « Marcher en ville » dans *Renouvellements urbains*. Les Annales de la recherche urbaine, n°97, décembre 2004, p. 137-140. Paris : PUCA.
- Audi, Paul. 2010. *Créer. Introduction à l'esth/éthique*. Lagrasse : éditions Verdier, 864 p.
- Bardet, Pascal. 2003. « Within and without : espaces du dedans et du dehors. La symbolique du seuil dans *The Ice Palace* de F. Scott Fitzgerald » dans *Écrire la frontière*, sous la dir. de Nathalie Martinière et Sophie Le Menaheze, p. 211-220. Limoges : Presses universitaires de Limoges.
- Barthes, Roland. 1993 [1984]. « L'effet de réel » dans *Le bruissement de la langue*, p. 179-187. Paris : éditions du Seuil.
- Bégout, Bruce. 2010 [2005]. *La découverte du quotidien*. Paris : éditions Allia, 512 p.
- Blanchot, Maurice. 1955. *L'espace littéraire*. Coll. « Idées », Paris : éditions Gallimard, 380 p.
- Bobin, Christian. 2001. *L'enchantement simple et autres textes*. Coll. « Poésie », Paris : éditions Gallimard, 192 p.
- Bonnard, Yves et Vincent Capt. 2009. « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes? » dans *Articulo – Journal of Urban Research*, Special Issue 2. En ligne : <http://articulo.revues.org/1111> (consulté le 21 juin 2011).
- Brault, Jacques. 2012. *Chemins perdus, chemins trouvés*. Montréal : éditions du Boréal, 304 p.

- Carpentier, André. 2009. « Être auprès des choses. L'écrivain tel qu'engagé dans la quotidienneté » dans *Révéler l'habituel : la banalité dans le récit littéraire contemporain*, sous la direction de Sandrina Joseph. Paragraphes, vol. 28, p. 17-42. Université de Montréal : Département des littératures de langue française.
- _____. 2004. « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain » dans Carpentier, André et Alexis L'Allier (dir.), *Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*. Coll. « Figura », n° 10. p. 45-68. Université du Québec à Montréal : Département d'études littéraires.
- Caniaux, Denis. 2004. *Villes de papier. Une anthologie de poésie urbaine*. Bordeaux : éditions Confluences. 368 p.
- Cauquelin, Anne. 2007 [2000]. *L'invention du paysage*. Coll. « Quadrige – Essais ». Paris : Presses universitaires de France. 188 p.
- de Certeau, Michel. 2008 [1990]. *L'invention du quotidien – I. Arts de faire*. Coll. « Folio Essais ». Paris : éditions Gallimard. 362 p.
- Collot, Michel. 1988. *L'horizon fabuleux*. Coll. « Les essais ». Paris : éditions José Corti. 256 p.
- Ernaux, Annie. 1995 [1993]. *Journal du dehors*. Coll. « Folio ». Paris : éditions Gallimard. 120 p.
- _____. 2001 [2000]. *La vie extérieure*. Coll. « Folio ». Paris : éditions Gallimard. 160 p.
- Ferras, Robert. 1990. *Ville : paraître, être à part*. Coll. « Géographiques ». Paris : éditions Reclus. 143 p.
- Fort-Jacques, Théo. 2007. « Habiter, c'est mettre l'espace en commun » dans Paquot, Thierry, Michel Lussault et Chris Younès, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*. Coll. « Armillaire ». Paris : La découverte. p. 251-278.
- Gervais, Bertrand. 2007. *Logiques de l'imaginaire, tome 1. Figures, lectures*. Coll. « Erres essais ». Montréal : Le Quartanier. 248 p.

- Gros, Frédéric. 2011. *Marcher, une philosophie*. Coll. « Champs essais ». Paris : éditions Flammarion. 312 p.
- Grossman, Evelyne. 2008. *L'angoisse de penser*. Coll. « Paradoxe ». Paris : éditions de Minuit. 156 p.
- Handke, Peter. 1998 [1991, 1992, 1994]. *Essai sur la fatigue. Essai sur le jukebox. Essai sur la journée réussie*. Coll. « Folio ». Paris : éditions Gallimard, 208 p.
- _____. 1987. *Images du recommencement*. Paris : Christian Bourgois éditeur. 86 p.
- Huglo, Marie-Pascale. 1997. *Métamorphose de l'insignifiant : essai sur l'anecdote dans la modernité*. Montréal : éditions Balzac-Le Griot. 277 p.
- _____. « Banalités en série : Régis Jauffret » dans *Révéler l'habituel : la banalité dans le récit littéraire contemporain*, sous la direction de Sandrina Joseph. Paragraphes, vol. 28, p. 139-157. Université de Montréal : Département des littératures de langue française.
- Jauffret, Régis. 2000. *Fragments de la vie des gens*. Paris : éditions Verticales. 331 p.
- L'Allier, Alexis. 2004. « La déambulation, entre nature et culture » dans Carpentier, André et Alexis L'Allier (dir.), *Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*. Coll. « Figura », n° 10. p. 13-44. Université du Québec à Montréal : Département d'études littéraires.
- Lapierre, René. 2011. *Renversements*. Montréal : éditions Les herbes rouges. 161 p.
- Le Breton, David. 2012. *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*. Coll. « Suites ». Paris : éditions Métailié. 166 p.
- Liscano, Carlos. 2010. *L'écrivain et l'autre*. Coll. 10|18. Paris : éditions Belfond. 216 p.
- Major, André. 2012 [2001]. *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman – carnets 1975-1992*. Coll. « Compact ». Montréal : éditions du Boréal. 185 p.
- Médam, Alain. 2002. *Labyrinthes des rencontres*. Coll. « Métissages ». Montréal : éditions Fides. 202 p.

- Merleau-Ponty. 2010 [1985]. *L'œil et l'esprit*. Coll. « Folio essais ». Paris : Gallimard. 155 p.
- Mumford, Lewis. 2011. *La cité à travers l'histoire*. Coll. « Mémoires sociales ». Marseille : éditions Agone. 926 p.
- Nguyen, Tu Hanh. 2009. « Annie Ernaux : l'appropriation des lieux communs » dans *Révéler l'habituel : la banalité dans le récit littéraire contemporain*, sous la direction de Sandrina Joseph. Paragraphes, vol. 28, p. 43-65. Université de Montréal : Département des littératures de langue française.
- Novarina, Valère. 2010. *Devant la parole*. Paris : éditions P.O.L. 176 p.
- Paquot, Thierry. 2006. *Des corps urbains. Sensibilités entre béton et bitume*. Coll. « Le corps plus que jamais ». Paris : éditions Autrement. 134 p.
- _____. 2010. *L'urbanisme c'est notre affaire!* Coll. « Comme un accordéon ». Nantes : éditions L'Atalante. 174 p.
- Stock, Mathis. 2004. « L'habiter comme pratique des lieux géographiques » dans *Espace temps.net – revue interdisciplinaire de sciences sociales*. En ligne : <http://test.espace temps.net/document1138.html> (consulté le 11 mars 2013).
- Vieillard-Baron, Jean-Louis. 2009. « Henri Bergson, l'espace urbain et l'espace naturel » dans Paquot, Thierry et Chris Younès (dir.). *Le territoire des philosophes. Lieu et espace dans la pensée au 20^{ième} siècle*, p. 81-90. Coll. « Armillaire ». Paris : éditions la Découverte.
- Walser, Robert. 2010 (1987). *La promenade*. Coll. « L'imaginaire ». Paris : éditions Gallimard. 117 p.